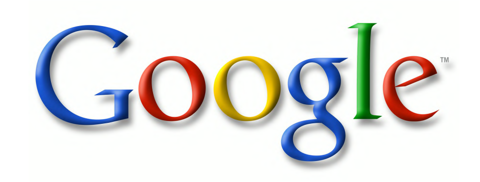
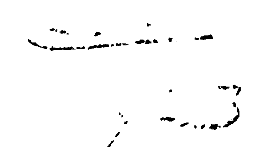



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06181792 4



ENCYCLOPÉDIE

MAGNÉTIQUE SPIRITUALISTE

TOME CINQUIÈME

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

qui se trouvent aux mêmes adresses.

ARCANES DE LA VIE FUTURE DÉVOILÉS, ouvrage contenant les preuves irréfragables de la faculté que les somnambules magnétiques ont de voir des décédés et de converser avec eux, etc., etc. 1848-54. 3 forts vol. in-12 (2e tirage)...... 15 fr.

MAGIE MAGNÉTIQUE, ou traité historique et pratique de fascinations, de miroirs cabalistiques, d'apports, de suspensions, de pactes, de charmes des vents, de convulsions, de possessions, d'envoûtements, de sortiléges, de magie de la parole, de correspondances sympathiques et de nécromancie. 1854. 1 volume grand in-18, 2e édition revue et annotée, 1858.. 7 fr.

SANCTUAIRE DU SPIRITUALISME, étude de l'âme humaine et de ses rapports avec l'univers, d'après le somnambulisme et l'extase, enseignant les moyens d'entrer en extase à toute personne, à volonté. 1 fort vol. in-12, 2e édition, 1858. 5 fr.

LE MAGNÉTISEUR SPIRITUALISTE, journal de l'ex-société des *Magnétiseurs spiritualistes de Paris* (reste peu d'exemplaires), 2 vol. grand in-8. 1849-51................. 6 fr.

LE GUIDE DU MAGNÉTISEUR, ou procédés magnétiques d'après Mesmer, Puységur et Deleuze, etc. (Epuisé).

TRAITEMENT DES MALADIES, par l'extatique Adèle Maginot. Études sur les propriétés médicinales de 150 plantes les plus connues et les plus usuelles, avec diverses méthodes de magnétisation. 1 vol. in-12. 1851 .... 2 fr. 50 c.

LUMIÈRE DES MORTS, ou Études magnétiques, philosophiques et spiritualistes, dédiées aux libres penseurs du XIXe siècle. 1 fort vol. in-12. 1851................ 5 fr.

ENCYCLOPÉDIE MAGNÉTIQUE SPIRITUALISTE, publication trimestrielle. 8me année. Abonnement : 6 fr. par an, et 7 fr. pour la Province. Cinq volumes sont parus jusqu'à ce jour. Prix : 4 fr. le volume. — 20 fr. pour Paris; 25 fr. pour la Province.

RÉVÉLTIONS D'OUTRE-TOMBE, par les Esprits Galilée, Hippocrate, Franklin, etc., sur Dieu, la préexistence des âmes, la création de la terre, l'astronomie, la météorologie, la physique, la métaphysique, la botanique, l'hermétisme, l'anatomie vivante du corps humain, la médecine, l'existence du Christ et du monde spirituel, les apparitions et les manifestations spirituelles du XIXe siècle..... 5 fr.

ÉTUDES SUR L'HOMME, 1858................. 1 fr.

LETTRES ODIQUES MAGNÉTIQUES du chevalier de Reichenbach, traduites de l'allemand, suivies des appréciations de l'auteur des *Arcanes*. 1 vol. in-12. 1853.......... ..... 1 fr. 50 c.

ABRÉGÉ DU TRAITÉ DES MERVEILLES DU CIEL ET DE L'ENFER, d'Emmanuel Swedenborg, publié et annoté par L. A. Cahagnet. 1 fort vol. in-18............................ 3 fr. 50 c.

(*Ajouter 1 fr. au prix coté de chaque volume pour la Province.*)

Paris.— Typ. L. Guérin, r. du Petit-Carreau, 26

Magnétisme.

ENCYCLOPÉDIE

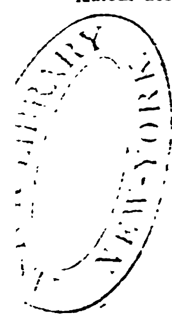
MAGNÉTIQUE SPIRITUALISTE,

TRAITANT SPÉCIALEMENT

DE FAITS PSYCHOLOGIQUES, MAGIE MAGNÉTIQUE
SWEDENBORGIANISME, NÉCROMANCIE,
MAGIE CÉLESTE, ETC.

PAR L.-A. CAHAGNET,

Auteur des *Arcanes de la vie future dévoilés*, etc., etc.



TOME CINQUIÈME.

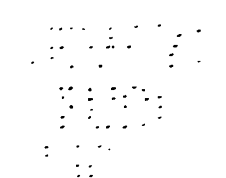
CHEZ L'AUTEUR,

PORTE SAINT-GERMAIN, ROUTE DE BEZONS, A ARGENTEUIL,

ET CHEZ GERMER BAILLIÈRE, LIBRAIRE,

17, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, A PARIS.

1860



INTRODUCTION

AU TOME CINQUIÈME DE

L'ENCYCLOPÉDIE MAGNÉTIQUE SPIRITUALISTE.

Ce n'est pas sans quelque hésitation que nous ouvrons le tome cinquième de l'*Encyclopédie magnétique*, etc. Le peu d'extension que nous acquérons dans le monde *magnético-spiritualiste*, l'espèce d'oubli et d'insouciance qui nous entoure, la continuation pour nous d'un déficit de 300 fr. par année, afin de soutenir la valeur de l'étendard que nous avons déployé, étendard objet des risées et des sarcasmes des gens d'esprit! la triste comparaison que nous faisons entre les hommages et le bien-être dont sont entourés ceux qui mystifient avec connaissance de cause les croyants en leur bonne foi, et l'espèce de mépris dont sont couverts ceux qui, — instruments de démonstration en main, — ne demandent que l'examen de leurs propositions, tout cela nous fai dire que le règne de l'honnêteté, du dévouement et de l'amour fraternel n'est pas de ce monde.

Non, l'observation, l'analyse et les moyens de contrôle ne peuvent détrôner la loi de LA FOI, de la crédulité et de l'ignorance.

Oui, l'instruction vraie est moins profitable au professeur que celle de l'erreur.

Oui, il faut à l'homme des tréteaux, des théâtres, des saltimbanques, des paillasses et des escamoteurs de ses gros sous.

Il lui faut des professeurs au front austère, aux yeux scrutateurs, aux lèvres serrées, à la langue menteuse, à l'habit doré sur coutures.

Il lui faut des temples, des palais, des salons, des tribunes académiques et littéraires... Explications embrouillées... pas d'études sérieuses... de la besogne toute faite.

Non, le professorat libre ne convient pas aux esclaves; il leur faut du décorum, un signe mystique, une singerie enfantine : voilà les besoins de l'homme au dix-neuvième siècle, de ce savant en toutes choses, de cet être par excellence, de ce roi de son règne, de ce dieu même de son espèce.

Si je n'ai pas pris place dans son esprit, c'est que j'ai osé le défier de mettre à néant mes propositions, quand il voulait que je l'honorasse de son ignorance; c'est que j'ai ri de ses ridicules *us* et coutumes, quand il voulait que je lui rendisse des points sur telles bêtises.

Si c'était quelque bleuette prétendue religieuse, sanctionnée par tel tonsuré ou tel académicien, que je publiâsse, oh ! alors je serais l'homme de tous, les abonnements seraient quintuplés, et la générosité serait à son comble. Arrière tels moyens et tels soutiens !

Honte à ces prodiges !

Nous continuerons donc très-humblement nos études avec nos lecteurs, en concluant selon nos moyens d'appréciation, et laissant chacun libre d'en faire autant.

ALP. CAHAGNET.

CORRESPONDANCE.

APPARITIONS ET MANIFESTATIONS SPIRITUELLES.

Paris, 4 décembre 1858.

Monsieur et cher frère en Dieu,

J'étais impatiente de vous communiquer un fait qu'on vient d'apporter à ma connaissance et qui m'a vivement impressionnée. Pour vous, monsieur, il sera peut-être de peu d'importance, vous êtes si accoutumé à en avoir encore de plus prodigieux; mais pour moi qui suis demeurée encore avec un esprit de doute et peu certaine que dans tout ce que j'ai vu d'extraordinaire dans les révélations de madame Adèle, une brillante imagination aidée de la communication des pensées, avaient pu y jouer un premier rôle. Ce que j'ai à vous rapporter me donne la certitude que la communication des pensées ne peut y avoir aucune part: vous n'aurez sans doute pas oublié que la dernière fois que j'eus le plaisir de vous voir, j'étais accompagnée de madame Ca... qui vous demanda une séance d'apparition? C'était celle d'une personne de son pays, qui lui avait toujours témoigné beaucoup d'amitié, et madame Ca..., outre l'amitié, avait toujours eu pour elle beaucoup de vénération. Vous savez que madame Ca... désirait s'assurer si c'était bien sa vieille amie

qui communiquait avec elle dans la table et lui faisait avoir les songes révélateurs qu'elle lui annonçait? Madame Adèle, en répondant affirmativement à ces questions, fit de cette dame un portrait que madame Ca... trouva très-ressemblant. Madame Adèle ajouta quelques particularités inconnues à madame Ca...; entre autres, elle lui dit que madame B... aimait beaucoup les fleurs, surtout le *réséda*; qu'elle lui en voyait un gros bouquet à la main; que l'esprit évoqué devait avoir eu un chagrin secret, qu'elle ne voyait pas qu'elle fut morte de maladie, mais tout d'un coup, comme si le sang s'était porté à la gorge et l'eut étouffée. (Je vois encore madame Adèle, en disant ces paroles, porter la main à son propre cou, comme si elle y ressentait elle-même une douleur.) Madame Ca..., étant éloignée depuis longtemps du pays, ne connaissait aucune des circonstances de la mort de son amie. Vous n'avez peut-être pas oublié, monsieur, qu'elle lui fit demander par madame Adèle si elle était bien aise de communiquer ainsi avec elle et si elle serait contente qu'elle parlât de ces communications à ses filles, qu'elle allait voir dans le voyage qu'elle se proposait de faire dans quelques jours avec son mari dans sa ville natale. L'Esprit, tout en témoignant sa satisfaction d'être en relation avec madame Ca..., la pria de ne rien dire de tout cela à ses filles, parce qu'elles en

seraient trop épouvantées, et, en même temps, elle l'engagea fortement à ne pas accomplir ce voyage, qui, disait-elle, devait être funeste à la santé de son mari. Voici à présent ce qui est arrivé: Le mari de madame Ca... a persisté dans son dessein, et est parti avec sa femme; à leur arrivée dans la famille de madame Ca..., celle-ci s'est empressée de conter à sa sœur les relations qu'elle obtenait avec l'Esprit de leur ancienne amie et a prié sa sœur de la renseigner sur ses derniers moments, sur la maladie dont elle était morte, puis lui posa cette question : Sais-tu si elle aimait les fleurs? — Ah! je crois bien qu'elle les aimait, surtout le *réséda*, pour lequel elle avait une si grande prédilection, qu'elle en semait jusque dans ses caisses d'orangers, son mari lui faisait toujours la guerre à ce sujet, parce qu'il prétendait que cela faisait mourir ses orangers. Quant à sa maladie, elle n'en a pas fait, la pauvre femme! elle s'est pendue!... Je passe sous silence, monsieur, les causes qui ont amené cette affreuse catastrophe, et ont poussé une digne mère de famille à une fin si déplorable, car toute sa famille existe encore; mais il est certain que, comme l'a dit madame Adèle, elle renfermait en elle-même un chagrin secret qui l'a conduit à cet acte de désespoir, et il est demeuré évident pour madame Ca... que cette malheureuse femme craignait qu'elle n'eut connaissance de tous

ces faits ; comme l'avait vu madame Adèle, ayant beaucoup d'orgueil, et se trouvant encore un peu engagée dans les liens terrestres, elle pouvait penser qu'elle allait perdre dans la considération de madame Ca..., qui me dit à ce sujet : Mais si les Esprits lisent dans la pensée, comment n'a-t-elle pas vu qu'elle ne pourrait perdre dans la mienne? Sachant ce que je sais, je ne puis cesser de l'estimer, tous les chagrins qu'elle a essuyés, ses remords, ce désespoir qui la suivait partout, cette séparation volontaire de ses filles qu'elle adorait, ont dû lui causer de si cuisantes douleurs que je ne puis que la plaindre sans cesser de la vénérer ! L'orgueil l'a sans doute encore aveuglée à son état d'Esprit. Elle a été saisie de la crainte de déchoir auprès de moi ! Il est certain que les filles de madame B..., dans les circonstances présentes, et de la manière dont les choses se sont passées, auraient été très-effrayées de l'idée qu'on pouvait converser avec leur mère. Madame Ca..., en se promenant dans leur jardin avec l'une d'elles, ne put s'empêcher de remarquer avec quelle profusion le *réséda* y était répandu. Ah ! dit la jeune fille de madame B..., ma mère l'aimait tant, elle en semait partout !

Voilà, monsieur, ce qui m'a vivement frappée. Je passe sous silence d'autres faits, plus extraordinaires, en apparence.

Recevez, monsieur et frère en Dieu, mes salutations distinguées.

Veuve Clavel, née Niblou,
10, rue de la Fidélité, Paris.

Vaux, le 10 décembre 1858.

Monsieur,

Je lis vos *Arcanes de la vie future ;* plus je les lis, plus j'éprouve de sensations. Je suis entre le doute et la croyance ; mais pour être vrai, je penche davantage vers cette dernière pour tout ce qui est dit dans cet ouvrage, au sujet des apparitions que vous obtenez au moyen du magnétisme.

Je devais faire un voyage avec un de mes amis, M. Varigault, libraire à Châtellerault. Ce voyage n'est que différé. C'était dans le but de vous voir, et obtenir de votre extrême bonté une séance d'apparition.

Permettez-moi, monsieur, de prendre la liberté de vous dire que j'ai un vif intérêt pour vos livres, et un grand désir de m'instruire sur les sciences mystérieuses que vous enseignez avec talent.

Qu'il me soit permis aussi, monsieur, de vous demander s'il ne vous serait pas possible de faire apparaître ma fille décédée? — de lui demander où elle est? ce qu'elle fait? si elle s'ennuie comme moi d'être privé de la voir?

Elle s'appelle Juliette-Ursule Cassot.

Vous donneriez son signalement.

Vous m'excuserez, monsieur, de toute la liberté que je prends.

Et, en attendant votre réponse, je vous prie d'agréer l'expression de mon profond respect.

CASSOT.

M. CASSOT.

Réponse à la lettre précédente.

16 décembre 1858.

Monsieur,

En réponse à votre demande, j'ai sollicité l'apparition de l'Esprit de votre fille, Juliette-Ursule Cassot. Voici le signalement que la lucide donne de 'Esprit qui lui est apparu :

Séance du 16 *décembre* 1858.

Je vois, dit-elle, une jeune fille âgée de dix-huit à vingt ans environ,

Cheveux châtains,

Front découvert,

Sourcils bien dessinés,

Yeux bruns-clairs,

Nez un peu allongé, mais bien fait,

Bouche ordinaire,

Menton un peu prononcé,

Ensemble de physionomie ovale, parsemé de traces de petite-vérole, ou de taches de rousseur; cou ordinaire; corpulence mince, mais proportionnée; taille grande;

Morte d'une affection intestinale réagissant au cerveau, comme si c'était une fièvre typhoïde; mise ordinaire, robe bleue; tête organisée pour l'étude, mais fatiguée; constitution très-impressionnable.

Voici tout ce que j'ai pu obtenir dans cette séance; puissé-je avoir réussi selon vos vœux. En attendant un mot de réponse à ce sujet.

Recevez, monsieur, mes salutations fraternelles.

ALP. CAHAGNET.

A M. CAHAGNET.

Vaux, le 19 décembre 1858.

Il faut, monsieur, que je rende hommage à la vérité. Le signalement que vous me donnez de ma fille, dans votre lettre du 16 courant, est tellement bien pris, est tellement vrai, que pour moi, ma femme et mes nombreux amis, il n'y a aucun doute que ce soit bien l'Esprit de ma fille chérie qui vous est apparu.

Vous avez établi l'âge de dix-huit à vingt ans, et elle était dans ses dix-huit ans à son décès. Mais

on lui aurait bien donné vingt ans, tant elle était belle femme.

Vous dépeignez également d'une manière précise la maladie qui l'a conduite au tombeau. Ces deux particularités me frappent davantage, et je ne sais pourquoi, que le reste du tableau vrai, que vous faite de ma fille.

Recevez-en ici mes remerçîmens bien sincères, pour vous et votre lucide.

Puisque vous avez la bonté de me dire, dans votre lettre précitée, « Si c'est le signalement de votre fille, je l'interrogerai. »

Veuillez, monsieur, faire adresser les questions suivantes :

Demande. Où-es-tu?

D. Que fais-tu?

D. Aurais-tu le désir de revoir tes parents?

D. Leur es-tu apparue?

D. Te ferait-il plaisir de leur apparaître, et d'entrer en communication avec eux. Alors, dis-leur le moyen qu'ils doivent employer?

D. Es-tu plus heureuse que sur terre, toi qui t'amusais tant?

D. Quel est ton vêtement actuel?

D. Tes parents ont-ils fait ce qu'ils devaient faire pour toi après ta mort?

D. As-tu besoin de quelque chose d'eux?

Aussitôt après votre séance, veuillez, monsieur,

je vous prie, me donner le résultat. Je l'attends dans la douleur.

Agréez, je vous prie, l'expression de ma fraternelle réconnaissance et de mes sentiments respectueux.

CASSOT.

M. CASSOT.

24 décembre 1858.

Monsieur,

J'ai vu avec plaisir, par votre dernière, que nous avons complètement réussi dans l'apparition de mademoiselle votre fille. Je vous envoie aujourd'hui les réponses que vous sollicitez de cet Esprit.

Apparition du 24 décembre 1858.

Première question. — Où es-tu ?

R. Dans la sphère des bienheureux.

D. Que fais-tu ?

R. Je me promène ; j'aime beaucoup les bois, les champs, les jardins, les oiseaux, les fleurs. La lucide dit voir à la main de cet Esprit, un beau bouquet de roses blanches.

D. Aurais-tu le désir de revoir tes parents ?

R. Je les vois continuellement, et je les console en pensées le plus que je peux.

D. Leur as-tu apparue?

R. Oui, principalement à mon père, pendant la nuit.

D. Te ferait-il plaisir de leur apparaître, et d'entrer en communication avec eux? Alors, dis-leur le moyen qu'ils doivent employer.

R. Qu'ils me désirent, le soir, au moment de leur coucher, je ferai mon possible pour leur faire souvenir de ma visite.

D. Es-tu plus heureuse que sur la terre; toi qui t'amusais tant?

R. Je suis aussi heureuse qu'on peut le désirer; mais mon bonheur serait plus complet si j'étais totalement réunie à ceux que j'affectionne, principalement à mon père et à ma mère.

D. Quel est ton vêtement actuel?

R. La lucide dit la voir vêtue en blanc; robe légère à manches courtes ne dépassant pas le coude, et garnies d'un bouillon assez prononcé, ce qui sied bien à son bras qui est très-beau; une ceinture d'un rose très-tendre entoure sa taille; ses cheveux sont en bandeaux. Cette mise ajoute encore à la beauté de cette jeune fille.

D. Tes parents ont-ils fait ce qu'ils devaient faire pour toi après ta mort?

R. Oui.

D. As-tu besoin de quelque chose d'eux?

R. Que de leur bon souvenir.

D. Avez-vous quelque chose de plus à leur communiquer?

R. Dites à mon père que je ne suis plus aussi *étourdie* que je l'étais sur la terre, et que je l'aime toujours bien.

Voilà, cher monsieur, le résumé de cette séance; je désire qu'il ajoute une consolation de plus à celle de la première.

Dans cet espoir, recevez mes salutations fraternelles.

ALP. CAHAGNET.

Vaux, 23 janvier 1859.

Monsieur Cahagnet,

Mes nombreuses occupations m'ont empêché de répondre plutôt à votre lettre du 24 décembre dernier, par laquelle vous me faites connaître les réponses que vous avez obtenues de l'Esprit de ma fille chérie, Juliette-Ursule Cassot, par l'intermédiaire de votre lucide. Toutes ces réponses et la mise que lui voit la lucide sont très-satisfaisantes et consolantes. Il n'y a qu'une de ces réponses qui laisse à désirer, c'est celle qui concerne le moyen

à employer pour se mettre en communication directe avec ma chère et bien-aimée fille.

Veuillez, monsieur, lui demander catégoriquement si elle peut fixer le jour et l'heure qu'elle devra nous apparaître, et si, au moyen de la planchette, comme on le pratique avec réussite dans quelques maisons de Châtellerault, elle veut écrire, et combien de temps.

Qu'elle nomme celui ou ceux de ses parents qui l'ont reçue dans la sphère qu'elle habite.

Demandez-lui aussi qu'elle cite le nom d'une jeune fille décédée ici de la même maladie qu'elle, et qui, à ses derniers moments, ne parlait plus que de ma fille, en disant : M. Cassot, vous ne voyez donc pas votre fille ; elle est là ; je la vois, moi !

Quelle sensation a-t-elle éprouvé en quittant la terre ?

Si sa maladie eût été bien prise dès le début, en serait-elle échappée ?

Demandez-lui si l'on doit regretter de mourir.

Vous ferez, monsieur, ces diverses questions dans votre plus prochaine séance.

En attendant les réponses que je désire, agréez, monsieur, l'assurance de mon plus profond respect.

CASSOT.

M. CASSOT.

29 janvier 1859.

Monsieur,

J'aurais désiré vous accuser plutôt réception de votre dernière ; mais, chargé de besogne et ne disposant pas toujours selon mes vœux de l'état d'esprit nécessaire à ce genre d'étude, j'ai préféré retarder de quelques jours pour mieux faire ou du moins faire avec plus d'espoir.

Adèle s'est de nouveau entretenue, aujourd'hui, avec votre demoiselle ; voici les questions que je l'ai prié de lui adresser, et les réponses que cette dernière y a faites.

1° N'aurait-on pas pu, par d'autres soins, retarder votre départ de la terre ?

R. Cette question n'est pas à faire, vu qu'une réponse affirmative jetterait le plus grand trouble dans l'esprit des personnes qui vous regrettent. Chacun part à l'heure qui lui est indiquée.

2° Avez-vous vu une de vos amies, spiritualisée quelque temps après vous, amie qui, au moment de son départ terrestre, accusait vous voir venir la chercher ?... Pourriez-vous nous dire le nom de cette amie ?

R. Il est vrai que j'ai assisté à ses derniers moments terrestres et que nous sommes réunies, mais

je trouve drôle que mon bon père, qui connaît le nom de cette amie, me le demande.

D. C'est pour consolider sa foi dans votre existence présente.

R. Ne lui avez-vous pas dit comment vous m'avez vue ?... Eh ! bien, ajoutez que je nommais cette amie Mélie (ou Emilie, Adèle n'osant pas la faire répéter, ne peut affirmer que la terminaison en ie).

3° Pourriez-vous venir auprès de monsieur votre père et communiquer avec lui par le secours des planchettes ou de tout autre moyen ?

R. Je suis toujours auprès de mon bon père par la pensée, mais je ne sais si je pourrai me rendre aussi sensible à ses sens qu'il le désire ; c'est la nuit surtout que je communique avec son esprit ; son corps n'en a aucune connaissance. Je ferai mon possible ; qu'il en essaie le soir, lorsqu'il sera bien calme. Cela ne dépendra pas de moi.

Adèle accuse voir cette jeune personne dans une très-jolie toilette de bal ; elle lui en demande la cause, l'Esprit répond : *C'est que nous avons assisté aux noces d'une amie, personne de la connaissance de notre famille, qui s'est mariée, il y a peu de temps, dans notre ville.*

Adèle ne voulait pas que je vous mentionnasse cette particularité, craignant que vous la trouvassiez futile et incompréhensible ; mais j'ai pensé le

contraire et je vous prie de m'en dire un mot, s'il vous plaît. . . . .

Recevez, monsieur, mes salutations fraternelles.

ALP. CAHAGNET.

Vaux, le 26 mars 1859.

Monsieur Cahagnet,

Votre lettre contenant les réponses de l'Esprit de ma fille est moins explicite et moins concluante pour ma satisfaction que les précédentes. Aucune réponse, il faut que je vous le dise, ne me satisfait.

Cependant la particularité que votre lucide, madame Adèle, remarque dans la mise de ma fille qui lui répond qu'elle a assisté aux noces d'une de ses amies me frappa beaucoup, car le 14 janvier nous étions tous aux noces de cette amie de ma fille, et vous pouvez penser que nos cœurs et ceux de la jeune mariée reportaient leurs pensées vers ma bien aimée fille !

Dans la prochaine apparition que je vous prie de solliciter, priez ma chère fille qu'elle réponde clairement, afin d'affermir ma croyance dans l'existence d'une vie future.

1° Demandez-lui par qui elle a été reçue au

ciel, puisque chaque Esprit est reçu par un membre de sa famille ?

2° A-t-elle vu Dieu ?

3° Est-elle dans la même sphère ? ou a-t-elle espoir d'en changer bientôt ?

4° Pourquoi n'a-t-elle jamais parlé que de moi dans ses réponses, et que je suis sûr qu'elle a laissé des frères qu'elle aimait comme elle-même.

5° Que fait son père ? a-t-il réussi dans ses entreprises, et réussira-t-il dans celles qu'il se propose de faire incessamment.

6° Ces visites sont moins fréquentes que précédemment. Pourquoi ?

7° Nous avons essayé de la planchette sans succès. Pourquoi ?

Recevez, monsieur, l'expression de mon plus humble respect.

CASSOT.

M. CASSOT.

31 mars 1859.

Monsieur, en réponse à votre dernière, nous avons demandé de nouveau votre demoiselle ; qui regrette comme nous que ses dernières réponses ne vous aient pas satisfait entièrement, et que vous soyez prêt à douter encore après une apparition

aussi complète, et surtout, la révélation de la noce de son amie, à laquelle elle avait assisté, noce qui a eu lieu tel que vous le dites quelques jours avant cette révélation. Nous désirons que cette présente ajoute à votre conviction, par conséquent vous aide à supporter la douleur si naturelle que vous ressentez de la perte momentannée d'une aussi belle, bonne, et intéressante créature.

Voici les réponses faites à nos questions:

D. Qui t'a reçue au ciel?

R. Ma grand'mère.

D. As-tu vu Dieu?

R. Non.

D. Es-tu dans sa sphère, ou en as-tu changé?

R. Je ne suis pas encore dans la sphère divine; on ne change pas si vite de sphère.

D. Pourquoi n'as-tu jamais parlé que de moi dans tes réponses, et non de tes frères que tu aimais comme toi-même?

R. J'aime beaucoup ma famille, parce que je suis très-aimante; mais aucun de ses membres pense autant à moi que mon père. Il est plus peiné que les autres et attire mon attention. J'aime mes frères et tous mes parents comme ils m'aiment.

D. Que fait ton père, a-t-il réussi dans ses entreprises et réussira-t-il dans celles qu'il se propose de faire incessamment?

R. En fait de réussites précédentes *oui*, et *non*,

mais dans celles à venir qu'il mette beaucoup de prudence, elle seule en assurera le succès.

D. Tes visites sont moins fréquentes que précédemment, pourquoi ?

R. Elles sont les mêmes ; mais j'ai beaucoup de difficultés à matérialiser mes communications..... Je fais comme je fesais, je dis bonjour le matin aux membres de ma famille en les embrassant, et le soir je leur donne le bonsoir d'habitude, mais je ne peux être attachée à la terre comme avant. Je m'occupe de musique et de choses de mon état présent..... puis... Oh ! j'aime toujours me faire belle.

Adèle trouve cette jeune fille si franche, qu'elle n'a pu résister à me conter cette petite confidence ; que je vous transmets à mon tour, quoique je n'y sois pas engagé par la lucide, dont vos doutes ont un peu paralysé l'expansion ordinaire, et peut-être, aidé, ou fait dire à votre demoiselle, que cette dernière avait le soupçon en horreur, vu qu'elle était *très-vraie*, et d'une intelligence vive ; saisissant les choses très-promptement.

Ne vous offensez pas, monsieur, de ce rapport de ma part. Je ne suis qu'un copiste fidèle, qui reproduit aussi textuellement que je le peux ce que mes oreilles entendent ; et cela dans l'intérêt de la vérité, comme dans le but de mieux établir les moyens de certitude de tous.

D. Nous avons essayé de la planchette sans succès, pourquoi ?

R. Je viens de vous en dire la cause.

Assurez mon père que je ferai mon possible pour lui donner des marques matérielles de ma présence près de lui... Après un moment de silence, cette jeune fille reprend d'un air un peu inquiet. » Pourquoi voudriez vous que je sois toujours près de cette terre ?... *Moi, j'ai peur des orages* (cette phrase est textuelle). Adèle ne comprenant pas si le sens en est allégorique ou exact, ne se souciait pas que je vous le citât; mais elle peut vous être agréable à connaître.

La lucide me dit que Mlle Cassot est en compagnie d'une amie ; elle croit que c'est celle dont nous avons parlé, qui est spiritualisée après elle, mais elle n'ose l'affirmer, et voulait encore vous taire cette particularité, de crainte que vous réprouvassiez cette seconde apparition. Je me suis repenti de lui avoir cité vos doutes ; mais ceux qui nous conduisent, plus éclairés que nous, nous font agir dans ces circonstances comme ils le trouvent bon. Ils trouvent sans doute également bon de nous laisser quelque chose à deviner, sans quoi nous serions toujours satisfaits; mais cette satisfaction troublerait plus qu'elle serait agréable.

Contentons-nous d'enregistrer ces choses merveilleuses, et de les classer selon leur valeur. Voici

le signalement de cette amie de votre demoiselle :

Belle brune aux yeux noirs, nez plus long que court ; mais bien fait. Bouche moyenne, menton allongé, ensemble de physionomie ovale, air de langueur, corpulence mince, moins forte que Mlle Cassot. Elle est dans une mise spirituelle ; je dis à Adèle de la prier, de revêtir une mise matérielle afin d'en connaître les détails. Ce n'est pas sans peine qu'elle s'y décide, et ce n'est que sur ces mots prononcés par votre demoiselle qu'elle le fait. « *Voyons ma petite amie, ce sera bientôt fait habille-toi.* » Adèle lui voit alors une robe d'étoffe de soie (pense-t-elle) de couleur gris, et à petites raies, rose ou groseille, coiffée en cheveux, avec bandeaux. Mademoiselle Cassot la régaie un peu, car elle devait être très-enjouée, quand sa compagne au contraire est plus triste. Elles paraissent bien s'aimer toutes les deux.

Votre demoiselle avant de nous quitter nous prie de dire à Mme sa mère qu'elle se soigne bien, vu *qu'elle est très-fatiguée*, et a besoin de grands soins.

Voilà, Monsieur, le résultat de cette intéressante séance, puisse-t-il vous satisfaire et vous faire espérer revoir vous-même celle qui plus heureuse que vous, vous voit sans cesse selon ses vœux.

Recevez, monsieur, mes salutations fraternelles.

ALP. CAHAGNET.

Nota. Au moment de mettre cette correspondance sous presse, nous recevons la lettre suivante de M. Cassot, lettre qui nous a fait beaucoup de plaisir, plaisir qui nous le pensons sera partagé par nos lecteurs,

Jamais nous n'avons obtenu plus belle réussite.

Vaux, ce 1er juin 1859.

Monsieur Cahagnet,

J'aurais dû vous écrire plus tôt, en réponse à votre honorée du 31 mars dernier, qui me fait connaître d'une manière péremptoire que c'est bien l'Esprit de ma fille chérie qui parle à votre excellente lucide.

La phrase que cette dernière dit tenir de ma fille : « *Pourquoi voudriez-vous que je sois toujours près de la terre?... Moi, j'ai peur des orages,* » est significative pour nous et ajoute à notre conviction.

Et puis, l'amie dont ma fille était accompagnée au moment de son apparition à votre lucide, est une jeune personne du département de la Dordogne, avec laquelle elle était très-liée. Le signalement que vous en donnez nous la fait reconnaître. Mais, néanmoins, à la prochaine apparition que vous solliciterez de ma fille, demandez-

lui le nom de la ville qu'habitait son amie sur la terre. — Si elle y répond, je ne me permettrai jamais de faire aucune question pouvant exprimer un doute.

Il est vrai de dire aussi que ma bien-aimée fille avait bien prophétisé en recommandant à sa mère de se bien soigner, attendu qu'elle était très-fatiguée. En effet, ma femme est tombée malade, au lit, quelques temps après, et elle n'est même pas encore parfaitement rétablie.

Qu'elle veuille bien nous dire ce qu'il faut que nous fassions pour obtenir le rétablissement de sa santé.

La jeune fille de M. l'adjoint de ma commune, Marie Hilleret, son ancienne amie sur cette terre, désirerait bien que ma fille parlerait d'elle à sa prochaine apparition, et qu'elle lui parlât aussi de son état présent.

En attendant, daignez agréer pour vous et pour votre lucide, l'expression de mon plus profond respect.

CASSOT.

Angers, le 25 avril 1859.

Mon cher monsieur Cahagnet,

Voilà longtemps que je ne vous ai envoyé quelques faits spiritualistes de nature à intéresser vos

lecteurs. Ce n'est pas le désir qui me manque, mais je suis souvent empêché par des correspondances dans nos départements, où j'envoie de nombreux détails que me fournissent nos séances particulières ou des extraits de mes ouvrages étrangers. J'en donne même de très-étendus pour des personnes de notre localité, qui veulent se mettre au courant de ce que nous enseignent les Esprits, et je le fais avec le zèle que commande l'importance des prodiges du jour. Aujourd'hui, je vous donne votre tour, heureux de croire que vous voudrez bien accueillir les articles qui vont suivre.

Je trouve à la page 37 de l'ouvrage américain intitulé : *Spirit manifestations*. Sir Javis dit : Nous appelâmes notre fils, mort depuis 10 ans, et qui nous pria de chanter l'hymne : *Advice to seek the Lord*, « conseil pour s'adresser au Seigneur. » Je pris un recueil d'hymnes; mais il dit : *Ce n'est pas cela*. J'en pris un deuxième, puis un troisième, puis un autre. Il dit toujours avec l'alphabet approprié : *Ce n'est pas cela*. J'allais chercher dans ma bibliothèque, lorsqu'il dit de la même manière : *Il est dans cette chambre. Atteignez le petit livre sous une couverture rouge*. Après quelques recherches minutieuses, le livre fut découvert derrière des ornements. On y trouva une hymne dont le titre était à peu près celui qui nous était donné, et nous crûmes que c'était celle qui avait été demandée,

mais il nous fut dit encore : *Pas cela.* En cherchant plus loin, nous trouvâmes enfin l'hymne ayant *exactement le titre indiqué.* Nous la chantâmes, et la mesure fut marquée par des sons.

— Extrait du livre intitulé : *Sights and Sounds*, p. 155... Des personnes du Cercle se sont vues promener en rond, inopinément dans leurs siéges, puis amenées près de la table et en être éloignées successivement. Les chaises et les canapés sont partis tout à coup de leur place près des murs, pour se réunir et former un cercle au milieu du salon au moment où ils y furent *invités.* Chaque personne du cercle a successivement levé la table de *son côté*, et la *puissance invisible* a chaque fois *levé l'autre côté* de cette table. Parfois les Esprits ont levé entièrement la table, et l'ont soutenue en *l'air* à une hauteur d'*un* à *trois* pieds du sol, et chacun a pu se convaincre que personne ne la *touchait*. Des lumières de *différentes couleurs* se sont *produites* dans plusieurs chambres où régnait l'obscurité. La table a souvent été *balancée* avec *violence*, et soudainement, sans qu'on s'y attendît, ses mouvements ont cessé *tout à coup*, et elle se tint ferme et immobile, ayant sa surface inclinée sous un angle de 45 degrés. En cet état, les *lampes*, *crayons* et *autres objets* glissèrent sur le *bord*, et y *restèrent fixés* comme s'ils avaient été *rivés* sur ce meuble. Un des visiteurs a été *suspendu* et

transporté dans *l'air* à une distance de plus de *cinquante* pieds.

— Dans le même livre, p. 308, on trouve : « Dans Winchester, au printemps dernier, une dame mourut subitement. Très-peu de temps avant sa mort, elle avait donné un gage de souvenir à une amie qui devait aller demeurer à Greenfield, dans le Massachusset. Peu de temps après, cette amie crut devoir profiter d'une occasion pour envoyer à l'habitante de Winchester un petit cadeau en retour du sien ; mais il plut, il lui fut impossible de sortir pour faire l'acquisition de l'objet à donner, et elle dut ajourner son emplette pour attendre un temps propice. Le jour convenable étant venu, elle reçut une lettre écrite par la main d'un médium, ainsi conçue : *Vous avez bien fait de différer cet envoi, car je devais quitter ce monde, comme je l'ai fait, avant qu'il pût me parvenir.* »

— Même livre, p. 150. Un père, dans le monde des Esprits, dit : « Mon fils ! oh, mon fils ! qu'est-ce que l'Esprit d'un père peut te dire pour commander le plus ton intérêt. Je suis avec toi pour inspirer à ton âme l'espoir d'un glorieux avenir. Donc, en avant ! mon fils. Que l'espérance te berce sur le courant de la vie qui, chez toi, a bientôt atteint son moyen terme, et qui commencera incessamment à décliner. Prépare-toi donc à occuper une place éminente et sainte dans le royaume du

ciel, où tu peux être réuni, dans les heureux cercles, à ceux qui t'ont élevé. »

— Même livre, p. 151. — L'Esprit d'Elias Smith donne l'avis suivant : « Mes amis, un grand changement aura lieu, et vous serez récompensés selon vos œuvres. Je veux faire descendre une bonne inspiration dans vos cœurs, car le bon temps va bientôt venir. La société humaine se modifiera et les hommes se sentiront entraînés à être charitables. Cette puissance, qui contrôle les communications spirituelles, ne peut pas manquer de convaincre l'homme de son *immortalité*, et sa foi, à cet égard, doit être plus dans Dieu que dans les enseignements des hommes. »

— Quelqu'un demande : Quelle foi? — « Nous voulons parler de certaines croyances qui excluent et prohibent cette liberté de *pensées* ou d'*expressions* qui tendent à réformer la société. »

Ma vue est tellement fatiguée que je suis obligé de m'arrêter ici; mais qu'il me soit permis, mon cher monsieur, puisque vous étiez en si bon chemin, dans la planète de Mercure, de vous reprocher de vous en être tenu là, et de ne pas avoir fait connaissance avec Jupiter ou Saturne, avec l'anneau de cette dernière planète, avec Neptune qui paraît avoir aussi un anneau. Les détails que vous nous avez donnés sur Mercure ont fait beaucoup de plaisir aux personnes auxquelles j'ai montré vos 28^{e}

et 29e livraisons. D'après leurs réflexions et ce que j'éprouve moi-même, je crois pouvoir vous dire que vos lecteurs s'intéresseront toujours à vos belles expériences, et moins, il faut en convenir, à toute poésie qui ne sera pas le produit des Esprits ou de nature à fortifier la foi, surtout dans un siècle positif ou léger, mais à qui il faut du roman ou des choses sérieuses.

Pour nous, les faits et les instructions d'en haut, de Galilée, seront toujours du plus grand prix. Pensez-bien que mes réflexions sont au bénéfice de vos publications, à l'égard desquelles j'ai toujours fait, *in petto*, des vœux de prospérité.

Recevez, monsieur, l'assurance de mon cordial dévouement.

SALGUES.

M. SALGUES.

Réponse à la lettre précédente.

Argenteuil, 4 mai 1859.

Cher monsieur,

Je viens vous remercier de votre bonne lettre. Son genre, sa diction, les faits qu'elle contient, sont ce que je désire pour notre petite publication: Je l'insérerai dans le prochain numéro, comme

toutes celles de ce genre qu'il vous plaira de faire parvenir jusqu'à mes lecteurs. . . . .
. . . .

J'ai recommencé mes études avec l'esprit Galilée, mais cet Esprit m'a détourné de l'idée de connaître les planètes, alléguant que ces relations sans contrôle passeraient pour être des inventions de cerveaux en délire; qu'il était plus profitable de traiter des questions scientifiques à la hauteur des connaissances et des moyens d'observation actuels. Nous avons commencé par traiter des rapports des globes entre eux; si vous avez quelques questions en ce genre à lui faire soumettre, je les lui présenterai avec plaisir.

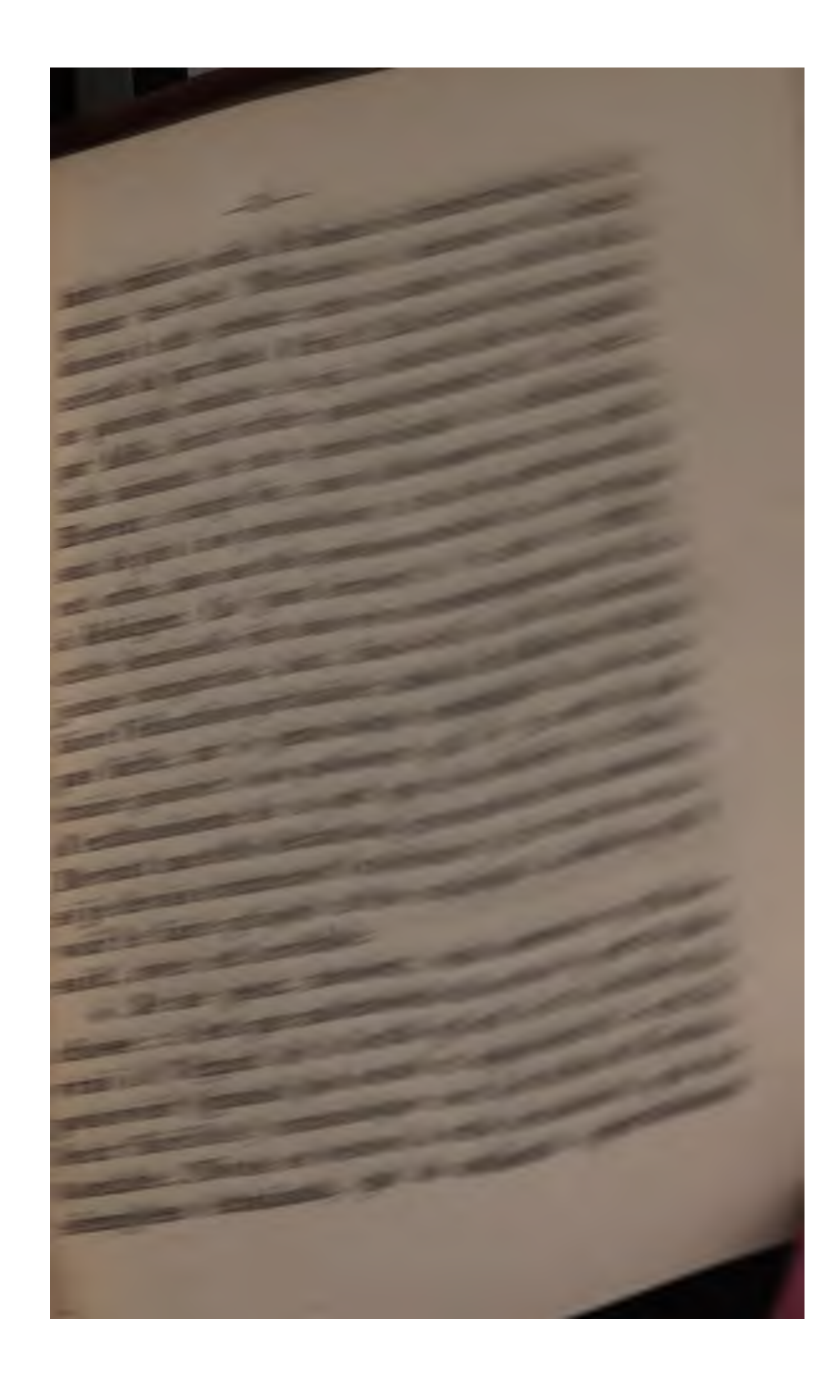
Recevez, monsieur, mes salutations fraternelles.

ALP. CAHAGNET.

APPARITIONS.

ATTOUCHEMENTS PAR LES ESPRITS, etc.

Nos lecteurs doivent se rappeler avoir lu, tome III, page 241 de l'*Encyclopédie magnétique*, une histoire très-curieuse portant le titre : LE VIEILLARD DE SÉBASTOPOL. Nous en devions la connaissance à une jeune Russe, demoiselle de



qui n'apportons dans notre cœur que le besoin de connaître, ou, du moins, d'annoter tous les moyens d'obtenir la vérité. La compagnie dans laquelle je vous vois placé m'assure, monsieur, non de votre bienveillance, que je n'implore pas, mais votre impartiale observation. C'est à ce prix que nous allons nous mettre à l'étude. Ce jeune homme me répondit que l'honnêteté présidait à tous ses actes, et qu'il ne se faisait pas un mérite de nier. »

Une telle réponse me rassura. Adèle fut bientôt en sommeil. L'Esprit évoqué fut également bientôt présent auprès d'elle, et une conversation de près d'une heure s'en suivît. Réussite sur tous les points à un tel degré, que le demandeur pria Adèle d'implorer, de madame sa mère (Esprit évoqué) de le disposer à croire, par un fait d'attouchement, si cela lui était possible, afin qu'il n'eut plus rien à désirer. Tout aussitôt, dit la lucide, la mère de ce jeune homme lui prit la tête dans ses deux mains, en lui disant, avec beaucoup d'amour : « Tu seras donc toujours désobéissant, méchant enfant. » Ce monsieur dit n'avoir rien éprouvé de cet attouchement ; mais il n'avait pas fini sa phrase, qu'il étendit ses quatre membres, penchant tout le haut du corps et la tête en arrière sur le dossier de son siége, et resta quelques secondes dans cet état de crucifixion, la poitrine

haletante et les yeux baignés de larmes. Inquiet un instant sur cet état, je lui demandai s'il souffrait, et ce qu'il sentait ? Ce ne fut pas sans quelques efforts qu'il me rassura par ce peu de mots : « Je n'ai jamais senti quoique ce soit de semblable. Je suis tellement agité, que je me sens tout ébranlé ! » Notre demoiselle russe pria Adèle — en voyant l'état de son élève — de demander à l'Esprit présent la grâce d'avoir la main serrée par lui. Ce qui eut lieu aussitôt pour deux doigts seulement, le médium et l'annulaire. Cette personne, toute émotionnée par cet attouchement, qu'elle ne s'attendait pas à sentir sans doute, dit à Adèle : Ah ! on m'a serré deux doigts ! Cette dernière répondit : Je le sais ; ce sont ces deux là. Ce qui se trouva être exact.

Notre étudiant n'en fut pas quitte pour une première crise ; il en eut trois de suite. Aussitôt qu'il put quitter son siége, il se leva les cheveux en désordre et l'œil inquiet, en me demandant si je ne trouvais pas extraordinaire l'état dans lequel il se trouvait ? Etat dont il ne put, sans doute, se débarrasser qu'en chemin de fer.

Obs. Je ne vis, dans cette manifestation, qu'un effet de la puissance de l'Esprit sur la chair ; Esprit du patient qui, voyant la rébellion, — dirai-je, — de sa chair à faire pénétrer, jusqu'à son externe, l'émotion qu'il éprouvait lui-même au contact de

sa bonne mère, voulut secouer fortement le grand sympathique où quelque nerf moteur de cet ordre, afin de ne laisser aucun doute au-dehors de ce qui se passait au-dedans.

Ce monsieur nous quitta en nous serrant la main avec la plus franche cordialité, et dans un tout autre état d'Esprit que celui dans lequel il nous avait abordé.

Nous n'avons pas pris l'habitude de citer les apparitions que nous faisons journellement, en ce que, se ressemblant à peu près toutes, cela offrirait peu d'intérêt à lire. Semblables réussites d'apparitions eurent lieu :

1° A l'égard de M. Fil, artiste à l'orchestre du théâtre de Toulouse, dans l'évocation de la personne de M. son père, que ce monsieur nous avait prié, par correspondance, de faire apparaître aux premiers jours de mai 1859.

2° M. Betto, passage de l'Industrie, 13, fut également, à la même époque, à même d'accepter, — après vérification faite sur une gravure, — l'apparition de Cagliostro, qu'il avait fait demander par Adèle afin d'avoir, de ce célèbre nécromancien, des renseignements scientifiques, qui lui furent donnés par cet Esprit avec beaucoup de bienveillance.

3° M. Ruffner, télégraphiste (Allemand), 37, rue Contrescarpe, ne fut pas moins heureux,

dans ceux qu'il demanda à l'Esprit de son père.

4° Le successeur de M. Royer, dans le commerce d'épicerie, à Rambouillet, envoyé vers nous par notre ami M. Renard, n'eut qu'à se féliciter de la double apparition qu'il sollicita de M. son beau-père et de Mme sa belle-mère, etc., etc.

Ce sont des noms et des faits, que nous citons afin de prouver à nos lecteurs qué, loin de s'éteindre, nos études se continuent avec le même intérêt qu'aux premiers jours ; ils ont pu en juger par la respondance précédente.

Nous pourrions répondre au *pourquoi* que nous adresseraient certains étudiants plus ou moins dans le vrai de ces études : C'est parce que nous professons dans le calme d'une conscience plus envieuse de la vérité que d'une réputation plus ou moins en relief ; c'est parce que nous n'affirmons pas les résultats futurs comme ceux passés ; c'est parce que nous discutons moins que nous agissons. Nous ne raisonnons que sur le produit, et non sur son annonce. Point de tréteaux, de trompettes, de paillasse, ni de réclame pompeuse ; la salle est toujours assez au complet, pour nous laisser à supporter seul les fatigues de la mise en scène. Mais nous ramassons pour récompense présentement les adhésions de ceux-ci, les bravos de ceux-là, les louanges imméritées des plus satisfaits. Quoique

ces choses n'aient point cours au palais de la Bourse, elles rapportent un profit que ne dédaigne pas même le plus insouciant des hommes. Profit qui, bien placé à fond perdu sur les éternités, prépare et assure quelques heureux moments futurs: *Bien croire* qu'on ne veut tromper qui que ce soit, est une grande sécurité. N'être bien assuré de son propre bonheur que par celui qu'on procure, c'est acquérir une inscription dont l'échéance a une date quelconque. Bien relier les cœurs à Dieu, à la famille, à la fraternité, c'est de l'amour dont le dépôt est en très-peu de lieux sur la terre.

Apprendre aux hommes à connaître et posséder la foi par l'étude de ce qui la constitue, ce n'est être ni mystique, ni spéculateur, c'est être franc. Avec ces simples conditions, que nous tâcherons de rendre ineffaçables sur nos tablettes matérielles et spirituelles, nous pensons posséder un passe par tout lieu et toute école, qui pourra nous faire redresser dans quelques écarts à l'occasion, mais qui assurément ne nous rendra aucun cœur hostile, fût-ce même celui de ceux qui nous maudissent le plus en nos jours.

ALP. CAHAGNET.

Paris. — Typ. Guérin et Ce, r. du Petit-Carreau, 26.

ÉTUDES

SUR LES REMATÉRIALISATIONS.

Lorsque nous habitions Rambouillet, nous avions pour voisine une pauvre femme qu'on nommait la mère Ivet ou la *Vierge*. Cette femme avait épousé un tailleur impotant, ivrogne et brutal, avec lequel elle souffrit plusieurs années, ce qui, aidé de son retour d'âge et d'accroissement de mauvais traitements, lui suscita l'idée de se couper le cou. A l'aide de ses ciseaux, elle s'entailla assez le larynx pour faire craindre aux médecins de ne pouvoir la rappeler à la vie. Elle survécut cependant à ce désir de ne plus vivre; mais ses facultés en furent altérées, elle devint folle... Son mari passa dans l'autre monde, et cette malheureuse resta confiée à la charité publique. Sa raison n'était pas assez altérée pour ne pouvoir se rendre utile par quelques travaux et commissions; aussi chacun utilisait-il ses quelques moments de lucidité, et l'en récompensait par quelques sous.

Cette femme venait sans cesse à notre boutique, s'asséyait, et contait tout haut ses temps passés, présents et futurs. Pendant sept années, nous écoutâmes cette histoire avec une bienveillante patience qui aurait été peu partagée, nous le croyons. Nous ne connaissions ni le magnétisme,

ni Dieu, ni l'existence future par conséquent ; athée au suprême degré, nous étions plus heureux de décocher un bon ou *mauvais* mot contre l'Éternel, que de trouver bon ce qui l'était véritablement. Notre pauvre folle nous faisait pitié, voilà tout. Sans cesse se parlant à elle-même, ou répondant à quelque être invisible qu'elle voyait auprès d'elle, était sa seule occupation. Voici à peu près le sens de cette conversation éternelle :

« Telle que vous m' voyez, j' suis la Vierge, la mère de Not'-Seigneur Jésus-Christ. J'ai été bersillée en fleur de noblesse sous la machine de Marly, lorsque je l' tenais dans mes bras... Je suis aussi Not'-Seigneur, croyez-le bien. Si je le voulais, j' vous ferais voir ma puissance ; mais ma pitié est si grande !... Lorsque j'étais Suzanne et la vache blanche du paradis, vous ne m'avez pas connue, vous, le grand-juge de Versailles (c'est de moi dont elle parlait). Vous croyez donc que je ne vous connais pas ? Ah ! que si. J' vous vois encore lorsque vous étiez berger de la Sologne et moi bergère ; vous me chantiez :

Mon père avait cinq cents moutons,
J'en étais la bergère, etc.

» C'est bien moi qui est la grenouille de Versailles, et qui a été Cendrillon, quand j'ai parti en poudre à canon de l'Opéra de Paris pour aller dans

les cheminées d'Espagne... C'est là où Louis-Philippe m'a quittée; il était mon mari; mais Charles X m'a demandée, sa culotte à la main, quand j'étais la commerçante, que j'avais cent vaisseaux en mer et cent capitales d'église. C'est alors où j'ai fait venir mon église de Saint-Denis, toute couverte en soie, à Rambouillet... Vous ne la voyez pas, vous, mon église de Saint-Denis? Elle est dans l'invisible... Vous ne voyez pas non plus mes combats à Galardon, où qu'ils étaient deux cents dessous et deux cents dessus? Ceux du côté droit ont vaincu ceux du côté gauche... Oh! si vous m'aviez vue quand j'étais la Pucelle, et que je recevais les boulets dans mon tablier!... J'ai tant vécu et tant souffert! Un jour, ils m'ont coupé la tête dans la forêt Verte, et une autre fois ils m'ont enfoncé un clou à la Malborough dans le front; mais quand je fus Napoléon, je les mis tous au pas.

» Je veux jouir à présent; j' vas fermer les portes de ma ville de Rambouillet, et il va bien falloir que Dubuisson (le receveur de cette ville) me rende mes comptes, ou j' vas prendre mes membres de colère et leur conter leurs sabots... Qu'ils prennent garde, car j' vas f..... un extrait de mort à leur porte.

» En m' voyant comm' ça, vous n' pouvez pas croire comme je sais belle dessous... Si vous pou-

viez voir mon corps de lumière, qui a des os blancs comme de la neige et des cheveux noirs comme de l'ébène, vous ne me reconnaîtriez pas... Il va bientôt venir dessus : c'est là où on reconnaîtra que je suis Not'-Seigneur ! (Cette pauvre femme était âgée d'une cinquantaine d'années, avait la figure basanée comme tous les habitants des campagnes ; ayant quelques places plus abritées de l'air, par conséquent plus blanches, elle en déduisait que c'était son corps de dessous qui commençait à percer et venir dessus.) Oui, mais vous ne pouvez me voir dans mon invisible : c'est là où sont mes terres et mes puissances ; car j'y crée de ma parole, je n'ai qu'à y dire un mot, et ÇA EST. J'y fais du miel à trente-six sous la livre de ma simple parole. Je n'ai qu'à les appeler, mes blés, qui sont dessous, et ils viennent dessus ; mais pas si bête, vous m'en avez trop pris quand j'étais Henri IV... Oh ! vous croyez que je n'ai pas vécu... tenez, vous à qui je parle, vous me chantiez cet air d'Espagne, quand nous dansions ensemble, etc., etc. »

Il serait superflu de continuer ce bavardage, qui au premier aperçu prête à rire, et qui pour la question que nous désirons traiter n'est pas sans une certaine valeur. Cette femme croyait avoir vécu un grand nombre de fois, et disait à chacun qui la questionnait dans ce sens, ce qu'il avait été précédemment ; n'eût-elle vu cette personne qu'une

été Sully, Henri IV, être Henri V, » et se trouver être ces personnages sans qu'on puisse trouver quoi que ce soit à redire dans son genre de conter et de représenter ces individualités, puisque, — comme nous ne cessons de le dire et de le démontrer au besoin, — *le nom renferme la chose*, sinon dans toute sa puissance, au moins dans toute sa représentation... Erreur très-grande pour ceux qui se laissent prendre à ces représentatifs *microcosmiques*, dirons-nous, et qui établissent sans plus d'examen un système sur ce prétendu retour à l'exister matériel *sur le même globe*.

Toutes les assertions que nous venons de citer de la folle de Rambouillet peuvent être admises par le métaphysicien avancé, et toutes mal agencées, toutes obscures qu'elles paraissent, elles n'en sont pas moins une mine féconde dans laquelle nous avons fouillé avec plaisir depuis que nous étudions les facultés *somnambulico-magnétiques*. Voir tel être ou telle chose à la place et en l'état qu'on désire, est à la portée de tous lucides et de tous voyants naturels ou artificiellement mis en état de voir. Il y a de ces lucides assez rusés pour profiter de votre crédulité afin de vous plonger dans un labyrinthe d'erreurs dont ils rient sous cape : c'est ainsi qu'ils vous accordent les rôles les plus grands ou les plus ridicules de l'antiquité. Que de pauvres diables se drapent ainsi dans le

manteau de leur grandeur passée, et se croient encore par ce fait dignes de la vénération des peuples !

Qu'on demande à tel lucide qui professe ces croyances, si on n'a pas été tel et tel personnage des mêmes époques, en *éloignant de sa pensée* la connaissance de ces personnages, il répondra affirmativement. On ne peut donc pas faire une loi des affirmations des lucides, on ne peut que faire découler une loi des probabilités de ces affirmations coïncidant avec la raison. Ce n'est pas d'aujourd'hui que les fous affirment vous connaître pour avoir été ou être tel personnage, dont la date de la spiritualisation ou l'âge actuel de la personne ne permettent aucunement cette assertion.

Qui n'a pas subi dans ses rêves de telles transformations? Il nous arrive très-souvent à nous-même de nous trouver ainsi, nuitamment, être le seul moteur d'actions plus ou moins répréhensibles, actions que nous voyons non moins souvent dévoilées par les journaux quelques mois plus tard. Cependant le crime ou la faute de cette action n'étaient pas encore commis au moment de notre vision, et, en plus, ce sont bien des êtres qui nous sont étrangers matériellement qui en sont les seuls auteurs, et non pas nous. Comment expliquer ces faits, autrement que par leur création de date antérieur, soit par l'être même qui en arrête ainsi, à

son insu matériel, toutes les phases, ou que des groupes de sociétés spirituelles avec lesquelles il lie un rapport d'affection lui préparent ce qu'il doit exécuter, comme un officier de l'armée arrête et commande, à l'occasion, à tous ses soldats ce qu'il trouve utile de leur faire faire.

En admettant cette proposition, qui répond seulement à la prévision, par conséquent à la prophétie, il reste à répondre à celle de transfusion des êtres. Cette transfusion nous semble explicable par la contiguité, la solidarité, la représentation de la nature entière dans son miroir aux milliards de facettes dont chaque être possède une fraction. Qu'on soit bien pénétré que l'état spirituel offrant la faculté de voir tout ce qui se pense, peut s'être pensé ou peut se penser, offre également celle de pouvoir être en entier, à *son gré*, dans la chose à penser ou dans la chose pensée. Cette faculté nous est démontrée tant par la médecine officielle, que par les états artificiels dans lesquels nous plongeons les sensitifs, soit par le secours du magnétisme ou des narcotiques. Ce n'est donc pas noyés comme nous sommes dans de telles difficultés d'affirmation, que nous pouvons affirmer sans plus d'études les voyants antérieurs, ni ceux de nos jours.

Laissons de côté cette partie de la question que nous ne voyons soulevée en nos jours que par un

lucide sur mille, et abordons-là dans ce qu'elle présente de sérieux.

Certains croyants aux rematérialisations s'appuient sur ce que le polythéisme de l'Inde fait loi dans cette matière par son extensión sur notre globe. Hélas ! que ne peut également affirmer le christianisme, qui comprend une égale partie du globe ? Cependant le christianisme est sur ce point contraire au polythéisme.

L'école de Brahma, appuyée sur les connaissances astronomiques et physiques d'alors, n'admettait qu'un *va* et *vient*, qu'une absorption et qu'une émission corpusculaire du soleil à la terre, sans voir que cette ligne directe touche également à tout le système planétaire dont le soleil est le foyer ; sans voir qu'un rayonnement vers tant de réceptacles peut tout aussi bien déposer là ce qu'il a pris là-bas, sans refouler sans cesse dans la même ligne ce que cette ligne lui apporte ; sans voir que la ligne courbe existe également et à un aussi juste titre que la ligne droite, par conséquent qu'une spirale *sans point de repère connu*, peut tout aussi bien revendiquer de transporter les corpuscules astrales dans les immensités que la ligne droite, ce qui n'est pas tout à fait la même chose, et ce qui ne permettant aucun retour sur soi-même, permettrait à l'occasion des jonctions et des séjours sur les globes placés sur la voie de cette

vie sans fin, roulant dans des espaces sans limites.

D'autres étudiants croient voir dans certaines paroles du Christ le besoin de renaître aux mêmes lieux en chair et en os. Si ces croyants savaient apprécier à sa juste valeur l'enseignement mystique et problématique qu'on place dans la bouche du Christ, ils y trouveraient à chaque instant l'affirmation et la négation de toute chose; ils verraient dans ces paroles ce qu'y voient les alchimistes, non une *renaissance* par un germe humain dans le sein d'une femme terrestre, mais une renaissance par un germe médicinal dans le sein de la philosophie alchimiste. Ils y verraient selon cette école, — qui n'admet dans le Christ qu'un grand maître en cet art, — qu'il est possible par cette transmutation animale de rentrer dans la possession des formes des premiers âges des êtres, sans qu'il soit besoin que Paul devienne Jean et que Jacques devienne Pierre sur le même globe.

D'autres, inquiets des différences entre les positions sociales, ne savent comment concilier celles du roi et du sujet, du banquier et du valet, par conséquent accuseraient Dieu de partialité, s'il ne faisait d'eux des rois ou des banquiers un jour, et si l'égalité parfaite ne régnait pas comme résultat entre toutes les classes de la société.

Nous demandons ce qu'on entend par égalité.

Est-ce égalité d'honneurs ou d'écus, de dépendance, de domination? Si c'est cela qu'on entend par égalité, comment pouvoir concilier les honneurs attachés aux règnes avec les accidents de ces règnes? Comment concilier les richesses des banquiers avec l'existence même de leurs possesseurs? Comment concilier les dépendances apparentes des hommes avec les dépendances occultes de tous? Etre roi pour l'être comme Chilpéric ou comme Louis XIV, il y a une énorme différence; c'est n'être que roi, mais non grand ou petit roi, aimé ou haï de ses sujets. Il en est de même de toutes les positions sociales; le relief de la position comporte naturellement avec lui le caché de la position. On ne peut pas n'être qu'une partie dans ces compléments désirés; par conséquent, quoique ce soit de semblable ne s'étant jamais produit sur la terre, nous ne pouvons admettre cette proposition. Puisque Dieu veut bien nous permettre de revenir en esprit sur ce globe, afin d'instruire nos frères de notre existence dans l'état spirituel, pourquoi n'aurait-il pas été aussi généreux lorsque nous y apparaissons pour y revêtir une forme matérielle, de nous permettre d'instruire également nos frères de l'utilité de cet exister matériel. Un enfant, en entrant dans notre monde qui eut fait une telle révélation l'eut rendue suffisante pour établir la morale de cette rematérialisation, *si c'en est une*. Jamais telle

révélation n'ayant été faite que par des hommes enthousiastes de produire des systèmes plus ou moins admissibles, nous ne pouvons donc que rester dans le doute.

Il y a des êtres souffreteux, malades, de pénible existence qui, en voyant leurs semblables jouir d'une bonne santé, exigent — pour qu'il y ait compensation — que Dieu fasse subir leur état à tous les hommes, et qui, dans ce but, admettent très-bien les rematérialisations. Ces pauvres êtres ne se doutent pas que leur désir légitime celui de ceux qui souffrent autrement et comme eux, par conséquent, qu'ils ébranlent le rocher qui doit leur écraser la tête ; quelques centaines de mille de telles manières de souffrir étant à leur service pour les éternités, qu'ils se rassurent et cultivent leurs consolantes aspirations. D'autres, froissés, exploités, victimes, sans recours aucun sur la terre, contre des hommes mieux placés ou plus forts qu'eux, ne savent comment rétablir une juste répartition sans le secours des rematérialisations. Admettre que leurs persécuteurs ou exploiteurs subiront les mêmes tourments ou les mêmes dépendances dans une réapparition terrestre, les console et leur fait voir la justice divine dans leurs conceptions !

Que de réapparitions les hommes en général auraient-ils à subir en vue de cette peine du talion,

de cette condamnation qui, rendant chacun responsable, établit le libre arbitre, et qui nie par conséquent toutes les influences dont s'accusent être dépendants les plus hostiles à l'idée du théâtre et des rôles terrestres. La liberté d'agir de chacun ne légitime guère cette collective de tous; les hommes oublient par là la grande loi des successions, la grande loi de l'infini, la grande loi des cent mille manières et besoins de voir et d'apprécier la même chose. Que de telles responsabilités chacun est-il passible, et quelle autre justice que celle du grand régulateur des mondes peut prononcer dans cette importante question, dans ce prétendu rendement de comptes? Voyons-nous naître à cet effet les enfants plus intelligents, moins volontaires, moins égoïstes, moins dominateurs, et passer plus tôt à l'état de sages ou de réformateurs du passé? Non, le passé est toujours au présent dans l'existence humaine, moins le décorum et la manière de se produire. C'est directement ce décorum infini qui fait toute l'animation et est le propulseur de l'exister terrestre. Tout mouvement déplace, tout déplacement produit sensation, toute sensation est admise ou rejetée; voilà la vie, voilà la seule vibration possible des êtres; toujours se mouvoir dans un même cercle, sentir et admettre par le même sens, c'est n'être qu'en un lieu et que par ce sens, ce qui exclut les espaces et les compléments

des autres sens qui eux aussi ont besoin de sensations en rapport avec leur manière d'être, et afin de concourir à conserver la bonté et l'utilité présente de toute sensation. Aller contre cela, c'est marcher vers un point sans espace, sans sphère d'activité, sans tact comparateur, par conséquent sans tact appréciateur.

Aplanir les montagnes parce qu'elles fatiguent à les gravir, c'est ne plus apprécier l'utilité, le beau et le bon de la vallée ; suspendre le cours des fleuves parce qu'ils sont tortueux, c'est en rejeter les points de communication qui en font l'accidenté, l'utile et le charme. Vouloir être plus cru parce qu'on s'impose par une crainte de plus, c'est n'ajouter par ce moyen qu'un doute de plus à tout ce qui s'enseigne depuis que l'homme se moralise sans pouvoir devenir moral. Si l'enfer des plus moralistes n'a produit que ce que nous voyons, la besogne est sans profit ; si depuis l'épaucement humain à la pendaison, on n'a pu empêcher le criminel de l'être moins ; si depuis les danses lascives des bacchantes aux danses orgiques de nos jours les hommes n'ont pas appris à danser ; si depuis les guerres de Clovis à celles de Louis XIV, les hommes n'ont pas appris à se moins tuer ; si depuis le grand Hermès Trismégiste aux philosophes religieux de nos temps, l'homme en est encore réduit à chercher la philosophie, laissons donc ces

réapparitions des mêmes êtres et des mêmes scènes briller sur leur triste théâtre, et rêvons-en un plus digne.

Ne vouloir admettre qu'une loi unique en toute chose, disons-nous, c'est méconnaître l'utilité de ce qui est ; par conséquent, c'est mettre le trône, l'autel, le barreau, l'armée, la philosophie, les sciences même au rebut ; car, quoi faire de choses qui deviennent inutiles par l'honnêteté, la reconnaissance, la fraternité, l'amour et le savoir de tous ? C'est faire le ciel de la terre, c'est pétitionner contre les évolutions terrestres, contre les saisons, contre les lois météorologiques du globe ! C'est même accuser l'harmonie astrale d'influence mauvaise ou contraire au bonheur d'une infime fraction de son être. C'est dire au Créateur ce qu'il aurait dû faire, ou corriger soi-même ce qu'il a fait, par conséquent être les dieux de Dieu ; c'est ce nous semble jouer aux mondes et non aux grains de sable que nous sommes dans les mondes.

Aller jusqu'à croire que l'Eternel peut avoir créé quoique ce soit sujet à corrections, c'est légitimer l'imperfection dans l'être qui doit être le plus parfait, et reporter sur soi-même le mérite de la juste appréciation de ces choses, car nous ne pensons pas que le Créateur appellerait à son secours ceux dont il est tout le secours lui-même.

Mélanger les agencements, des pensées, des actions, des productions humaines aux créations divines, c'est embrouiller et non débrouiller la question ; recommençons tant que nous voudrons nos œuvres, mais par grâce ne tentons pas de toucher à celles de Dieu.

Des physiciens supérieurs ayant vu dans le sperme humain des animalcules ressemblant aux têtards (ou grenouille non émanée en entier), ont fait, — par un assemblage de telle ressemblance, — sortir de ce sperme la famille des singes et l'homme en dernier lieu.

De non moins savants ont fait de telles comparaisons, — et il n'en manque pas, — pour établir de beaux systèmes de transmigration d'espèces et de prétendus progrès d'espèces. Comme si toutes les espèces, selon leurs nécessités d'être, ne pouvaient revendiquer à l'homme ses moyens d'intelligence et de conservation. Ces savants sont allés jusqu'à dire l'homme être la fin de telles transmigrations et, par conséquent, le proposer comme Dieu. Quelle image ! et quelle gloire de ressembler à celui dont on méprise jusqu'à la moindre manifestation ? Mais, peu importe, cette *ex-grenouille* a besoin de corriger l'œuvre de l'Eternel, de lui prêter son appui et de la conduire au besoin : laissons-la *croasser*.

D'autres systématiseurs, suspendus au cloaque

d'un papillon pour en voir sortir un œuf, puis une chenille et un autre papillon, nous disent : La voyez-vous, la transmigration ? Appuyant cette belle découverte de celle de certaines graines contenant des graines d'une autre nature que la leur, ils nous demandent encore ce que nous en pensons. Et pour fin de leur grande démonstration réincarnative, ils nous disent : Ne voyez-vous pas la graine revivre dans la graine ?

Nous répondons que nous ne voyons en ces choses que l'accomplissement intégral des lois régies par celui qui les a trouvées bien telles qu'elles sont ; celui qui a laissé toutes les espèces libres de se joindre, de se croiser et de produire même à l'occasion, quoique d'espèces différentes ; mais qui a arrêté cette production à une seule et première puissance ; qui a tellement *voulu* conserver intactes les formes par lui créées, qu'il en a assuré l'existence typique, en paralysant au premier écart, toutes jonctions mal assorties : le cheval et l'ânesse produisent le mulet, il est vrai, mais le mulet ne produit quoi que ce soit de semblable au cheval. Dans l'espèce volatile, les mêmes accouplements et productions ont lieu, sans plus de succès de reproduction typique. Dieu ne permet aucune succession de création typique, répétons-nous, en ce genre, par respect pour les espèces que lui seul a créées. Dans tous ces croisements terrestres, les

mêmes espèces et les couleurs seules se marient, mais rentrent tôt ou tard dans le domaine de celle qui a fourni le plus. Ces simples variations ne peuvent être prises en considération dans une question de cet ordre, pas plus que les monstruosités accidentellement produites par les femmes et toutes les femelles ne font douter de la conservation des formes.

La graine qui reproduit des graines n'est point autre, selon nous, que l'homme qui reproduit des hommes : chacun a sa manière de produire, voilà tout.

La graine le fait en une seule fois et disparaît à nos yeux, quand l'homme le fait en plusieurs fois sans subir la même loi.

La graine ne fait en ce genre peut-être que de démontrer matériellement aux savants comment chaque espèce peut se perpétuer par ces différentes manières d'émanation, et comment la partie peut contenir ou *être* un *attrait* du tout de son espèce ; leur faire mieux comprendre comment le menstrue prétendu inerte de la terre sait disjoindre, disposer et fournir à ces attraits insaisissables des formes qu'il couve dans son sein ; et comment, par conséquent, il peut agir de la même manière envers la *grosse* graine *homme*, qu'on confie à ses soins, pour en reprendre ce qui lui appartient, et rendre au menstrue des cieux ce qui appartient à ce menstrue.

Ce genre de démonstration de succession de soi-même ne confirme pas la répétition de la même individualisation de la graine, puisque cette graine se centuple au contraire à chaque production de ses germes.

La graine, en plus, ne produisant jamais d'autre variation d'elle-même qu'un plus grand nombre d'êtres, ne peut nullement être présentée pour point de démonstration dans une proposition qui repose, au contraire, entièrement sur une succession de manières progressives et différentes de se produire. Cette loi et cette manière d'être de la graine ne peuvent pas être imposées aux règnes animal, minéral et végétal, vu qu'elle est seule dans le règne végétal qui comporte cette loi. Les plantes vivaces, les arbustes, les arbres, ne subissent pas ce genre de transformation, soit qu'ils soient semés, greffés ou transposés de manières différentes : ils président comme l'homme et les autres règnes à leurs productions.

Rechercher dans de tels faits l'explication de tous les faits contraires, c'est être à court d'observations et de démonstrations ; c'est vouloir placer la supposition sur le trône du positif. S'il en était ainsi, il n'y aurait pas d'autre immortalité que le présent ; le menstrue terrestre serait le néant de toute individualité antérieure, serait sans moi permanent, et n'aurait quoi que ce soit à recevoir ni à rendre

aux sphères qui l'entourent. L'esprit de toute chose serait un vain mot. Usez, mes seigneurs, de cette consolante démonstration, si elle vous semble bonne.

Viennent les chimistes, une cornue d'une main, et un matras de l'autre, nous montrer que, par la distillation, la redistillation ou *cohobation* de la chose, ils obtiennent une plus entière épuration d'elle-même ; mais comment se fait cette cohobation ? Est-ce en reversant dix ou vingt fois l'esprit sur ses premières fèces que cet esprit sera plus fort et plus épuré ? Les alchimistes l'affirment ; mais l'expérience des chimistes de nos jours prouve le contraire par la séparation qu'ils font à chaque fois du distillé et du non distillé. Ils vont même jusqu'à alimenter sans cesse la chose à distiller, en vue d'entretenir et de renforcer la qualité et la quantité désirées. Hors cela, le foyer absorberait ou changerait l'état qu'on désire communiquer à ladite chose. Voilà où les alchimistes ont pu errer ou tenter de faire errer leurs élèves.

Oui, il faut autant de moyens d'épurer que de désirs de le faire. Il faut pour cela des contenants ou des espaces, mais non des retours sans fin dans les mêmes moyens épurateurs, moyens qui ne peuvent produire quoi que ce soit de mieux à la centième qu'à la première fois.

On aurait tort de croire qu'un plus long sé-

jour au feu, en chimie, produit de la supériorité; le feu ne produit qu'une extension de développement d'états différents des matières, comme l'état de l'âge de cinquante années, chez l'homme, n'est pas celui de dix années. Ces successions d'états ne sont nullement comparables à la question que nous traitons : elles ne sont que des embarras dont l'ignorance encombre le chemin du lucide observateur.

Les épurations naturelles des matières en ce genre se font également en tentant de s'élever au-dessus des parties dont elles se séparent et qui leur sont inférieures — en apparence —; mais elles ne redescendent jamais — que par accident — dans leurs bourbiers, dont elles ne pourraient ressortir autres qu'à leur première ascension.

Viennent les *harmonistes*, les coordonnateurs, les grands civilisateurs, qui veulent que l'homme, né *bête*, disent-ils, devienne un savant ; que celui plein de mauvaises mœurs, en possède de bonnes; que l'assassin devienne un homme d'amour, etc. La nature, affirment-ils, travaille sans cesse à cette fin, et ne peut y arriver que par un retour de l'Etre sur la terre, jusqu'à parfait savoir et parfaite possession de vertus.

Hélas ! répondrons-nous, la nature travaille donc bien lentement à cette œuvre qu'aperçu, si petit soit-il, n'est pas encore visible au microscope sur notre globe ; et voilà, selon les plus anciens peu-

ples, près de cent mille ans que cette œuvre est en train! Ce n'est pas en sortant un linge quelconque d'une première eau, dans laquelle il a déposé le plus gros de la saleté qui le couvrait, que vous devez avoir l'idée de le replonger dans cette même eau de préférence que dans une autre plus claire, vu qu'il n'en pourrait sortir plus blanc qu'il en est sorti la première fois. C'est, au contraire, en le posant dans plusieurs eaux différentes que vous aurez espoir de l'en voir sortir plus propre et plus pur.

Admettez même moyen commis à laver les maculs humains qui vous gênent, vous n'aurez pas besoin de rentrer dans la crèche de ces macules, en ressucer la virilité au sein qui les distille. Triez, au contraire, séparez et casez au loin ce qui vous gêne auprès; vous ne manquez pas de globes pour le faire à votre aise, sans vous exposer, en revenant sur le vôtre, d'entrer dans le sein de vos propres femmes ou de vos propres filles, et par conséquent vous passer la fantaisie de recevoir le fouet de la main de ceux à qui vous l'avez donné. Respectez au moins les liens matériels de la famille, et imitez en cela ce que vous argumentez plus haut à l'égard de la graine se réenfantant, laissez sortir sans cesse la famille de la famille, et ne faites pas rentrer l'œuf dans sa coquille lorsque celle-ci est brisée.

Les non moins partisans des rematérialisations

sont ceux qui les voient dans les correspondances. Nous ne nions pas qu'il existe des correspondances de ressemblance dans certaines familles humaines, comme il y a sans cesse de telles ressemblances dans les autres espèces ; mais dans ces ressemblances, ces reproductions, ces semblants de continuations d'être, ne voyant que l'accidenté, à peu près *identique*, conduisant à un résultat tout autre, nous ne devons donc accepter en ces choses qu'une fin de vibration de groupes de certains ordres de pensées et de contenants de pensées, mais non la réindividualisation du premier être de cette vibration ; les mille ondulations d'un seul son ne sont qu'une extension et non une rentrée de ce son.

Nous accordons également à la matière ses absorptions, ses condensations et ses manifestations, sinon identiques, mais à peu près semblables ; il en est en cela comme de toutes les divisions, qui, isolées chacune, restent bien ce qu'elles sont ; mais qui mêlées forment les composés, les accidentés et les non individualisés. C'est par ce même fait que, laissant à la matière ses lois et ses manières de se reproduire, nous défendons également les lois et les manières de se produire du spirituel.

Que la terre soit, si elle le doit, le seul vestiaire de son théâtre ; mais que le spirituel soit aussi le seul vestiaire sacré du sien. Un costumier, qui a

loué à cinquante personnes différentes le même habit d'arlequin, ne pense pas une minute n'avoir habillé qu'un seul être. Laissons à la terre le même bon sens, ne confondons pas l'habit et le moine.

Nous allons plus loin, en accordant que certains conseillers spirituels, membres des familles qu'ils inspirent, puissent pousser leur puissance de fusion, dirons-nous (à l'exemple de la femme envers le fœtus qu'elle revête des images des objets qu'elle fixe passionnément), jusqu'à pouvoir donner un certain cachet de leur propre ressemblance à leurs protégés; mais ne voyons en cela que ce que nous voyons journellement dans beaucoup de vieux ménages, où l'entraînement d'imitation opère de semblables transfigurations : transfigurations produites à un tel point qu'elles font prendre souvent le mari et la femme pour le frère et la sœur. Il en est de même des usages et des habitudes, qui se répercutent jusque dans les animaux domestiques. Ne voyons là qu'un effet d'imitation, et non l'âme humaine dématérialisée, réenfermée à nouveau entièrement dans cette imitation et continuation d'usages terrestres. Un examen approfondi de cette question nous le prouve.

Laissons les besoins d'épuration se faire sentir chez les êtres d'outre-tombe, et accordons-leur la faculté de pouvoir venir le faire *par nous*, en nous conseillant de mieux penser et de mieux agir, qu'ils

n'ont pensé ni agi ; leur peine sera assez grande de conduire des aveugles de notre espèce pendant toute notre existence terrestre, sans vouloir les ressuspendre à notre sein pour expier, comme nous l'entendons, ce que nous déprécions dans leur conduite, avec non moins de générosité que d'imparfait jugement peut-être. Qu'on voie à cet effet ce que nous avons écrit *Lumière des morts*, article *Joies et douleurs*, etc., et visons moins à faire des lois qu'à n'en pas mériter l'application !... Expliquons moins les choses pour les mieux faire admettre, observons un peu plus et démontrons un peu moins. Si la manie du professorat ou de l'inspiré nous prend, tâchons au moins d'être consolants et ne charcutons pas ainsi cette pauvre chair si saignante déjà, sachons aspirer le ciel et non cet inemplissable tonneau des Danaïdes !

Nous concluons donc que nous ne voyons aucune nécessité de refaire peau neuve, rebraire, retêter, regaminer pour épurer tel ou tel ordre de pensée et concourir à l'harmonie générale dans telle phase de cette harmonie.

Les pensées humaines mises en vibration par une apparition matérielle quelconque, peuvent très-bien continuer hors cet état à vibrer, — puisqu'elles font toute l'existence de l'âme, — sans les remettre de nouveau dans le creuset de l'enfance et de la non-appréciation.

Il en est de même pour la répartition des droits de chacun ; l'état de conseiller que nous accordons à chaque être spiritualisé, est une tâche assez pesante, en vue des difficultés d'exécution qu'elle offre, sans la paralyser à nouveau dans le sein d'une femme, pour ne pas la rendre plus parfaite. *On peut aussi bien admettre cette échelle de proportion épurative et progressive* HORS LA CHAIR *que dans elle.* Les successions différentes d'états qui nous attendent dans les éternités spirituelles, sont assez de besogne taillée comme ça, sans les compliquer d'un recommencement sans fin.

Il en est des révélations extatiques sur cette question, comme de toutes celles qui se rattachent au mystérieux de l'existence d'outre-tombe, comme de toutes celles qui se rattachent à telle ou telle croyance religieuse ; comme celles plus ou moins erronées de notre Esprit. On ne peut les accepter sans plus d'examen ; qu'on agisse à leur égard, comme nous le faisons depuis douze années, et qu'on ne s'arrête qu'au *vérifiable*, qu'au *raisonnable*, qu'à ce qui se prouve de soi-même, et paraît être d'accord avec ce que voient les yeux et ce qu'apprécie l'Esprit. Qu'il en soit envers cette étude comme envers celles de toute nature, que la reproduction, que les faits, que le plus grand nombre de témoignages, que la logique la plus épurée, soient préférés, afin de ne pas donner tête baissée

dans toute histoire plus ou moins acceptable. Qu'on ne se retranche pas derrière l'inexplication, le mystère même de la chose. Tout ce qui s'introduit de vrai dans le domaine de l'intelligence humaine le fait avec ses moyens de démonstration; une question de temps est souvent nécessaire à l'explication de ces choses; mais elles se font sentir et se font admettre *quand même* par la force de vérité qui semble les entourer et être leur sphère d'action, le doute est toujours faible à leur contact. Nous le répétons, qu'on étudie les moyens d'erreurs, et les facultés de représentation qui sont à la portée des lucides, comme nous l'avons fait remarquer chez la mère Ivet... qu'on relise ce que nous avons observé et communiqué sur cette matière dans nos *Arcanes de la vie future dévoilés*, etc., et qu'on attende, pour prononcer *à priori*, une démonstration plus valable que celle présentée en nos jours. Nous avons en portefeuille un ouvrage qui jettera un grand jour sur cette question, ouvrage ayant pour titre : *Etudes pratiques et théoriques sur le magnétisme humain, le somnambulisme, l'extase*, etc. Si nous étions plus encouragés dans nos publications, cet ouvrage serait déjà paru; mais nos moyens ne sont pas à la hauteur de nos désirs.

Qu'on soit convaincu que nous parlons ici sans esprit de priorité de système quelconque. On doit voir par nos publications que nous restreignons,

de jour en jour, nos propositions ; parce que nous sommes dévoué à la vérité, à la démonstration honnête et fraternelle ; parce que nous voulons combattre le plus possible les erreurs et non les perpétuer ; parce que nous nous dépouillons de tout enthousiasme et cherchons de tout notre pouvoir, dans le calme de la méditation, l'affirmation des choses de ces difficiles études !

Ce n'est donc pas en homme hostile que nous avons émis les pensées précédentes, mais en homme qui cherche en tous points le côté consolant, le côté vraiment logique de la chose, et non le côté désespérant, le capricieux et fantasque de la chose. Nous regardons l'affirmation des rematérialisations, comme un blasphème lancé contre l'œuvre divine. Si elles nous étaient prouvées, nous ne saurions plus quoique ce soit, sinon que le retour à un lieu de départ, en toutes choses, n'est pas la succession de la chose, et que cette succession d'individualisations terrestres *n'en légitime aucune*; que Dieu se trouve placé par cette proposition sur le même pied que l'homme dans ce grand atelier de tâtonnements et d'ignorances à l'occasion ; que chaque étudiant imite notre réserve, et il sortira des études spirituelles de nos jours plus de bien qu'on n'en trouverait par toute autre voie ; qu'on se méfie des entraves en tous les genres dont chercheront à embarrasser notre marche les gens qui

font argent de la marchandise la plus recherchée et la mieux payée en tous les temps, qui est l'ignorance. Ces hommes, moins instruits qu'intrigants, n'ont en vue que la rotondité de leur porte-monnaie. Toute proposition de concurrence qu'ils pourront faire, si petite soit-elle, leur assure continuation d'achalandage supérieur, en vue du trouble qu'ils jettent dans l'étalage des nouveaux venus; ah! ces hommes sont les rois des penseurs, par rapport aux sots qui n'osent même pas ruminer à leur contact.

Homme, pense et parle haut, tu as été créé à cette intention.

Souviens-toi que le feu sacré du vrai savoir, ravi au ciel, dit-on, par Prométhée; que celui de Vesta ravi, dit-on, aux payens par ceux qui te le montrent en nos jours comme étant le feu sans rival, ne sont plus qu'à l'état de lampions qui ont fait leur temps; le cercle de leurs démonstrations a plus ébloui qu'instruit; tu dois en savoir quelque chose. Sache faire un meilleur usage du flambeau du libre penseur que t'offre notre main fraternelle, et apprécie toi-même les sujets dignes de ton attention.

Alp. Cahagnet.

NÉCROMANCIE.

L'*Univers*, dit *religieux*, publia, les 5 et 6 avril 1858, deux articles sur la nécromancie. Articles contre nous ainsi que celui de la *Revue contemporaine* du 1er avril, qui, elle aussi, a voulu traiter du sommeil ordinaire et artificiel, des rêves, des songes, des visions, intuitions, apparitions, magnétisme, somnambulisme, etc. L'*Univers* rapporte au diable tous les faits les plus curieux d'évocations, et rapporte à Dieu les apparitions de son choix, le tout avec cet esprit fin qu'on lui connaît, esprit du marchand d'indulgence.

La *Revue contemporaine* rapporte tous les faits précités (qui sont du même domaine) à la déduction; vos rêves, vos visions, vos communications spirituelles ou vos accès de somnambulisme, de voyance, etc., sont de la déduction. Connaissez-vous le passé, le présent, l'avenir, le distance, l'inconnu? Prophétisez-vous juste, rapportez-vous juste ce qui se passe à deux mille lieues de vous, découvrez-vous au centre de la terre, telle ou telle production ignorée, tout cela est de la déduction. Si nous mettions l'auteur à l'œuvre, nous pensons qu'il ne serait pas aussi sûr de ses déductions que du bec de sa plume. L'*Univers* est beaucoup plus large dans ses appréciations. Il est fâcheux que chacun des deux écrivains parle dans l'intérêt de

ses intérêts ; d'un côté, c'est la boutique de la prétendue civilisation qui ne veut en quoi que ce soit tenir autre article que des matières de bonne et assurée résistance ; et, de l'autre côté, c'est la boutique de la prétendue religion qui ne veut tenir que des mystères écrits sur l'éther des cieux. Faute de moyens d'optique, chacun est tenu d'accepter la marchandise les yeux clos.

Nous affirmons à la première boutique que si nous distillions un tant soit peu sa marchandise, l'esprit en serait tout évaporé et qu'il ne lui resterait en main que déceptions ; nous affirmons à la deuxième boutique que si nous distillions également sa marchandise, il ne resterait en ses mains qu'un résidu passablement asséché, qui serait sa condamnation.

Le civilisé, tout fier de sa prétendue liberté présente, et encore tout craintif de retomber dans l'esclavage mystique, nous crie que nous ne sommes pas des êtres de progrès, et que nous reconduisons le peuple à la superstition. Le religieux, tout fier de voir son autel bien fréquenté, et craignant quelque concurrence qui pourrait le ruiner, affirme qu'il tient seul ses produits de première main et que notre offre n'est que de la contrefaçon.

Le civilisé nous montre comme épouvantable résultat de nos études, le peuple redescendant l'échelle de la civilisation pour retomber à l'état

brut du sauvage dont il charge les épaules de la flèche fratricide ; la main de la massue destructive, la voix glapissant des imprécations contre toute barrière à sa fureur, et les dents déchirant avec joie les chairs palpitantes de son semblable. C'est le canibalisme en pleines fonctions.

Le religieux nous fait remonter, au contraire, jusqu'aux cieux, pour nous faire voir la chute des anges, transformés en diables et en hommes, insultant à la bonté et à la grandeur de l'œuvre divine. Les plus méchants et les plus ambitieux s'assemblent entre eux sous la conduite d'un chef qu'ils nomment Lucifer, personnage pouvant lutter de toutes pièces avec le savoir et le pouvoir divin. Ils habillent ce noble chef de la peau rousse de l'orang-outang, même figure, même membre, même queue. Griffes acérées, même gentillesse de grimaces, même lubricité d'amour ; mais possédant un raffinement incroyable de moyens de nous faire imiter ses grimaces et de nous faire fourrer le doigt dans l'œil.

Dans toutes nos études spirituelles, ses moyens les plus employés sont :

La jeune fille, dont la pudeur embrase notre cœur, et dont les caresses déposent sur le lit des incurables.

L'amour de la justice, dont les faux poids font l'entretien des bagnes.

L'amour de la patrie, dont la gloire dépèce comme un poulet qui sort de la broche:

L'amour des spéculations honnêtes, dont les résultats conduisent au suicide.

L'amour des sciences, dont le Panthéon est Charenton.

L'amour de la famille, dont l'étreinte est la mendicité.

L'amour de la sagesse, dont la gloire est la coupe de Socrate.

Non hors l'autel, l'enceinte et la sphère du religieux, c'est l'autel, l'enceinte, la sphère du diable. Il faut opter entre le couvent ou la ville, la famille ou le célibat, la lumière ou l'obscurité, le mystère ou le savoir, la béatitude ou la locomotion, *le pain sacré* ou le pain de quatre livres.

N'allez pas croire que toute étude, toute connaissance, tout enseignement qui ne sortent pas de ces deux boutiques, ont la vie en eux; non, c'est la mort de la terre et du ciel, c'est le néant de l'esprit humain.

Voulez-vous connaître l'enfer du civilisé? Il vous montrera, ayant les larmes aux yeux, ses frères passés à l'état de quadrupède lui tirant, par un pénible labeur, du charbon ou du fer des entrailles de la terre, dont il n'aura pas la fantaisie d'user moins, pour que les besoins plus restreints causent moins de fatigue à ces martyrs de ses nobles philanthro-

pes, ou de récompenser au moins par un prix plus élevé le travail de ces malheureux. Il parlera, écrira, gesticulera en leur faveur, autant par besoin de faire connaître son bel esprit, que son noble dévouement ; mais voilà tout. N'allez pas descendre dans les basses fausses de ces parias de la société, pour leur faire entendre quelques paroles de consolation, et leur faire entrevoir plus douce et plus noble existence après celle si pénible qu'ils passent sur la terre, vous feriez de la mysticité, vous feriez de la superstition. Il faut mieux que ces hommes rendent le dernier soupir matériel dans un anathème contre la justice de Dieu et l'égoïsme des hommes, que de le rendre dans l'espoir d'une plus juste répartition. *C'est de la civilisation ; usez-en.*

Voulez-vous connaître l'enfer du religieux ? C'est là où sont relégués tous ceux qui ont douté, mal suivi, et non soutenu la science des mystères. Ceux qui ont travaillé au lieu de chanter au lutrin, qui ont fait un repas de famille au lieu de la sainte communion, qui ont eu de mauvaises pensées et prononcé de mauvaises paroles, qui n'ont pu acheter telle indulgence, solder telle dispense, payer telle messe, cotiser pour telle bourse, mis à telle ou telle loterie religieuse, dont fourmillent les quatrièmes feuilles des journaux du jour, voire même celle jésuitique pour construction d'une cathédrale

faubourg Saint-Germain. Les femmes seules sont admises à prendre des billets. Le gros lot gagnant se compose d'un père jésuite. Quelle riche indulgence! Lisez l'*Estafette* du 8 avril 1858 : c'est à en mourir de dépit, d'être si pauvre ou si bête. Enfin le plus sage, y compris le chef même de ces religieux, est sans cesse en état de damnation, ce qui est peu rassurant pour les moins sages. La damnation emporte les peines éternelles de l'enfer, et l'enfer est un lieu dessous, dedans ou sur la terre, dont la sainte inquisition nous a donné un simple échantillon avec les faibles moyens dont elle pouvait disposer, vu qu'elle n'était pas outillée convenablement, et que le cœur de ces vénérables enfants du meilleur des dieux, possédait trop de mensuétude et de fraternité pour être des vraies doublures diaboliques. Vous ne pouvez donc penser, méditer, apprécier quoi que ce soit de ce que disent ces savants sans être ou un fou ou un damné.

Vous pouvez encore moins produire quoi que ce soit qui n'ait été poinçonné par leur atelier, sans être mis en contravention et dénoncé comme dangereux pour la haute société qu'ils instruisent ou rabêtissent selon les goûts du jour.

Il n'y a pas que la *Revue contemporaine* et l'*Univers religieux* qui sont si bien disposés à notre égard ; nous défions un homme probe de nous prou-

ver qu'il y a un publiciste périodique en France qui veuille honnêtement apprécier nos propositions publiquement et faire suivre ses appréciations de son nom ! Ce défi, de notre part, est un cri de douleur que nous lançons depuis douze années contre la prétendue égalité d'opinions scientifico-religieuse qui, dit-on, règne en France ; contre la prétendue loyauté des savants qui, sur les genoux de leur maîtresse, la table de l'estaminet, le pupitre du lutrin, voire même les marches dominatrices et orgueilleuses de toute académie, écrivent ce que le vent du nord ou du sud leur souffle sur l'occiput, et ce que, par-dessus tout, les sots usages et dépendances terrestres exigent d'eux pour en faire des hommes dignes de l'admiration de tous. O honte ! ô état permanent de barbarie ! toujours l'homme fier de son libre examen, voué à la malédiction ou à la risée publique !

Quoi ! vous n'osez pas croiser le fer de la libre discussion avec cet homme ! Vous préférez tirer sur lui à coup sûr dans l'obscurité, et dans la conviction que s'il dit un mot mal sonnant pour vos autels ou vos chaires d'études, vous lui percerez la langue et le jetterez dans vos cachots, chefs-d'œuvre de votre puissante ignorance et de votre haute moralisation.

Allez, grands hommes destinés, de par les petits, aux panthéons ou aux monuments publics de vos

nationalités ; je vous dis, en vérité, que vous ne serez jamais admis par le divin maître dans le libre atelier des connaissances vraies de son œuvre. Vous êtes nés pour la pierre et le bronze. Jouissez, sur ces piédestaux, de vos goûts, en voyant courbée à vos pieds la foule dont vous avez rendu les reins si flexibles et l'esprit si stérile. Pour moi, je me confie avec un espoir plus consolant à ce néant de vos démonstrations et à ces cohortes d'esprits sujets de vos risées, pour me conduire à la place que je dois occuper dans les éternités, place qui, semblable à toutes, n'est enviée, maudite ou bénie d'aucun. Je suis donc loin de conclure, comme la *Revue contemporaine*, que les plus grands entre les grands, y compris l'*immortel Mesmer*, ne sont que des sots ou des jongleurs, et je ne conclus pas davantage, avec l'*Univers religieux*, que ces mêmes hommes ne sont que d'imberbes diablotins, que des grooms lucifériens que leur sainte église ne plaindra pas, puisqu'elle n'est pas écoutée par eux.

Lecteurs, choisissez lequel vous convient de suivre, du savant civilisé, du sauvé dévot ou du damné nécromancien.

ALP. CAHAGNET.

PUISSANCE DU MAGNÉTISME HUMAIN

SUR LES MALADIES NERVEUSES.

Notre frère en Dieu, M. Lejeune, de Méru, nous donne connaissance d'un fait qu'il tient lui-même de madame Guignard, témoin oculaire de ce qui suit.

Une femme de la connaissance de madame Guignard, à la suite d'une contrariété, entre dans un état nerveux très-voisin de l'épileptie : cet état inquiète beaucoup les personnes qui en sont témoins et qui cherchent par tous les moyens en leur pouvoir de le faire cesser.

Cinq heures s'écoulent ainsi comme cinq minutes, et aucune amélioration n'est apportée à la position de la crisiaque. Elle-même se charge de son soulagement d'une manière inattendue. Son état a été provoqué par la contrariété, il faut que le calme le plus parfait le fasse cesser, pour cela obtenir, elle prie qu'on lui apporte une carafe d'eau, ce qu'on s'empresse de faire à l'instant. Aussitôt que cette carafe d'eau est devant elle, elle accuse voir cinq personnes dedans, toutes personnes qui lui veulent beaucoup de bien, et qui, par l'état aimant et calme de leur cœur la remettront dans son état normal aussitôt qu'on aura eu l'obligeance de les prier de venir auprès d'elle. Voyant que

cette femme persistait à ne voir son retour au calme que dans l'accomplissement de cette bizarre ordonnance ; on alla prier les personnes demandées d'avoir l'obligeance de se présenter au plus tôt chez la crisiaque. La première qui arriva fut directement celle qu'elle avait nommée la première ; aussi sut-elle dire aussitôt : M. ... est disparu de dedans la carafe, il est auprès de moi. Cette communication sembla extraordinaire aux spectateurs, qui, pour la deuxième personne, prirent la précaution d'en cacher la présence à cette femme lorsque cette personne fut arrivée ; mais ce fut en vain, car à peine entrée dans la maison, la voyante sut très-bien dire : M. ... est arrivé, faites-le entrer auprès de moi. M. ... connaissant le magnétisme, et pensant que dans cet état son action serait très-utile, proposa de magnétiser la malade, ce qui fut accepté de tout cœur par les personnes présentes, très-inquiètes sur les suites de cet état.

Le magnétiste fut assez heureux pour, en quelques minutes, rétablir les fonctions vitales en bonne harmonie et éviter aux trois autres personnes restées dans la carafe, — selon la voyante, — de sortir de cette cristalline enceinte, pour venir auprès d'elle. Les témoins de la puissance de ces quelques manipulations s'enquièrent auprès de notre ami, s'il est en leur pouvoir d'en faire autant, ce que M. Lejeune leur certifie,

en leur donnant les premières notions à ce sujet.

Notre ami nous communique également un autre fait que voici : « Le 13 février 1859, un individu tomba en crise épileptique devant notre porte, se débattant affreusement et arrachant ses habits par lambeaux de dessus son corps. Bientôt entouré des pasants, chacun crut reconnaître dans son mal une crise épileptique, moi-même le premier ; mais le souvenir de la triste fin de notre frère Blesson, dans un cas semblable, me vint à l'esprit, et je craignis un moment de magnétiser ce crisiaque ; cependant l'amour fraternel l'emporta sur l'amour de moi-même, et, en quelques instants, aidé de ma femme, qui tenait sa main appuyée sur mon épaule, je calmai cet homme. Il se releva paisible, me regardant avec autant d'étonnement que je le regardais moi-même ; car il était nu comme un vers. Il n'était pas resté un lambeau de ses vêtements sur son corps. Je m'empressai de lui faire passer un de mes pantalons, et d'achever mon œuvre par l'offre d'un bon bouillon, etc. Le commissaire étant présent, visita les papiers de cet homme, afin de s'assurer que nous n'avions pas été les jouets de ces crisiaques de commande que la charité publique ramasse à chaque instant sur le pavé ; mais ses papiers portaient qu'il était atteint d'épilepsie depuis sa naissance et que sa conduite était honnête.

» Pour le tirer de cet état, j'avais posé seulement le pouce sur la racine du nez et l'autre main sur la région du cœur. Dans cinq minutes d'un tel contact, j'avais fait cesser une crise qui chez cet homme dure ordinairement deux et trois heures. Devant de tels résultats, qui peut nier la puissance du magnétisme humain?

» Signé : LEJEUNE. »

Le fait raconté à M. Lejeune par madame Guignard se trouve confirmer celui qui s'est passé, presque sous nos yeux, à Argenteuil, il y a quelques mois. M. Duguay, mécanicien, homme d'une aussi grande énergie morale, que persévérant novateur en l'art mécanique, habitant Argenteuil et notre voisin, nous a entendu parler souvent magnétisme; mais l'espèce de culte qu'il porte au système Raspail, éloigne de son observation toute autre manière de guérir l'homme. M. Duguay sait pourtant que nous ne sommes nullement hostile à son Dieu; mais que nous avons l'amour de rechercher le meilleur des dieux. Lorsque nous nous passons la fantaisie de tailler ensemble des bavettes mécaniques, dirons-nous, il nous arrive d'en remonter les rouages et d'en ignorer le premier propulseur. C'est là où le ciel se présente à nos yeux et que la terre nous paraît trop petite pour contenir un si grand secret. Si chaque dent d'un rouage quelconque recherche la dent voisine pour entretenir

cette belle alliance, âme du mouvement de chacune et de tout ce qui succède au présent; si chaque levier cherche le point d'appui si nécessaire à sa force balancielle; si chaque moi cherche un moi séparé qui prouve qu'il n'est pas le tout qui le contient; nous cherchons souvent ensemble l'alliance qui relie la molécule aux molécules, la forme aux formes et le mouvement aux mouvements.

M. Duguay est un homme sérieux, comme tous les mathématiciens et comme tous les mécaniciens; il lui faut une enclume, une forge, du charbon, un soufflet, un bras nerveux qui conduise l'un et l'autre, et surtout une intelligence qui enfante et dirige le tout. Nous voilà revenu dans le grand temple à la porte à secret, dont la serrure est l'œuvre du plus grand des mécaniciens, et dont la clef est dans ses seules mains.

J'offre à mon voisin et ami cent comparaisons qui conduisent non à la solution de sa question, mais à celle que je lui propose. Je l'ébranle, mais je ne le convainc pas. Qui pourra le faire? qui pourra enrichir son avoir d'une médaille de plus, lui le médaillé de tous les corps d'agriculture? Je l'ignore. Mais un enfant en syncope, une jeune fille de seize ans prête à se spiritualiser, une condamnation du formulaire de Raspail et de l'art médical appelé à cet effet, seront un puissant stimulant pour éveiller cet Esprit hors ligne à notre étude,

et produire en conséquence do sa puissance de volonté. M. Noël, locataire et ami de M. Duguay, a une jeune personne, sa nièce, qui un jour tombe dans un état indéfini, état qui résiste à tous remèdes pendant cinq heures. Un habile médecin, appelé à cette occasion, ne peut répondre de la rendre à l'existence matérielle. La désolation est grande dans tous les cœurs. La jeune fille le mérite. Sa mort paraît certaine pour dans un moment, si elle n'est certaine pour le présent; son cœur ne donne signe d'agitation que par instants, le corps extérieurement est mort. Quand il faut se résoudre à espérer tout du temps, l'art pharmaceutique ferme son laboratoire. M. Duguay se dit en lui-même : Si M. Cahagnet allait avoir raison, et que le magnétisme soit plus fort que toutes les drogues connues et à connaître. Qui sait? N'ai-je pas un bras qui vaut le sien? une main habituée à la manipulation et un Esprit dévoué aux recherches? Voyons; je ne manque pas de volonté. Je m'empare, de ma main noircie par la forge, de ce front blanchi par les lys; je veux y rallumer le feu de la vie. Pourquoi ne réussirai-je pas, si cela est possible? JE LE VEUX, ENFANT, RÉVEILLE-TOI! Ces mots, dits comme un tel homme de fer peut les dire, ont une puissance miraculeuse; l'enfant les a entendus. Ouvrant et portant ses yeux sur son sauveur, elle lui dit ces

mots de la voix la plus tendre et la plus reconnaissante : « *Merci. Oh! que votre main me fait de bien, laissez-là où elle est;* LAISSEZ-LA OU ELLE EST. » La position de la crisiaque s'améliorant petit à petit, elle rentra dans son état normal pleine de reconnaissance pour son magnétiseur; et M. Duguay, se trouvant plein d'étonnement, se demande encore aujourd'hui s'il a voulu et s'il a produit ce qu'il a vu de ses yeux. Nous lui répondons oui. Mais reportant ses idées vers ses inventions, il nous demande si son *hache-paille* ou autre instrument aratoire de son invention ne sont pas plus présents à son observation que les faits magnétiques?

L'enfant sauvée par vous est permanente devant vos yeux, lui répondons-nous, ce qui doit mieux prouver que toute observation à votre intelligence, et la convaincre que l'incompréhensible est aussi facile à manifester que le compréhensible : ce n'est qu'une question d'actualité, et rien de plus. Les produit qui veut, les explique qui peut.

Ces faits nous conduiraient à en citer un grand nombre si nous les enregistrions au fur et à mesure que nous en avons connaissance ou que nous en produisons nous-même. C'est ainsi que, ces jours derniers, M. Ogier, cultivateur à Osny, nous arrive de bon matin en voiture, le visage fatigué par

vingt-quatre heures de souffrance d'un rhumatisme aigu compliqué d'un effort. Notre ami Sinet étant allé acheter un sac de blé dans ce pays, eut besoin d'un coup de main pour le charger dans sa voiture ; M. Ogier, fort et vigoureux jeune homme, vint à son aide ; soit qu'il fût dans une fausse position, ou que son rhumatisme à l'état anodin pour le moment, attendît cette occasion pour passer à l'état aigu, toujours est-il que des douleurs affreuses se firent sentir, du cou au coude du bras droit, et gagnèrent même la main, qu'elles mirent dans un état de paralysie. Sinet connaissant la puissance du magnétisme humain et ayant vu doubler sa foi dans cette puissance depuis que j'ai eu le bonheur de lui enlever dans une heure une sciatique des plus fortes, se mit de suite à magnétiser M. Ogier. Il parvint à engourdir la douleur pour un moment; mais elle reparut plus forte qu'avant cet essai. Sinet ne se découragea pas et recommença à plusieurs reprises à magnétiser cette douleur tenace. A chaque fois il produisit le même bien; mais son réveil semblait à chaque fois n'en être que plus vif. La journée se passa ainsi, et le soir, Sinet étant épuisé et forcé de regagner sa demeure, dit à M. Ogier : je ne connais qu'un homme qui peut vous enlever cette douleur, c'est M. Cahagnet d'Argenteuil ; allez le voir demain, et vous serez guéri. La nuit fut terrible. Cet homme plein de

force pouvait à peine retenir les cris que lui arrachaient ces élancements douloureux que connaissent et peuvent seuls apprécier ceux qui sont affectés de tels rhumatismes.

Le lendemain, M. Ogier se mit en route de bonne heure et vint me trouver. Je connais cet homme et je lui porte beaucoup d'intérêt, mais je ne me sens pas ainsi disposé envers tout le monde, à jouer à attraper quelques fragments de leurs propres maux, pour le plaisir de la philantropie.

Je suis un vrai mont-de-piété en ce genre, où chacun a déposé en gage de tels coupons névralgiques, qu'on ne s'empresse pas de me débarrasser, et dont je resterai nanti ma *vie durant*.

Je balançai, je dois le dire, à entrer en rapport avec ce nouveau-venu. Ce ne fut que vers deux heures de l'après-dîner que, voyant souffrir si patiemment et si désespérément ce bon jeune homme, je me sentis prêt à tenter l'expérience. Je le fis monter dans ma chambre, le priant de dépasser la manche de sa chemise, ce qui ne se fit pas sans un gros soupir qui valait bien un bon cri ; puis je posai ma main sur la carotide, enveloppant ainsi la clavicule et une partie du cou. J'attendis un moment la force nécessaire à une telle œuvre, car, je le répète avec intention, je ne peux opérer en ce genre, si je ne passe pas dans un certain état, in-

défini pour moi, mais état nécessaire au genre de succès que je désire obtenir. Je n'entrai dans cet état que cinq minutes après l'apposition de ma main sur l'épaule de cet homme ; oh ! alors, je fus transformé, et je ne pus comprendre comment j'avais pu voir souffrir ce malheureux pendant quelques heures sans l'avoir soulagé. Je n'étais plus le même homme ; je ne pensais, je ne voyais, je ne sentais plus de la même manière ; je redevins l'ouvrier du grand atelier *philantro-fraternel*, manipulant avec force et aisance et attendant avec une confiance aveugle la guérison complète de cet homme par cette manipulation. Après trois quarts-d'heure d'un tel travail, M. Ogier remettait très-aisément sa manche de chemise et disposait de son bras sans aucune douleur. Il s'en retourna à Osny bien content, on doit le penser, et me récrivit quelques jours après qu'il n'avait ressenti qu'une très-légère crise le soir même de cette magnétisation, crise qui avait duré peu de temps et n'avait pas reparu depuis, Si M. Ogier est heureux de m'avoir rencontré, je ne le suis pas moins de m'être trouvé sur ses pas. Je ne désire qu'une chose, qui est la force de pouvoir répéter souvent de telles cures, et de les voir tenter avec confiance par tous ceux qui en auront connaissance.

Alp. Cahagnet.

CORRESPONDANCE.

BIBLIOGRAPHIE SPIRITUALISTE.

Angers, le 4 août 1859.

Mon cher monsieur Cahagnet,

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt votre dernière livraison, parce qu'on y trouve des faits remarquables, qui prouvent parfaitement ce dont on veut avoir l'assurance, la présence et l'action des Esprits. Je vais vous prier de faire appel à l'obligeance de madame Adèle pour évoquer de ma part quelques Esprits, comme elle a fait pour MM. Méric, Cassot et autres. Elle n'aura pas à tenir longtemps ces Esprits devant elle. Ce serait :

. . . .

Je joins ici les articles ci-après, traduits de l'anglais, de l'ouvrage intitulé : *Facts and Fantasies*, par Spicer.

L'auteur dit : Sir Robert Plummer, riche négociant de New-Castle-on-Tyne, conta à un de mes amis le singulier songe dont le détail suit. Il était alors à Londres, demeurant à Islington, mais ayant ses bureaux dans la Cité. Une nuit il rêva qu'en entrant dans son bureau, un matin, il apercevait sur sa table une lettre d'un de ses cor-

respondants d'Amérique, contenant une certaine remise à *valoir* sur une ancienne créance. Le matin suivant, pendant qu'il descendait la chaussée de la Cité avec un ami, M. Plummer raconta ce songe, disant, en riant : « Nous allons voir s'il est vrai. » En arrivant au bureau ils y virent, en *effet*, la *lettre* en question, et contenant la valeur connue dans ce rêve.

Cet ami fit observer à M. Plummer qu'il pouvait se faire qu'il ait pensé, avant de se mettre au lit, à cette créance, qu'il disait être d'une date ancienne, et de laquelle il n'espérait rien, et il nia que ce songe pût être suivi d'effet. M. Plummer dit qu'il ne s'en était jamais préoccupé, et ce qui était encore plus digne de remarque, la somme vue en songe n'était pas le *montant* de *la dette*, mais seulement une partie.

Dans ce cas, il est raisonnable de supposer que, si ce songe avait été influencé par sa pensée préalable, il eût vu dans son rêve la somme entière.

J'ai vu quelque part, dans vos ouvrages et d'autres, des exemples d'apparitions à leurs maîtres d'Esprits de chiens, ce qui m'a porté à demander plus d'une fois à des Esprits ce que deviennent nos plus fidèles amis à leur mort. Ils m'ont toujours répondu que, comme nous, ils ont leur partie immortelle; que nous pouvons revoir des chiens que nous avons aimés; que cet état de choses se

retrouve chez tous les animaux dont l'instinct est très-développé. J'ai donc voulu joindre à ce qui précède deux articles de la nature de ceux déjà produits. N'est-il pas intéressant d'approfondir les secrets de la nature?

Sir Henri Spicer dit, page 75 de son ouvrage intitulé *Facts and Fantasies* : Un honorable vieillard, de mes amis, dans une belle position, avait, il y a peu d'années, un magnifique chien de race poméranienne. Devant quitter Londres pour faire un petit voyage pendant les vacances, et étant embarrassé de lui, il écrivit à un ami attaché à la société géologique de *Regent's Park*, et le pria de donner momentanément un gîte à son favori dans le lieu affecté à la race canine. Ceci étant facilement arrangé, mon ami partit. Il revint au bout de deux mois, et le surlendemain de son arrivée, une domestique lui dit qu'elle croyait que son grand chien s'était échappé des jardins, l'ayant *certainement vu*, courant autour de la maison comme s'il cherchait à entrer. Son maître, bien certain de l'impossibilité, pour un chien, de s'échapper des parcs bien fermés de la société, ne fit pas la moindre attention à cet avis, ni même à un second rapport semblable.

Il est étrange, cependant, d'avoir à dire qu'un matin, pendant qu'il se rasait près de la fenêtre, son attention fut appelée par l'apparition de la tête

d'un énorme chien se montrant tout à coup sur le mur du jardin, et disparaissant aussitôt, le fait étant répété, comme si l'animal avait fait des efforts impuissants pour grimper sur le mur. Du reste, c'était la tête remarquable de son énorme chien poméranien, et mon ami, n'ayant plus de doute à cet égard, se pressa d'aller ouvrir la porte du jardin pour y faire entrer le vagabond, mais l'animal n'était plus visible.

Une neige abondante était tombée la veille, et avait couvert le sol d'une nappe sans tache de plusieurs pouces d'épaisseur, et là-dessus mon ami se mit à chercher les traces de l'animal. A sa grande surprise, il ne trouva pas la moindre marque de ses immenses pattes, même à l'endroit où il avait essayé d'escalader le mur.

Mon ami, homme philosophe et supérieur, n'est pas visionnaire, et, bien que la neige ait été intacte, jamais, pour un instant, il n'a douté qu'il ait vu réellement son fidèle comme à l'état matériel. Alors il alla sans délai à *Regent's Park*, et là il vit le surintendant de l'établissement qui lui dit qu'il avait été à la veille de l'aller voir. « Ah ! dit mon ami, mon chien est perdu ! — Non, monsieur, il est mort, » fut la réponse.

Mon ami, qui vit son chien dans un trou, en terre, retourna chez lui presque converti à la foi du pauvre Indien qui, peut-être,

Croit que, dans un ciel généreux,
Son chien et lui seront tous deux.

Admitted to that equal sky
His faithful dog may bear him company.

— Une autre fois ce serait un chat qui aurait fait sa manifestation. Le même auteur, sir Henri Spicer, dit, page 73 : Dans la clientèle du docteur A..... il est une personne qui est presque constamment accompagnée par le spectre d'un chat. Le fidèle et joyeux animal non-seulement se tient derrière lui pendant ses heures d'étude, mais il se livre à sa gymnastique dans toute la maison, et plus particulièrement dans les escaliers, où il fait consister ses divertissements dans leur parcours, se glissant en dedans et en dehors des barreaux, en serpentant, du haut en bas, et il arrive toujours en même temps que son maître. Ce qui est le plus remarquable dans cette histoire est que l'animal a été vu plus d'une fois, qu'il a été visible à d'autres yeux que ceux de son maître.

Recevez, monsieur, l'assurance de mon cordial dévouement.

SALGUES.

REVUE MAGNÉTIQUE.

MOBILITÉ DES ASSERTIONS SCIENTIFIQUES.

Dans l'industrie comme dans les sciences, en général, il ne se passe pas d'années sans que des données nouvelles, et avec des réalités plus puissantes, ne viennent remplacer celles qui, la veille, étaient à l'ordre du jour. — Devant un spectacle de mobilité aussi grande, nous ne comprenons pas qu'il y eût des hommes qui n'admettent pas certains faits comme certaines révélations, parce que ces faits, comme ces révélations, sont en dehors ou ne sont pas d'accord avec la science officielle acquise du jour. Ainsi, nous avons entendu des personnes nous dire, à propos des révélations faites par des lucides sur la topographie, ainsi que sur les individus qui peuvent habiter dans la lune, publiées par M. Cahagnet, en 1854 et 1856, que ces révélations ne devaient pas avoir le sens commun, parce que, jusqu'alors, tout porte à croire qu'elles sont en opposition avec les connaissances que l'on possède sur cette planète. — D'abord, nous pourrions répondre qu'actuellement même, l'opinion sur cette planète se trouve bien partagée différemment, même parmi les savants.

Mais une chose primordiale et qui semblait assez généralisée, c'était que la lune ne possédait pas

une atmosphère, du moins n'était-elle pas visible pour les humains de notre petite terre. Mais pourtant, encore ici, les uns niaient, tandis que les autres affirmaient, et c'était l'occultation de différentes planètes en passant devant la lune qui servait de preuves pour les deux cas.

Aujourd'hui, il paraît que la question vient d'être tranchée dans le sens de l'affirmative ; l'occultation de la planète Jupiter, par la lune, le 2 janvier 1858, a mis la question hors de doute, et nous donnons une atmosphère à la lune, bon gré mal gré. A cette date, M. le professeur Nobile, de Naples, a constaté les déformations du disque de la planète qui, au jugement de trois savants académiciens, MM. de Lucas, de Gasparis et Capacci, ne peuvent s'expliquer que par la présence à la surface de la lune, d'une atmosphère moins dense, il est vrai, que l'atmosphère terrestre, mais très-réelle.

A présent que notre pauvre lune jouit d'une atmosphère, elle pourra avoir des habitants, par conséquent des habitations, etc. Allons, encore un peu de patience, et nous verrons peut-être les académiciens décerner des couronnes scientifiques à nos lucides.

Puisque nous en sommes sur la lune, continuons à prouver que les révélations *d'outre-tombe* contiennent des notes qui, aujourd'hui à l'état d'hypothèses, pourraient bien, dans quelques années,

être mises au rang des vérités acquises. Si nous en croyons M. Chantrel, qui l'écrit dans l'*Univers*, la théorie même sur laquelle l'illustre Laplace aurait établi que l'action de la lune sur l'atmosphère est insensible serait erronnée, car M. Flaugergues, de Viviers, a fait pendant sept ans, trois fois par jour, 5064 observations; qui prouvent que la lune agit sur la pression barométrique, et que c'est un fait qu'il est impossible de contester. Voici donc la lune, à qui l'on va reconnaître, une fois de plus, de l'influence sur notre globe. Nous le répétons : attendons encore quelque temps, et certaines révélations prendront place chez les intelligences les plus rebelles.

— Le *Messager* du 29 juillet annonce la spiritualisation d'un homme de lettres qui, quelquefois, a occupé le public de ses productions. Privat d'Anglemont aurait été un type bien extraordinaire, vivant au jour le jour, sachant à peine, le matin, s'il trouverait sa nourriture quotidienne; n'ayant jamais fait aucun tort à qui que ce soit, il a su quitter cette terre avec la croyance qu'il avait acquise par l'étude.

Au moment de rendre le dernier soupir, il déclina l'assistance d'un prêtre venu près de lui, sur l'avis de ses amis. « La religion dans laquelle j'ai vécu et veux mourir, dit-il, n'a pas besoin de sa-

crements. Je suis un disciple du grand Swedenborg. » Comme le prêtre insistait pour être admis près du lit du moribond, encore bien valide intellectuellement : « Allez, monsieur, poursuivit-il, allez en paix ; mon âme n'est pas mauvaise, et je crois à son immortalité. Je n'ai jamais fait à autrui ce que je n'aurais pas voulu que l'on me fît à moi-même, et jamais je n'ai embarrassé le jour présent des soucis du lendemain. » Il s'entretint avec quelques amis fidèles jusqu'au moment où, sentant sa voix s'éteindre, il dit au plus rapproché de ses compagnons : « Croise-moi les bras sur la poitrine, étends-moi les jambes, puis laisse-moi seul ; voici la mort, je veux me recueillir. » Ce furent ses dernières paroles.

Puissent tous les hommes avoir semblable foi, et s'échapper ainsi de leur corps avec la même tranquilité ! Nous, *étudiants swedenborgien*, notre conviction est la même ; puisse-t-elle nous suivre jusqu'au tombeau, et que les dernières paroles qui vibreront aux oreilles des amis qui seront près de nous soient aussi, DIEU et SWEDENBORG !

— Le *Messager* du 31 juillet et du 3 août contient deux feuilletons sur les apparitions et fantômes. M. Adolphe Bordes, l'auteur, ne veut blesser aucune croyance à ce sujet, mais il ne nous raconte pas moins des faits d'apparitions et de vi-

sions, dont les actions matérielles sont venues constater ce que les oreilles et la vues pirituelles avaient perçu. Ce sont des faits qui, joints à ceux que possède déjà la bibliothèque magnétique, sont toujours d'un grand enseignement.

Le même journal du 5 et du 9 août contient, dans sa chronique parisienne, l'aveu, de la part de M. Paulin Niboyet, son auteur, de sa croyance aux faits somnambuliques qu'il a constatés lui-même chez une lucide bien connue du monde magnétique. Les faits qu'il nous donne, quoique toujours renouvelés d'un temps déjà bien loin, ne sont jamais inutiles à connaître. Nous devons lui savoir gré d'avoir eu le courage de son opinion et de l'avoir dit publiquement. Si la presse, en général, voulait elle-même se montrer moins partiale et plus généreuse dans les idées qu'il lui répugne de publier, on verrait plus d'hommes s'occuper de ces questions, et en récolter les fruits, qui en sont la conséquence.

— Nous lisons dans l'*Union magnétique* du 10 août, que dans le seul hospice de l'Indiana (Etats-Unis) il est entré, durant ces dix dernières années, cinquante-quatre individus atteints de folie plus ou moins grave, et dont l'imagination avait été frappée par des expériences dites d'*Esprits frappeurs*.

Nous remarquons que ce n'est encore que cinq personnes par année, ce qui est peu pour un ordre de question traitée ainsi par des intelligences non préparées. Quels risques courraient des hommes ignorants, dans les mains desquels on mettrait soit des bouteilles de Leyde chargées d'électricité, ou des machines électriques même et qui, après avoir accumulé le fluide électrique en abondance, saisiraient avec les mains les récipients, ou les conducteurs de la machine ! ils se foudroiraient ! En physique comme en science occulte, il faut savoir lire pour entrer ensuite graduellement dans des questions plus élevées, et ne pas se blesser intellectuellement comme on peut le faire physiquement.

Dans le même numéro, nous copions ceci : « Nous ne garantissons pas la réalité du fait suivant. Le *Morning Star*, et après lui le *Spiritual Télégraph*, de Londres, annoncent que l'éminent archevêque de Paris, Mgr. de Morlot, est sujet à des extases soudaines ; que dans cet état, il prédit l'avenir ; que cette faculté est un des attributs de sa famille, et que la sœur de l'éminent prélat possède la plus parfaite clairvoyance du monde entier. (*The mast perfect clairvoyant of the whole world.*)

S'il en est ainsi, cela doit être le sujet de bien des méditations diverses de la part du voyant.

— Le sixième numéro de la *Revue spiritualiste* contient un rapport de M. Mathieu, bien connu des abonnés, et adressé à MM. les membres de l'Académie des Sciences, concernant des écritures directement tracées sur papier scrupuleusement contrôlées en sa présence, et cela en deux églises différentes de Paris. Pour M. Mathieu, il n'existe plus aucun doute, le fait est trop réel. Nous ne pouvons reproduire cet article qui est trop long, mais qui est rempli de beaucoup d'intérêt, par les détails qu'il renferme, et par la facilité avec laquelle il est écrit. Nous voudrions qu'il puisse être lu par tout le monde, et par les académiciens en premier lieu, puisqu'il leur est adressé.

— Dans la septième livraison, et dans le premier article intitulé *Polémique et controverses*, M. Pierart, répondant à une lettre qui lui fut envoyée, et contenant soi-disant une conversation médianimique que l'auteur prétend avoir eue avec A. de Humbold ; l'illustre savant, fait ressortir les idées que nous avons toujours partagées, qui ont été imprimées à plusieurs reprises, et qui constatent notre manière de voir au sujet des révélations soit de médiums ou de lucides. Il est malheureusement vrai que beaucoup d'hommes se croient, chacun personnellement, privilégiés d'une manière spéciale de la part de Dieu, pour avoir la

lumière seule, et le dire au reste des humains. En France comme en Amérique, en Suisse comme en Angleterre, il existe encore des Victor Hennequin qui, lui du moins, aurait dû servir d'exemple pour éviter la contagion. Aussi M. Pierart fait-il bien ressortir toute l'extrême prudence avec laquelle on doit accepter le patronnage de ces communications. Mais il va plus loin, et cette lettre dénote des connaissances qui ne sont pas répandues communément dans le public même instruit. Il constate les idées des écoles anciennes formées à l'origine de la naissance des lettres, se succédant, à un temps donné et utile. Tous ces germes développés, ramassés et groupés autour d'un seul nom qui devenait alors un drapeau de raliement, une nouvelle école, une nouvelle secte peut-être, qui semait à nouveau de nouvelles productions philosophiques ou religieuses, jusqu'à ce qu'enfin le produit de ce travail fût enveloppé sous un nom qui devenait encore puissant et central.

Arrivant ainsi au Christianisme, il nous fait entrevoir son point de départ dans le judaïsme. Mais laissons-le parler lui-même, et extrayons-en ce passage :

-. . . . « En effet, si l'on descend dans l'examen des faits qui ont précédé chacune de ces grandes évolutions révélatrices, on verra que ces faits n'en ont été en quelque sorte que la préparation né-

cessaire ; que les idées, les besoins, les tendances, les principes qui prévalurent par le triomphe définitif de chacune d'elles, étaient la résultante logique de toute une situation déjà ancienne, de tout un ensemble de révélations particulières antérieures. A ne prendre que le Christianisme, qui ne voit qu'il date des entrailles mêmes du judaïsme? que les prophètes en furent les premiers préparateurs, que ses éléments divers sont une alliance du sévère monothéisme de Moïse avec le masdéisme du Zend Avesta, accomplie au temps de la domination perse sur l'Asie occidentale? De cette alliance sortirent des sectes comme celles des Pharisiens et des Esséniens, où s'abrita et s'élabora la pensée de l'évolution religieuse nouvelle. C'est chez les Esséniens que le Christ forma son éducation et se prépara à son apostolat. Il n'eut qu'à donner une forme, la sanction du miracle et du martyre à *ce qui existait déjà avant lui*. Comme l'a dit M. Renan, un des plus éminents écrivains de ce temps : « Alors, et par suite de l'influence persane, on vit naître dans le mosaïsme tous les éléments nouveaux qui formèrent *le fond du Christianisme*. On vit chez les juifs une théorie d'anges et de démons, un spiritualisme raffiné, si on le compare à l'ancien réalisme hébreu, un gout pour le symbole qui confine presque à la cabale et au gnosticisme, des idées sur les manifestations ter-

restres de la Divinité tout-à-fait étrangères aux peuples sémitiques. » Le *Christianisme était né.* Il ne s'agissait plus que de lui *donner un nom, une sanction, un étendard.* Ce nom lui fut donné par le divin thaumaturge de Nazareth, par ses miracles et sa mort; l'étendard fut la croix. »

Enfin M. Pierart ne veut pas, qu'à l'exemple du pape et des cardinaux, qui se sont arrogés le droit de tout décider à eux seuls, même les articles de foi, témoin le dogme de l'Immaculée conception, pour ne parler que de l'Église; qu'en spiritualisme on fasse de même, et l'on suive les mêmes errements. Il ne doit pas suffire qu'un homme vienne dire je suis dépositaire de la seule révélation qui doit faire loi, pour que, bénévolement, nous n'ayons plus qu'à nous incliner et à croire, sans que notre intelligence en exige des preuves. Cette opinion est donc la nôtre depuis longtemps; nous la croyons digne d'être celle de tous les libres penseurs.

Dans la même livraison, le *mot aux abonnés* que leur adresse M. Pierart nous paraît très-raisonnable, surtout pour ce qui concerne les extraits de Swedenborg par M. Berruyer. Oui, une de ces raisons, c'est qu'on parle beaucoup de Swedenborg sans le connaître, c'est qu'il n'en existe qu'une mauvaise traduction pleine de langueurs, de redites, d'obscurités, et qu'après tout, Swe-

denborg étant le plus illustre des médiums, des extatiques qui ait eu des révélations du monde spirituel, révélations qui sont devenues le symbole d'une secte répandue dans l'ancien et le nouveau monde, il serait peu rationnel de n'en avoir pas la moindre connaissance. »

Nous ajouterons que ces révélations sur le monde spirituel ont d'autant plus de valeur, que pour l'homme qui a su enregistrer ses observations comme celles qu'on lui a procurées, elles sont constatées et appuyées par les faits nouveaux comme anciens qui se manifestent continuellement au milieu des spiritualistes.

L. Lecocq.

RÉVÉLATIONS SCIENTIFIQUES DU MONDE SPIRITUEL.

Depuis bientôt douze années que j'entretiens le public de mes rapports avec le monde spirituel, par l'intermédiaire de lucides magnétiques, je crois avoir acquis assez de confiance de sa part, pour attacher son attention sur cette publication, non d'un nouveau genre, mais faisant un peu diversion

aux études spirituelles dont j'ai traité jusqu'à ce jour.

La voie que je prends pour faire arriver jusqu'à lui les curieuses révélations qui suivent, est on ne peut plus restreinte, mais elle est en rapport avec ma position obscure et mes faibles moyens pécuniaires. Des révélations de l'importance de celles dont je vais traiter eussent été mieux placées dans l'enceinte de quelque académie dont la voix universelle eût été entendue d'un plus grand nombre; mais hélas! pour parvenir à entrer dans ces sanctuaires du savoir, il faut, *je le crois*, en nos jours, savoir frapper à leurs portes avec la croix d'un chapelet, ces joyaux de l'enfance conviennent peu au libre penseur. Il me restait la voie des journaux scientifiques qui, eux-mêmes, sont en révolte ouverte contre les exigeances des académies; mais hélas! ces sanctuaires naissants des sciences, couvrent trop de leur superbe mépris, le pauvre prolétaire qui n'a pour toute inscription d'école que sa parole brute et sa pure pensée, que sa blouse sur les épaules, et ses bras nerveux attachés à la glèbe. Aussi renvoient-ils ce paria, ce rebut de la création aux prêtres, pour les rabêtir, aux riches commerçants pour l'exploiter, et à la défense de la patrie pour s'en débarasser.

J'avais bien encore la voie prétendue libérale des journaux politiques! mais il m'est arrivé une

[illegible]

[illegible]

rai espérer l'entrée de ces tristes boutiques, mais il me semble plus louable de conserver ma liberté. Je fouillai donc dans ma poche pour en tirer la vie de ce surcroit de publication que j'offre en ce jour à ceux qui, comme moi, ont besoin de connaître ce qu'ils ne savent pas.

Pensant que dans mes relations avec les êtres d'outre-tombe, je ne devais pas m'attacher qu'à obtenir un historique de leur existence présente, mais bien au contraire chercher à mieux prouver la vérité des choses de cette existence, en les priant de m'initier à quelques-unes de leur études, afin que je puisse les présenter aux hommes de la terre, comme la preuve la plus évidente de la lucidité de cette vie spirituelle, dont je les entretiens depuis tant d'années. (Ce que j'ai déjà tenté de faire dans tout le cours d'un quatrième volume des *Arcanes de la vie future dévoilés*.) (1) Je désirai continuer cette étude, et prouver aux hommes qu'un pauvre ignorant, comme je le suis, n'ayant aucune notion (que par quelques lectures) des sciences dont je traite, a dû naturellement en être instruit par des esprits supérieurs, *non pas au sien seul*, mais bien à celui de la généralité des hommes, puisque presque toutes les solutions qui y sont posées sont encore pendantes dans les meilleures écoles. C'est ainsi que l'Esprit Galilée m'a donné

(1) Paru sous le titre : *Révélations d'outre-tombe*, etc.

des renseignements d'un nouveau particulier, sur la marche de la terre, les causes du froid et du chaud, le nord et le midi, les influences de la lune, les différences des marées, etc. C'est encore par ce même secours spirituel que j'ai pu connaître et décrire l'anatomie vivante du corps humain, traiter de minéralogie, de physique, d'électricité, de galvanisme, etc., etc. (1)

Je me propose donc, dans la suite de l'*encyclopédie magnétique, spiritualiste*, de continuer mes études avec l'Esprit GALILÉE, sur les rapports des globes entre eux. Avec l'Esprit WILLAM HERSCHELL, sur la nature de la lumière, celle du soleil, celle des planètes, des étoiles, des nébuleuses, des comètes, des instruments d'optiques, etc., Avec l'Esprit FRANKLIN, sur les manifestations spirituelles de nos jours, les moyens employés par les Esprits pour le transport et la transpersion de la matière par la matière même, etc., etc., Avec l'Esprit DAGUERRE, sur l'art photographique, les probabilités et la possibilité même non d'obtenir, mais de décrasser les couleurs naturelles des êtres ou objets imagés par la photographie. Les révélations que j'ai obtenues sur cette question sont pleines d'intérêt ; il en est de même de celles précitées qui ne demandent que la permission de sortir de mon portefeuille où elles s'ennuient d'être séparées du public. Pour ce qui

(1) Voir *Révélations d'outre-tombe*.

concerne cet emprisonnement forcé, j'ai beaucoup d'autres tels détenus qui voudraient bien que mon porte-monnaie pût satisfaire l'imprimeur et laisser tomber sur ma table le pain du penseur. Le temps est un grand maître, si les hommes sont de grands sots. Un rituel quelconque imposant quelque ridicule esclavage trouverait cent crésus qui lui aideraient à parcourir la province, mais des propositions scientifiques, consolantes et libérales, trouvent à peine le denier de charité. Si cette annonce touche quelque cœur, qu'il s'adresse à nous; nous saurons lui prouver que nous ne demandons pour notre table qu'après le dessert de la sienne et que nulle réclamation de bénéfice sur la vente de ces ouvrages ne sera faite par nous que le bailleur de fond étant remboursé.

ALP. CAHAGNET.

ASTRONOMIE.

RAPPORT DES GLOBES ENTRE EUX, ETC.,

Par le lucide RAVET, sous l'inspiration de l'Esprit Galilée.

PREMIÈRE SÉANCE.

Le 19 avril 1859, décidé à recommencer nos voyages planétaires avec le lucide Ravet, nous le

magnétisme à cette intention. — d'après [illegible]
lui-même. — Lorsqu'il fut en somme[illegible]
[illegible] nous le primes d'appeler le bon [illegible]
Aussitôt cet Esprit présent, nous [illegible]
petite allocution suivante :

Des circonstances toutes partic[illegible]
rompu nos bonnes et instructi[illegible]
nous; mais nous souvenant de [illegible]
recommandation, par laquelle [illegible]
de continuer nos études, et qu[illegible]
aideriez de vos lumières, nous [illegible]
mencer en ce jour, en nous me[illegible]
sition pour telle connaissance [illegible]
nous donner d'une autre [illegible]
Mercure. Nous devons, avant [illegible]
la publication de ce me[illegible]
sur cette planète a [illegible]
très-favorablement par [illegible]
guments ont été port[illegible]
ce sujet. — Un sem[illegible]
sans mérite, a besoin [illegible]
pour ou l'accepter [illegible]
de la planète Mercure [illegible]
deux fois plus fort [illegible]
moins que j'ai ment[illegible]
erreur de ma part. — [illegible]

(1) Voir le tome IV [illegible]

jours, le dit être, au contraire, dix fois plus petit que celui de la terre. Voulez-vous apprécier cette question?

Après un moment de méditation, l'Esprit Galilée répond à Ravet.

R. Il se peut, mon ami, que j'aie fait erreur, absorbé que je suis par mes méditations; mais mettez en moins ce que j'ai mis en plus, et je pense qu'on ne pourra m'accuser d'erreur. Oui, Mercure est plus petite que la terre, mais seulement dans les proportions que je vous cite.

Sachez qu'il y a eu beaucoup d'erreurs de faites par l'astronomie jusqu'à présent, par la manière dont on estime les volumes; on les estime d'après la ligne droite, la ligne courbe et l'étendue du rayonnement lumineux. Cette dernière appréciation n'est pas toujours juste, en ce que le rayonnement des planètes n'est pas souvent en rapport parfait avec leur volume; ainsi une planète plus petite peut avoir un rayonnement plus grand qu'une autre beaucoup plus forte. Le rayonnement lumineux est en raison des rapports des globes entre eux.

D. Qui produit ces rayonnements lumineux que nous leur voyons?

R. Ce sont des rayonnements de correspondance, d'union, d'alliance entre les globes; ce sont des échanges d'amour et d'affinité que vous ne

connaissez pas, c'est pourquoi je vous engage de laisser là l'étude, ou la connaissance des êtres, mœurs et usages des habitants des planètes, pour ne vous occuper que des rapports des globes entre eux. En continuant le premier genre d'études que vous avez commencées, les hommes ne recevront pas vos relations avec le même intérêt; ils ne verront en elles qu'une continuation plus ou moins contestable, et pouvant être plus ou moins entachée de rêveries; quand, au contraire, par les études que je vous propose de faire, ils seront plus intéressés de les connaître, et elles seront mieux accueillies d'eux : en plus, elles ajouteront beaucoup à leur instruction. Elles sont le but de toutes mes méditations, vu qu'elles sont les plus grandes que je connaisse. Ne croyez pas que je sois arrivé à en définir les causes; non, j'en suis à l'A, B, C, mais cet *a*, *b*, *c* vous est suffisant à connaître pour votre instruction présente.

D. Nous acceptons de tout cœur votre bienveillante proposition. N'ayant aucune condition à vous soumettre, nous n'avons qu'à en recevoir de vous, Quand vous sera-t-il convenable de commencer cette étude? Avez-vous un jour que vous préférez?

R. Oui, j'ai toujours beaucoup aimé la domination de Saturne.

D. Alors c'est un samedi que nous prendrons.

R. Oui, samedi, non prochain, mais le suivant.

Là se termina cette séance qui nous remplit d'espoir.

DEUXIÈME SÉANCE.

Ravet, fidèle au rendez-vous donné, vint m'offrir sa participation à l'étude projetée dans la dernière séance. Je l'endormis aussitôt, et lorsqu'il fut en compagnie de l'Esprit Galilée, je m'adressai, par son organe, à cet Esprit ainsi qu'il suit.

D. Vous nous voyez fidèles à la parole donnée, et prêts à entendre vos fraternels et instructifs enseignements. Ne sachant quelle thèse il vous plaira d'aborder, nous ne pouvons vous soumettre aucune question. Veuillez avoir l'obligeance de nous dire ce que vous avez à nous communiquer sur les rapports des globes entre eux.

R. Voici mes premières propositions, — répond cet Esprit, — mais n'allez pas croire que je peux les appuyer de démonstrations relevant de la connaissance de leurs propres causes; non, je ne suis encore (je vous le répète) qu'à l'*a*, *b*, *c* de cette étude éternelle, que Dieu seul peut connaître en son entier.

(La suite à la prochaine livraison.)

Paris. — Typ. Guérin et Ce, r. du Petit-Carreau, 26.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Si [illegible] par [illegible]

tion chimique, physique, mécanique, anatomique, naturelle, historique, indivise et positive !... Quoi faire? quoi répondre? quoi espérer devant de telles exigences, et si peu d'observation des choses de ce monde ?... Se taire serait le plus assuré moyen de ne perdre, ni ne rien risquer à ce jeu de controverses, où le dernier mot reste toujours à dire. Mais à quoi serviraient nos pensées et notre langue, si les unes ne devaient pas sortir de leur domaine pour explorer le domaine d'autrui, et l'autre donner à autrui connaissance du sien propre ?... Puisque c'est un besoin de notre intelligence, passons lui encore une fois la fantaisie de dire un mot de plus sur la valeur des arguments qui nous sont posés à ce sujet.

Nous répondrons à ceux qui veulent valoir moins qu'un chien après leur mort, *vous avez raison*; car quoi répondre de plus à qui ne sait entendre quoi que ce soit? Nous répondrons également à ceux qui doutent de nos *revenants* et de nos *anges*, *vous avez raison*; car quoi dire de plus à des gens qui n'existent que par et pour un sac d'écus?

Nous répondrons à ceux qui nous croient moitié Satan, *vous avez raison*; car quoi dire de plus à des gens dont toute l'existence repose sur le diable même? Mais lorsque nous avons à répondre aux savants diplômés, à ces réservoirs de tous les sa-

voirs, hors celui d'une [illegible]
sommes plus chatouilleux: [illegible]
quelque stimulant à nos [illegible]
gation reposant sur [illegible]
nullement. Nous [illegible]
nous leur répondons ainsi [illegible]

1° Que pouvez-vous [illegible]
tique et le mathémati[illegible]
VIQUE, devant cette [illegible]
défend, sous peine [illegible]
l'optique dans [illegible]
tions sur les [illegible]
fouiller par l'observation [illegible]
cent peuples divers [illegible]
de pagode, le temple, [illegible]
reste de cités, dont [illegible]
milliers d'années [illegible]
ment de votre [illegible]

Pouvez-vous [illegible]
ignorez depuis [illegible]
sant que Pacome. [illegible]
restes d'êtres dont [illegible]
tence. Votre [illegible]
vrait-elle pas [illegible]
romaine? comme [illegible]
quelque [illegible]
toire épurée de nos [illegible]
Les aplanissements [illegible]

1830 ont mis à découvert cent choses semblables ignorées jusqu'alors. Voulez-vous nous permettre de les nier, parce que vous ne les avez pas enseignées? N'avez-vous pas parmi vous-mêmes, encore dans nos jours, des contradicteurs de Cuvier en cosmogonie? de Dupuis en histoire religieuse? de Champollion en histoire architecturale?

3° Que pouvez-vous produire d'identique dans les moyens de construction de cette colossale ARCHITECTURE ancienne dont vous faites sans cesse des copies, sans pouvoir espérer mériter cette admiration de votre postérité que vous avez pour celle des siècles passés?

3° Que produisez-vous de semblable en science PHILOSOPHIQUE aux belles propositions de Zoroastre, d'Hermès Trismégiste, d'Orphée, qui eux-mêmes n'étaient que des répétiteurs d'observations antérieures, comme Pythagore, Platon, Socrate, les pères du mosaïsme et du Christianisme, ne furent que leurs répétiteurs ultérieurs?

Malgré vos temples grandioses et vénérés, malgré vos professeurs prônés et immortalisés, pouvez-vous faire entendre à Pie IX qu'il n'a pas plus de droits aux yeux de Dieu que le grand rabbin des juifs? ou à Leverrier que la lune est habitée? ou à Dumas la possibilité de la transmutation métallique? ou à Bouillaut la faculté somnambulique? ou à Sandras la puissance du magné-

tisme humain? Non, chaque ...
temps et lieu; l'encéphale ...
mais ne les commande pas.

4° Que pouvez-vous ...
PHYSIQUE d'aussi profon...
ciations d'Augustin, ...
de Boehm, de Paracelse, ...
de Bruno? etc., etc. ...
de ces grandes écoles ...
remplacer par vos pré...
que peu observateurs?

5° Que pouvez-vous ...
NOMIQUE, devant ...
propositions et conc...
Ne niez-vous pas enc...
l'atmosphère et ...
règne minéral. ...
comme si vous ...
des sensations ...

6° Que pouvez-... ...
tiquement en ...
simples prétentions ...
posés dont la di...
vos manipulations ...
contraire, au mom...
Le jour où en ...
doit son existence ...
duirez à votre ...

parfaitement identiques du même personnage, je croirai que vous êtes susceptibles de produire selon vos vœux.

7° Que pouvez-vous en PHYSIQUE devant les influences atmosphériques qui vous font opérer là ce que vous ne pouvez opérer là-bas? qui en électricité et en galvanisme, vos deux plus assurés moyens de manifestations, vous forcent de doubler les tours de roues ou les piles pour obtenir les mêmes résultats?

8° Que pouvez-vous en MÉDECINE devant les acides et les corrosifs de l'estomac, les composés du sang et des fluides, les dispositions organiques de l'être? Vos toxiques, vos stupéfiants, vos stimulants et vos calmants ne sont-ils pas à chaque instant annulés devant qui ou devant quoi? un état d'une distillation bilieuse, glaireuse, lymphatique, fluidique, osseuse même à l'occasion?... Que deviendriez-vous si tous les spiritualisés que vous avez faits venaient vous demander quels sont vos moyens assurés de guérir le guérissable? C'est dans cette science au moins où vous devez être identiques, car la raison vous en fait un devoir et l'amour fraternel un mérite.

9° Que pouvez-vous en science MÉCANIQUE sans ce levier droit ou circulaire *renfermant tous mécanismes*, qui selon son point d'appui, et la goutte d'eau, d'air ou de sang qui le meuvent, ne peut

produire [illegible]
pouvez [illegible]

10° Que [illegible]
la fragilité [illegible]
production [illegible]
pondre de [illegible]
ce mot? [illegible]
de la solidité [illegible]
les genres [illegible]
tières, des [illegible]
succès? [illegible]
ou de [illegible]
solidité et [illegible]
s'élèvent [illegible]

11° En [illegible]
paroles et [illegible]
produit d'[illegible]
nationalité? [illegible]
vous-mêmes. [illegible]
fondée n'est [illegible]
dans cette [illegible]

12° En [illegible]
œuvres sont [illegible]
déception. [illegible]
faire ce que [illegible]
en toutes [illegible]

Croyez-vous [illegible]
caisser les [illegible]

étiqueter et encaisser les choses des vôtres. Avant de nous dire : « mais produisez identiquement selon les lois de la matière, » prouvez-nous que vous avez assez étudié ces lois pour les connaître et en disposer. Cessez vos controverses et vos répétées rectifications sur vos travaux, pour avoir le droit de nous présenter des modèles d'opérations dignes d'être copiés. Voyez-nous tels que nous sommes, égarés au milieu d'un monde—sinon inconnu —au moins peu étudié jusqu'à ce jour, cherchant des moyens d'orientation, de classement d'études sérieuses, de critériums inébranlables, appelant chacun à ce grand travail, et dans l'emmagasinement des faits que tous produisent, dites que nous emmagasinons mal et exposons mal les choses, je vous l'accorde; mais nier ces choses, je ne vous l'accorde pas.

Chaque chose renferme sa loi d'être en elle-même, *sachez-le*. S'il vous est permis de disposer de celles des affinités afin d'entretenir la succession d'éclosion en toutes choses, vous ne pouvez disposer de ces affinités qu'en les étudiant : c'est ce que nous faisons nous-mêmes; las que nous sommes de vous voir faire ces études sur la matière sans profit aucun pour la science des causes, nous nous livrons à celles de l'esprit afin d'espérer meilleur succès. Nos moyens ne sont pas les mêmes que les vôtres; nos laboratoires, nos ateliers et nos instru-

ments sont soumis à des lois, et ne [illegible]
ces lois; ils tombent sous [illegible]
disposent pas d'elles; ils ne [illegible]
soit que du consentement [illegible]
donc par-là que les mondes [illegible]
étoiles sont dépendantes [illegible]
les causes aux effets [illegible]
fermer les contenants [illegible]
en votre pouvoir, nous [illegible]
disposer des causes [illegible]
par conséquent, [illegible]
l'esprit, les sensations [illegible]
corps, les manifestations [illegible]
pensées, font [illegible]
aux contenants [illegible]
ténèbres, les [illegible]
vous-mêmes [illegible]
ciez vous-mêmes [illegible]
ciations; [illegible]
nom, au lieu de [illegible]
de ce nom.

Devant les [illegible]
trois bons [illegible]
identiquement [illegible]
de vos essais, [illegible]
sions avec plus [illegible]
règnes [illegible]
devant cette [illegible]

contiguité avec l'existence matérielle, que vous voulez voir les mêmes objectivités et les mêmes manifestations !... Quoi ! c'est en face de nos études qui ne peuvent s'enrichir qu'au jour le jour des faits de leurs critériums, que vous voulez nous voir procéder par transmutation, sans succession aucune !... Quoi ! vous voulez que nous vous présentions en un jour des Esprits dieux, quand vous ne pouvez nous présenter matériellement en cinquante années des Esprits hommes !.... Vous nous demandez en une seconde des solutions que ne voient pas éclore des siècles !... Vous voulez savoir sans apprendre !... Quoi ! ce bon paysan, ce gros banquier, cet aveugle savant que vous encaissez sous six pieds de terre ou sous un marbre du goût de votre douleur, pourraient se réveiller au monde spirituel capables de conduire des soleils, eux qui ne pouvaient conduire deux de leurs pensées dans un parfait accord !... Voyons, une main sur la conscience, êtes-vous justes ?... L'erreur ou la folie ont-elles passé par votre domaine ou par le mien ?... Le somnambulisme vous en a plus dit en vingt années que les plus grands d'entre vous en ont dit depuis la création, et vous voulez en savoir encore davantage !... Les *Révélations d'Outre-Tombe*, que je vous ai soumises, vous ont dit plus dans un jour, sur vingt questions scientifiques pendantes dans nos meilleures écoles, que ces der-

nières depuis que vous les avez fouillées. Vous n'avez pas encore étudié, apprécié, ni compris les propositions que contient cet ouvrage, et vous en voulez d'autres.... Je vous comprends, vous voulez que nous vous trouvions quelque trésor, quelque moyen de transmutation métallique, quelque baguette magique propre à vos fantaisies, quelque globe même pour vous fournir les choses de vos convoitises!... Oh! n'allons pas si vite, tant de recherches et de possessions ne sont pas d'un jour, elles sont du domaine des éternités.

N'est-ce pas, mes chers savants, que nous sommes fiévreux à l'endroit du savoir? Sachons donc, dans l'humilité de notre infime intelligence, désirer et attendre, étudier et produire, proposer et craindre de ne pouvoir démontrer; disons j'ai produit, mais je ne sais jusqu'où je peux produire. Si le mécanisme humain est soumis à la direction de ses pensées, il reste à connaître à qui est soumise la direction de ces dernières. *Étudions, acceptons et n'imposons pas.*

ALP. CAHAGNET.

LE SUICIDE EST-IL UNE ACTION REPRÉHENSIBLE AUX YEUX DU MONDE SPIRITUEL ?

Depuis que nous sommes en rapport avec le monde spirituel et que nous faisons des évocations, il nous est arrivé souvent d'appeler des spiritualisés par le suicide, et presque à chaque fois de trouver nos lucides moins clairvoyants dans leurs descriptions du physique des Esprits évoqués, ainsi qu'embarrassés dans leurs réponses aux questions posées par les demandeurs. Lorsque surtout il faut décrire le genre de spiritualisation, des ténèbres épaisses semblent surgir tout à coup : le lucide la voit prompte, sans causes de maladiès physiques ; mais il ne peut toujours voir l'acte réel de cette spiritualisation. C'est ainsi que dernièrement, une jeune veuve sollicitait l'apparition de son mari ; ce dernier ne se présenta pas en premier lieu, ce fut un de ses amis. Les détails donnés par la lucide ne répondaient nullement à ceux désirés, mais se trouvaient être exactement appropriés à un ami du spiritualisé ; ami dont ce dernier avait souvent entretenu sa femme. Après un nouvel appel, et avoir entendu dire à cet ami que l'Esprit appelé allait venir, mais qu'il n'avait osé le faire de suite, cet Esprit se décida à apparaître à Adèle, qui en donna le signalement telle-

ment exact qu'il fut reconnu à l'instant. Une longue conversation s'en suivit; mais Adèle n'avait pu définir son genre de spiritualisation que de cette manière : « Je vois qu'il est mort sans maladie aucune, le sang se porte avec violence au poumon et à la tête; il n'est pas dans sa maison... Je ne sais où il est, il pense beaucoup à vous; je n'en peux voir davantage, c'est une spiritualisation que je ne peux définir. » Cette séance ayant été très-convenable jusqu'alors, la veuve du spiritualisé nous conta la cause et ce genre de spiritualisation ainsi qu'il suit : « Mon mari était établi horloger; un jour un homme se présente à la boutique pour vendre une montre; mon mari n'y étant pas, j'achetai cette montre et j'oubliai de porter cet achat sur le livre ouvert à cet effet. Il se trouva que cette montre avait été volée, et que la police, à la recherche du voleur, l'arrêta et sut de lui où il l'avait vendue. On vint de suite chez nous où l'on trouva cette montre, mais non inscrite sur le livre en question, ce qui causa l'arrestation immédiate de mon mari. Détenu depuis deux mois, et ayant obtenu la levée de son écrou, par les preuves irrécusables de son honnêteté et de sa bonne conduite, cette affaire ne subit pas de jugement; mais, par un oubli malheureux, l'écrou ne fut pas levé de suite, et un mois de plus se passa ainsi pour lui, qui, plongé dans un désespoir profond,

crut qu'il était à jamais déshonoré, et que moi ainsi que sa famille s'occupaient peu de cette question. Il résolut de mettre fin à ses jours par l'asphyxie ; il sut si bien déguiser ses moyens de le faire qu'on n'en eut pas le moindre soupçon. Le jour même, où épuisée à force de démarches et de prières je lui apportais sa sortie, on monta de suite à sa chambre, où l'on trouva son corps encore tout chaud de la vie matérielle, mais son âme où était-elle? » Cette cause de suicide semble au premier abord bien naturelle et pleine de circonstances atténuantes, mais le monde spirituel ne la jugea pas ainsi, il faut l'admettre, puisque cet Esprit erre dans la sphère de la terre ; en attendant que son heure d'appel soit sonnée, les portes de l'exister spirituel ne lui sont pas ouvertes et ne le seront qu'en leur temps. Cet Esprit vit donc encore de la vie matérielle, en plus de toutes ses angoisses, enrichies des remords qui lui sont suscités par l'influx du monde spirituel, en vue de racheter par d'amers regrets sa faute d'avoir déserté, avant l'heure de relevée, le poste qui lui était confié comme à nous tous, et par-là avoir abandonné à d'autres le soin de deux jeunes enfants que Dieu lui avait confiés, pour les produire à cette existence. Sachant que c'était sa femme qui le demandait, il n'osait paraître devant elle, en vue des accusations imméritées dont il l'avait chargée, et de l'état

de peine dans leurs [illegible]
laissée ; aussi [illegible]
retrouvé dans [illegible]
senter à sa place [illegible]

En aout 18[illegible]
madame la [illegible]
l'habitude de [illegible]
douzaine d'[illegible]
comme nous [illegible]
de n'adresser [illegible]
cette dernière [illegible]
sation, en lui [illegible]
tout ce qui s'est passé [illegible]
dudit esprit et [illegible]
rituel que sur la terre.

Cette dernière [illegible]
cédentes ; mais [illegible]
complète, désira [illegible]
n'oubliât rien. [illegible]
présentement [illegible]
l'Esprit évoqué [illegible]
aux arrêts, vu [illegible]
il avait été réprimandé [illegible]
ne tarderait pas à [illegible]
de moins de vingt ans. La [illegible]
Voyons ma bonne A[illegible], [illegible], lui
dit madame P..., ces détails ne me [illegible] pas,
je les voudrais plus complets. Alors et l'Esprit

n'en pouvant dire plus, on en resta là. Ce fut alors madame P... qui nous dit que ce jeune homme s'était noyé, il y avait environ quinze jours, en compagnie de plusieurs camarades, dans une partie de bain qu'ils faisaient tous ensemble. Elle regrettait donc que ce jeune homme n'eût pas rejoint son vieil ami, lui qui l'avait tant aimé dans son enfance; et en plus madame P... était très-étonnée que cet esprit n'eût pas parlé de cette spiritualisation. L'ignorerait-il? Ce serait pénible à penser, lui qui sait tout ce qui se passe dans la sphère de cette dame, et qui la quitte peu par la pensée. Ce qui cependant consolait un peu madame P... c'est, disait-elle, qu'on ne pourra pas lui dire cette fois-ci que la lucide voit ces choses dans sa pensée, argument que ses amis lui soumettent à chaque fois qu'elle leur raconte ces entretiens consolants. Non, disait cette bonne dame, on ne peut dire que ces choses sont une transmission de pensées, puisque je les soufflais des lèvres, dirai-je, dans l'oreille d'Adèle, afin qu'elle m'en dise les détails; et que dans les séances précédentes elle m'a dit tant de choses si éloignées de ma pensée en cet instant. Oh! tout cela est bien grand et bien confondant pour l'orgueil humain. Je promis à madame P... qu'à la prochaine occasion je continuérais cette étude et l'en instruirais par écrit.

Voici la copie de la lettre que je lui adressai le mois suivant à ce sujet :

Madame P...

Chère et bonne madame,

Je viens acquitter la promesse que je vous ai faite dans la dernière séance que j'ai eu l'honneur de vous donner. Il me tardait de m'informer auprès de monsieur votre ami de la cause du malheureux accident qui vous a privée de votre bien-aimé petit-fils.

C'est ce que j'ai fait aujourd'hui ainsi qu'il suit :

Séance du 4 septembre 1859.

L'Esprit étant présent je le fais questionner par Adèle de la manière suivante :

D. Connaissiez-vous la fin malheureuse du petit-fils de madame P..., lors de votre dernier entretien avec elle?

R. Oui.

D. Pourquoi n'en avez-vous pas parlé?

R. Parce que cette spiritualisation m'a trop troublé et a dû trop troubler ma chère amie pour que je l'entretienne de ce trouble.

D. Ce trouble n'a dû être que passager pour vous, puisque ce malheur rapprochait ce jeune homme de vous?

R. C'est directement parce que le contraire a lieu que j'en suis désolé.

D. Il vous aime donc moins qu'avant?

R. Il m'aime autant, si ce n'est davantage.

D. Qui empêche ce rapprochement?

R. Des causes qu'il ne m'est pas donné d'annuler; je prie pour que le terme en soit plus court qu'il ne doit l'être.

D. On ne peut donc se retrouver selon les vœux?

R. On le peut quand on le mérite.

D. Démériteriez-vous ou ce jeune homme ce rapprochement?

R. C'est lui qui ne s'en est pas rendu digne par sa spiritualisation.

D. Elle est le fait d'un malheur?

R. Malheur un peu volontaire.

D. Si jeune, qui peut penser et méditer un suicide?

R. Il n'y a pas eu suicide dans l'acception du mot, mais il y a eu laisser-aller et un peu de bonne volonté. Ce jeune homme avait été réprimandé la veille par ses supérieurs, et avait été très-sensible à cette réprimande. Il avait en outre des sujets, selon lui, de ne pas aimer l'existence terrestre; cette existence lui était pénible, comme elle pourrait l'être à un homme plus avancé en âge. Cette partie de bain lui sourit; il eut le pressentiment,

ou, pour dire plus juste, il eut l'avertissement qu'il n'en reviendrait pas. Sortant depuis peu de temps de prendre son repas, et étant sous la pénible impression dont je vous ai parlé, il brava ce secret avertissement, et même au moment de quitter l'existence terrestre, il ne fit aucun effort pour y rester attaché ; on peût dire qu'il s'endormit volontairement, sans souci du sommeil de la mort ; voilà pourquoi sa faute est placée au rang des suicides avec circonstances atténuantes, car ici il y a des *circonstances atténuantes* : c'est dans elles que j'espère pour qu'il me rejoigne bientôt. Vous voyez que je ne pouvais dire ces choses à ma bonne amie, je préférai garder le silence. J'étais et je suis encore trop troublé par ce malheur.

Je prévoyais également qu'il y aurait une spiritualisation dans l'hôtel que cette bonne amie habite ; voilà pourquoi je lui conseillais un peu de campagne. Cette spiritualisation a eu lieu ; j'eusse voulu lui en éviter les tracas.

D. Avez-vous quelque chose de particulier à faire connaître à madáme P... ?

R. Non : rassurez-la ; les troubles que je prévoyais qui devaient l'entourer, sont passés. Qu'elle continue de penser à moi, je la quitte peu, etc.

Vous devez vous rappeler, chère madame, qu'Adèle ne pouvant voir l'accident en question, voyait cependant une espèce de séquestration, de

punition disciplinaire qu'elle attribuait à une faute militaire; elle disait en plus : « Ce jeune homme ne sera pas longtemps sans aller rejoindre M. C... » Elle était bien près de la vérité. Seulement ce dernier Esprit lui cachant cette spiritualisation, ne put cependant pas l'empêcher de voir ou de pressentir l'état de détention spirituelle dans lequel se trouve votre petit-fils; état de détention qui annule la vraie mort, puisqu'il ne sera véritablement spiritualisé que le jour où les portes du monde spirituel lui seront ouvertes.

Tout cela porte un cachet des plus curieux, et, par son éclaircissement, étonne autant qu'il rassure sur l'enchaînement de nos études et des lois qui président en tout et partout.

Puisse cette petite séance apporter en votre cœur autant de calme philosophique que de calme résignation.

Dans cet espoir, recevez, madame et bonne sœur en Dieu, mes salutations fraternelles.

Alp. Cahagnet.

Obs. Nous voici dans le dernier cas cité devant une punition infligée même à un désir, un laisser-aller, à l'accident *spiritualisateur*, avec circonstances atténuantes, dit l'Esprit, fort heureusement; car dans le cas précité, où l'inexpérience, et dans cent cas où la douleur semble légitimer ce

dégoût de l'existence terrestre, ne serait-il pas des plus malheureux de vivre spirituellement ainsi, dans le plus grand isolement possible, un égal nombre d'années que celles qu'on avait à vivre matériellement ? Réprouvé des Esprits, même les plus inférieurs, et accusé par tous de lâcheté, d'indigne ouvrier du grand atelier général, atelier dans lequel chacun doit être jaloux de remplir sa tâche, et par ce fait ne pas doubler celle des autres, ces révélations sont-elles une exacte vérité, ou sont-elles entachées de l'idée de la réprobation terrestre attachée à l'acte du suicide ? Nous ne pouvons prononcer *à priori* ; mais les raisons données par les Esprits, à l'appui de cette question, paraissent être très-rationnelles, si elles ne sont pas exemptes de quelque argumentation.

Nous enregistrons ces révélations. Nous en donnons connaissance à nos lecteurs, afin qu'ils les apprécient selon leur mérite ; mais nous conseillons à chacun d'agir avec prudence en cette circonstance ; et si les plus envieux de quitter l'existence terrestre ne cherchent pas à absorber quelques gouttes d'élixir *philosophique* ou de longue vie, au moins qu'ils n'absorbent pas quelque toxique spiritualisateur, en vue de se casser le nez plutôt contre des portes qui ne s'ouvrent qu'en temps et heure voulus.

ALP. CAHAGNET.

CORRESPONDANCE.

CURE MAGNÉTIQUE.

A M. Cahagnet.

Frère en Dieu,

Je mets à votre connaissance les résultats obtenus par l'application de l'eau magnétisée, pour l'emploi de laquelle je vous dois des remercîments, puisque c'est par vos conseils et votre encouragement que nous en avons fait usage.

Depuis janvier 1859, ma petite fille (Alphonsine, âgée de huit ans) avait à la tête une petite rougeur qui représentait à peu près le diamètre d'une pièce de 50 centimes, qui du premier abord ne nous inquiéta pas, et que nous négligeâmes de soigner. Cependant nous nous aperçûmes que de semaine en semaine le développement prenait un caractère plus sérieux. Nous nous préparâmes à soigner ce qui ne nous paraissait n'être que peu de chose; mais comme presque toujours un accident vint mettre obstacle à notre décision, la rougeole s'empara de l'enfant et nous la retint au lit pendant plusieurs semaines, d'où nous l'avons retirée (*avec l'aide de Dieu et du magnétisme*) assez heureusement. Mais pendant ce temps, cette rou-

geur est devenue une plaie d'une dimension énorme, c'est-à-dire qu'elle avait sept à huit centimètres de diamètre; en un mot, nous étions effrayés d'une marche aussi rapide. Ma femme rencontra le médecin et lui fit voir ce mal : il dit que c'était une dartre. Fatigué de l'inefficacité de plusieurs remèdes, ce fut là où je vins vous consulter, et où vous me conseillâtes l'emploi de l'eau magnétisée. Alors commença le traitement suivant :

Je mis sur le mal des compresses d'eau magnétisée froide (*réchauffée seulement par la pensée*), jusqu'à environ dix à quinze fois par jour, ne les laissant jamais sécher entièrement, et une fois par jour je magnétisais le mal pendant un quart-d'heure, ayant toujours le soin de renouveler le plus fréquemment possible le linge qui servait à cet effet (car je crois que c'est aussi une des conditions essentielles, vu que la fièvre du mal peut s'imprégner aussi vite dans ce linge que le magnétisme lui-même. Si alors l'on ne le changeait pas, ce serait sans cesse une lutte dans laquelle la pensée du bien succomberait sous la puissance du mal, puisque le magnétiseur ne serait pas aussi constamment attaché à ce linge que le mal lui-même). Le matin, à jeun, la malade prenait un demi-verre d'une infusion de saponaire que je magnétisais aussi. Au bout de huit jours de ce trai-

tement, je vis moins de feu, mais la plaie restait toujours aussi grande. Je pris courage, et continuai huit autres jours. Plus tard, je vis quelques petites places où l'épiderme reprenait sa couleur normale, et je remarquai que les autres endroits se couvraient d'une couche épaisse que j'enlevai avec un petit bout d'acier : cette couche était le pu que la plaie sécrétait. Enfin, je travaillai toujours de la même manière pendant environ trois mois, voyant du mieux par période de huit en huit jours. Ce n'est qu'au bout de ce temps que tout est disparu, à ma grande satisfaction et à la *gloire du magnétisme*, dont les bienfaits sont si fréquents.

Il y a déjà plusieurs mois que cette cure est menée à bonne fin, et rien ne reparaît, si ce ne sont les cheveux qui veulent reprendre leur place dans la coiffure de l'enfant. Je ne vous ai pas donné ces détails plus tôt, parce que je voulais voir si quelquefois tout était bien éteint.

Je vous envoie cette correspondance pour que vous en disposiez à votre gré. Si vous la publiez, je souhaite qu'elle soit un encouragement pour tout père de famille qui, comme moi, se trouverait dans le même cas, et qu'elle leur prouve, comme à moi, que la foi et la persévérance conduisent toujours à de bons résultats.

Voilà, bon frère, la faible offrande qu'un de

vos élèves offre à la cause du magnétisme, si bien défendue par vous.

Recevez mes fraternels remercîments.

MAUGIS.

Argenteuil, ce 27 novembre 1859.

Un grand-père qui veut voir son petit-fils.

Un jour du mois de novembre, je vis entrer chez moi un zouave. Cette vue me produisit une certaine émotion ; ayant un frère dans ce corps qui occupe l'Afrique du moment, je pensai immédiatement à lui ; la taille et la voix de son compagnon d'armes étaient en tout semblables à celles que possédaient mon frère ; je fus un moment surpris. Il s'adressa à moi, en me demandant où restait M. Lecocq. Je me fis connaître, et les détails que j'avais hâte de connaître me furent donnés et reçus avec un même plaisir.

Ce jeune homme, après m'avoir mis au courant de l'amitié qui l'unissait si étroitement à celui dont il me donnait des nouvelles, m'initia à quelques détails de sa famille, et me dit entre autres qu'il avait eu un grand-père qui était mort à quatre-vingt-douze ans.

« Mais, me dit-il, il faut que je vous conte quel-

que chose sur cet homme-là, et qui me semble tout de même bien étonnant. Figurez-vous que dans les derniers mois, avant qu'il ne mourût, un jour il était tellement faible, à peine respirait-il, qu'il fit assembler toute la famille près de son lit. Il vit et passa la revue de tous ses petits-enfants qui sont assez nombreux, croyez-le ; si bien que voilà mon grand-père qui s'aperçoit que je n'étais pas là. C'était pas malin, puisque je grimpais sur les mamelons brûlants de l'Afrique, et je ne pensais pas trop à lui ; mais c'est pas ça, voilà qu'il dit à toute la famille : « Mes enfants, je me sens bien près de m'en aller, car je ne sais pas si je verrai le jour de demain, mais il manque Jules ici, mon petit soldat. Ah ! il est loin ; mais c'est égal, *je veux l'attendre, pour le voir avant de mourir.* » Eh bien, monsieur, il reprit un peu de forces, et moi j'arrivais en France, en convalescence, quatre mois après, et naturellement je dirigeai la colonne sur Noyon, chez mon père et ma mère, qui me dirent : « Ah ! te voilà. Eh bien, ton grand-père qui n'a pas voulu mourir sans te voir ; il a dit qu'il t'attendait. Mais comment t'annoncer sans que cela lui fasse du mal ? — N'ayez pas peur, leur dis-je, vous lui direz comme cela qu'il y a quelqu'un qui demande à le voir, ça le préparera tout doucement, et puis voilà, j'entrerai tout comme ça. »

» Qui fut dit fut fait. J'allai chez lui, et avant

[illegible]

dire, au [illegible]
calotte. » Et [illegible]
fait partie [illegible]

Non-seulement [illegible]
mais ces faits [illegible]
que l'on ne [illegible]
mandé : comment [illegible]
mort, l'entrée [illegible]
nutés, comme [illegible]
serait alors pas [illegible]
tarder de huit [illegible]
mois, un fait qui [illegible]

S'il existait un peu de liberté, l'Esprit pourrait alors peut-être donner une impulsion nouvelle à ce corps affaibli, pour le faire patienter quelques secondes de plus. Mais alors aussi, dans ce cas, il faut qu'il sache de même si le fait qu'il attend ne peut dépasser la puissance dont il peut disposer, car cette absence pourrait durer deux ans et plus, et à quatre-vingt-douze ans, étant près de se spiritualiser, il me semble bien difficile de prolonger ainsi indéfiniment la vie dans un corps qui n'en veut plus. Non, pour que l'Esprit dise cela par la bouche du mourant, il faut qu'il ait connaissance de la présence certaine de la personne pour un temps prochain ; nous rentrons alors dans les prophéties, c'est-à-dire d'une lecture dans les pages du monde type. C'est alors un *semblant* de liberté autorisé, mais c'est une vue réelle de l'avenir, comme elle l'a été au moment de l'arrivée, malgré les trois cloisons en plâtre et les portes fermées. Notre frère et ami Cahagnet pourrait peut-être nous dire sa manière d'expliquer ce fait : tous les lecteurs ne pourraient qu'y gagner.

L. Lecocq.

Réponse à la lettre précédente.

Nous voudrions pouvoir répondre aussi heureusement que logiquement à la question que nous

philosophique, tel élément tonique, telle précaution physique, qu'il peut être possible d'obtenir le même résultat de telle pensée d'amour typique; car, en résumé, nous ne voyons pas pourquoi nous accorderions à tel corpuscule métallique, végétal ou animal le droit de suspendre ou prolonger notre existence terrestre, et que nous refuserions ce droit aux corpuscules mêmes de cet exister; à ces pensées, à ces sensations confidentes et principaux agents de ce moi humain dont nous ne connaissons l'histoire qu'aux faibles notes que nous prenons sur lui, mais dont nous ignorons à coup sûr les facultés.

Les temps sont divisés par périodes : du millenaire à la fraction de seconde, il y a des chiffres à poser pour points de repères. C'est ce que veut faire l'homme; aussi regarde-t-il marcher sans cesse l'aiguille de ce grand cadran général, pour compter à chaque battement du balancier les distentions et les repliements des ressorts de ce comcompliqué mécanisme. Il s'écrie à chaque phase observée : Voilà la loi, voilà le point de repère, le commencement et la fin de la vibration de cet ensemble! Hélas! ses certitudes sont balancées par ses doutes, et sans cessse éclairé sur la question qu'il croit avoir résolue, il recommence sans cesse à la résoudre. Celle de la sortie comme celle de l'entrée du théâtre terrestre ne peuvent souffrir

d'entraves. La [illegible]
commencement [illegible]
sous l'empire [illegible]
drogue comme [illegible]
qu'une suite [illegible]
guille, laissant [illegible]
passer parmi [illegible]
à nos yeux. [illegible]
question.

REVÉLATIONS [illegible]

[illegible]

Suite.

DEUXIEME [illegible]

[illegible]
frit sa participation [illegible]
mière séance. [illegible]
fut en compagnie [illegible]
par son organe. [illegible]

D. Vous [illegible]
et prêts à [illegible]
seignements. [illegible]
d'aborder, nous [illegible]
question. Veuillez [illegible]

(1) Voir la précédente [illegible]

ce que vous avez à nous communiquer sur les rapports des globes entre eux?

R. Voici mes premières propositions, — répond cet Esprit; — mais n'allez pas croire que je peux les appuyer de démonstrations relevant de la connaissance de leurs propres causes; non, je ne suis encore (je vous le répète) qu'à l'*a, b, c* de cette étude éternelle que Dieu seul peut connaître en son entier.

1° Un globe ne peut être distrait, ni dérangé du cercle des globes qui l'entourent; tous suivent l'évolution d'un seul. S'il était possible à l'un d'eux de se disjoindre de ce cercle, cela produirait à l'instant une fusion, une cohésion des autres, tellement ils sont solidaires (1).

2° On peut dire que tous les globes se relient ensemble, quoique formant à l'infini des groupes qui paraissent à l'œil être séparés. Cette alliance est due à une absorption et à une émission les uns des autres.

3° Voilà le plan de l'univers, dit l'Esprit Galilée à Ravet, en lui montrant une esquisse de ce plan. — C'est, dit ce lucide, un assemblage de cercles

(1) Cette proposition me semble être la suite et la confirmation de la question bien antérieurement posée par Ravet à cet Esprit, sur la possibilité qu'un globe pût tourner en contre-sens, qu'en adviendrait-il? Voir ses *Voyages sur Mercure*, tome IV, *Encyclopédie magnétique*, page 20.

se côtoyant et supperposés les uns sur les autres. — Qui voudriez-vous qui reliât tous ces globes ensemble, lui fait observer Galilée, s'il n'en était pas ainsi? Cela fait que chaque globe a un peu de tous les globes en lui, tant par cet enchaînement que par ces échanges réciproques.

4° On pourra objecter que les rayons lumineux, les envois de lumières des globes les uns aux autres paraissant à vos yeux être faits en ligne droite, ne peuvent faire admettre qu'ils soient faits au contraire en ligne courbe. Vous pourez répondre que le cercle de chacun est si grand que l'envoi de sa lumière, quoique fait en ligne courbe, ne peut être apprécié tel, et doit paraître naturellement être fait en ligne droite.

5° Ce qui a trompé longtemps les astronomes, c'est de ne voir ces cercles que sur une face, quand au contraire ils se présentent sur toutes les faces.

6° L'existence humaine est d'une bien courte durée pour faire une étude approfondie de ces choses; des siècles et des éternités peuvent à peine y suffire. Lorsque l'homme arrive à en comprendre quelques parcelles, il passe de l'ignorance la plus absolue à l'admiration la plus grande : c'est là seulement qu'il sait qu'il est appelé à prendre place dans la marche de l'œuvre divine. Sans pouvoir se dire en être le régulateur, il n'en devient pas moins une fraction de cette régularité. Sans attein-

dre jusqu'à la puissance divine, il atteint cependant à celle de vastes connaissances, et d'une si haute sagesse, qu'il ne peut plus communiquer avec les hommes de la terre que par correspondance, que par ceux qui, étant moins avancés que lui, lui servent d'intermédiaire. Son langage et ses aspirations sont tout autres que sur la terre; il ne pourrait être compris des êtres de ce globe. Lorsqu'il arrive à vos savants de connaître par le fait de la méditation et de leurs persévérantes recherches quelques fragments des grandes lois qui régissent l'univers, ces connaissances sont dues à des jets de lumières, à des élans d'amour que les Esprits les plus élevés dans la grande échelle sans limites du savoir humain font pénétrer jusqu'à vous; cai soyez bien convaincus qu'il faut des éternités pour lirè le livre des lois de la création de Dieu.

7° Il y a également une semblable correspondance entre les soleils : ces derniers, quoique étant un point central de cercles particuliers de globes, n'en sont pas moins chacun une partie, une simple fraction d'un cercle sans limite connue de tels soleils. Supposez voir une quantité innombrable de cercles enlacés les uns dans les autres, et s'étendant eux-mêmes en un cercle d'une dimension sans limite. Il y a parmi ces cercles différence en grandeur de circonférence et de nombre de globes

qui les forment ; les plus grands sont ceux [illegible] atteignent les limites les plus reculées de ce cercle immesurable ; par conséquent les [illegible] trouveraient être au centre, [illegible] centre [illegible]

8e Les globes ou planètes groupés ainsi autour d'un soleil sont à l'égard de ce dernier comme la lune vous paraît être à l'égard du vôtre ; on pourrait les nommer ses lunes.

9e Les soleils et les globes de leurs cercles régularisent entre eux, par leur échange réciproque, leur nature ou loi d'être ; ils entretiennent par là l'exister de cette loi ; car les uns sont plus chauds ou froids, plus lumineux ou plus obscurs que les autres. L'alliance des soleils entre eux est faite en vue du même but de régularité et de conservation de l'exister de cette grande loi harmonique qui ne peut permettre des absorptions ni des émissions que par voie d'égale répartition et des besoins de tous.

D. De quelle nature pensez-vous que sont les soleils? c'est-à-dire pensez-vous, comme [illegible] Swedenborg, qu'ils ne sont que des [illegible] d'un soleil typique qui [illegible] soleil planant à une hauteur [illegible] dessous de tous les globes, et les [illegible] de ses rayons, de manière à pénétrer [illegible] limites les plus reculées de la création [illegible] croit que notre soleil (par exemple) n'est qu'une

plus grosse fraction d'un tel rayon lumineux qui, passant à travers des jonctions de globes, comme une lumière à travers les fissures d'une porte mal jointe, nous fait l'effet d'un foyer d'un globe spécial, quand ce n'est au contraire qu'un tel rayon du soleil spirituel.

R. Je ne peux affirmer que les soleils sont des globes semblables aux autres et d'une substance identique. Je crois, au contraire, qu'il ne sont pas matériels, ni par conséquent habités par des êtres matériels. Je pense qu'ils sont des globes d'une substance mixte entre le matériel et le spirituel; qu'ils sont pour lors habités par des Esprits en cours d'élévation et d'épuration; qu'ils sont une étape de la grande route éternelle.

D. Vous dites qu'il faut des éternités pour connaître l'œuvre de Dieu : dans ces longues et difficiles études l'homme ne se trouve-t-il pas abîmé, anéanti du moins quant à la connaissance de son moi, de son passé? etc.

R. JAMAIS. Les passés de l'homme sont autant de lettres du grand alphabet de ses connaissances; ils sont de vastes magasins où son observation puise pour composer et apprécier dans ses avenirs.

D. Cependant nous devons avoir déjà un passé, au moins, si nous sommes de toute éternité, passé dont nous n'avons aucune souvenance, par conséquent ne nous facilitant aucune comparaison?

R. Vous avez un passé, il est vrai, mais de non vibration d'études. L'état matériel est la première lettre de l'alphabet des connaissances humaines dont je vous parle. C'est avec ces lettres ou ces innombrables études qui vous sont réservées de faire, que vous composerez des syllabes, des mots, des phrases, des propositions des solutions. Vous ne pourriez retrancher une des lettres de cet alphabet sans perdre à l'instant les moyens de cette langue du savoir ; par conséquent la première vous est aussi nécessaire que la dernière, et votre état matériel, qui en est l'A, vous devient donc indispensable à conserver, pour concourir pour sa part à la formation des solutions dont je vous parle. Il n'y a quoi que ce soit dans votre exister qui puisse vous quitter.

D. Permettez-moi de réfléchir à vos propositions, et de préparer quelques questions s'y rapportant, ou de vous faire connaître celles que notre frère Lecocq nous propose de vous soumettre (1).

R. J'y répondrai selon mon savoir.

Là se termina cette séance qui demande à être méditée, et peut-être complétée.

(1) Je pensais que c'était à l'Esprit Galilée que notre ami M. Lecocq désirait faire adresser ses questions; mais cet étudiant préféra les faire adresser à William Herschel. On les connaîtra plus loin. (*Note de l'Auteur.*)

TROISIÈME SÉANCE.

Le 7 mai, je prie Ravet d'attirer l'attention de l'Esprit Galilée sur la lecture que je vais lui faire à haute voix du procès-verbal de la dernière séance, afin qu'il en exclue ce qui ne lui conviendra pas.

Lorsque je suis à la proposition huitième, ce bon Esprit me prie de la compléter par ces mots : « Le soleil étant l'âme, la vie, le régulateur des planètes qui l'entourent, est continuellement en rapport avec elles par un effet d'émission, qui les tient dans un éloignement nécessaire à ce rapport; mais l'émission ou le genre d'échange que font par compensation, ces globes envers le soleil, tentent au contraire à les rapprocher sans cesse de lui : c'est donc une combinaison des plus harmoniques qui préside à l'entretien de ces rapports réciproques. S'il était possible à un globe d'absorber plus qu'il ne rend, cela enfanterait la désharmonie entre tous, en ce que cette absorption légitimée, légitimerait une inégalité d'action entre ces globes, par conséquent conduirait à les fusionner tous un jour dans un. Non, cela ne peut être; l'échange entre eux est proportionnel et toujours garanti. »

A la proposition neuvième, Galilée nous prie de compléter sa réponse ainsi qu'il suit : « Je ne

peux garantir que ce sont les Esprits de la terre qui habitent le soleil; je garantis que tous les espaces de l'univers sont habités; ce qui m'a fait vous dire que le soleil devait être habité par des Esprits comme le reste; mais dire quels sont ces Esprits, je ne le peux. La terre est, à l'égard du soleil, comme la matière est au gaz; si vous ne pouvez saisir le gaz dans votre main, vous ne pouvez pas plus comprendre la substance du soleil. Les êtres qui habitent le soleil doivent être aussi loin de ceux terrestres que l'horizon le plus reculé l'est au point qui le cherche. J'oserais presque dire que ce doivent être des Esprits DIEUX, en comparaison des Esprits terrestres. Oh! mon ami, ne touchons pas à cette question; je ne sais quand il nous sera permis de l'étudier. Il faut être bien loin du but où nous sommes, pour toucher à celui-ci; respectons, respectons ce que nous ne connaissons pas; n'est-ce pas assez de devoir tout à cet astre, sans en exiger davantage? Ah! connaître les Esprits qui habitent le soleil n'est pas de notre domaine présentement. »

Ravet dit que cette question semble jeter dans un état de grande méditation et de grande admiration l'Esprit Galilée, et ajoute même que le respect de cet Esprit pour le soleil a quelque chose de divin.

A la dernière réponse de cet Esprit, séance pré-

citée, il ajoute encore : « Oui, l'homme en premier lieu est dans un état de sommeil ; il ignore, il cherche, il désire ; en deuxième lieu, il est dans un état de vibration, il agit, pense, combine, conclut, acquiert, amasse, emmagasine ses moyens d'observation pour l'avenir ; et, en troisième lieu, il déballe le tout, expertise, voit, et juge d'une autre manière. Il se dit : Tiens, moi qui croyais que cela était comme ça ! Oh ! c'est trop fort ; cela n'est pas croyable ; mais chaque chose est à sa place, en vue de l'utilité générale ! qui aurait cru ça ? qui s'en serait même douté ? Mais quel est donc l'être qui a combiné, classé, harmonisé ces choses ? A cette grande question succède l'admiration, le respect, l'amour, le repos !... Cette troisième période de l'existence humaine est de toute éternité, en ce qu'elle porte à admirer sans cesse et qu'elle recherche sans cesse. Chaque solution est un bonheur, une joie, une félicité nouvelle. C'est l'infini, c'est l'infini !... »

D. Vous vous supposez là, devant l'homme à l'intelligence studieuse, élevée, hors ligne ; mais la masse des hommes, du sauvage primitif au sauvage de nos jours, du paysan enfermé dans son étable au gros banquier enfermé dans son bureau, de l'idiot au fou, etc., tous êtres qui ne connaissent et ne veulent ou ne peuvent connaître Dieu, ciel et terre, vertu, honnêteté, fraternité ; le germe,

l'éclosion et la succession, qu'en pensez-vous?

R. Est-ce qu'il peut y avoir des réprouvés dans l'œuvre de Dieu? Est-ce que chacun n'est pas déjà à sa place dans vos grandes cités? L'heure du lever de l'un étant celle du coucher de l'autre, est-elle moins l'heure nécessaire à tous? Le riche et le pauvre ne sont-ils pas les stimulants du bien-être de tous? Les troubles et les maux de tous ne sont-ils pas les lumières de la prudence et de la sécurité de ces cités? Non, mon ami, il n'y a pas de réprouvés dans l'œuvre de Dieu. Ce qu'un homme ne peut apprendre sous un professeur, il l'apprend sous un autre; ce qu'on réserve pour demain, n'est-ce pas ce qui doit être aujourd'hui. Tout se succède se manifeste et vibre en son temps, soyez-en assuré.

D. Vous nous avez décrit les rapports des globes entre eux. Ces rapports atteignent-ils jusqu'aux hommes qui habitent ces globes?

R. Est-ce que les hommes ne sont pas les corpuscules des globes qu'ils habitent? Ces globes peuvent-ils éprouver une influence quelconque sans que tout ce qui les touche ne sente cette influence? Sachez donc que c'est une solidarité parfaite qui règne dans l'univers, et que chacune de ses parties y est soumise.

D. J'entendais vous demander si, comme les anciens l'ont avancé et l'ont cru, les globes de

notre système planétaire ont des rapports directs avec chacun de nous, c'est-à-dire avec les organes de notre corps, comme par exemple SATURNE avec la rate, JUPITER avec le foie, MARS avec l'estomac, le SOLEIL avec le cœur, VÉNUS avec les reins, MERCURE avec le poumon, la LUNE avec le cerveau, de manière à pouvoir soutirer de ces globes, à l'occasion, les fluides nécessaires à rétablir l'harmonie du corps?

R. Les rapports des globes de votre cercle sont tellement bien établis qu'ils se font d'eux-mêmes, en temps et heures, lorsqu'il arrive à vos organes d'être privés des fluides qui leur sont nécessaires; c'est qu'ils émettent avec trop d'abondance ces fluides, et ne les soutirent pas avec la même force. Il en est de même pour ceux qui en sont trop chargés, c'est qu'ils soutirent plus qu'ils n'émettent; mais comme tout vase ne peut contenir que selon sa capacité, il vient donc un moment où de vide il s'emplit, et où de plein il déborde, vu que ce versement, cet échange, ces rapports ont toujours lieu et ne peuvent cesser d'exister.

D. Les anciens avaient également porté la puissance de ces rapports jusqu'à la divinisation. Le paganisme en est une preuve irrécusable; ils allaient jusqu'à dire des globes qu'ils étaient des dieux ou siéges de dieux, ou les commettre aux éléments, aux productions de la nature et au

conceptions humaines, ce qui cependant annonçait des propensions vers l'étude philosophique des rapportsde l'univers dans ses divisions?

R. Les païens, comme tous les peuples, plus enthousiastes qu'observateurs sérieux, ont porté trop loin le respect qu'ils avaient pour les astres, et l'intuition qu'ils sentaient desdits rapports des astres avec l'homme. Ils auraient dû s'en tenir à l'étude de ces rapports, sans aller jusqu'à diviniser les astres et se diviniser eux-mêmes. Il est vrai que les astres sont une partie de Dieu, qu'ils commandent notre admiration et notre respect; mais nous ne pouvons voir Dieu complet en eux, nous ne pouvons individualiser ainsi toutes les parties de l'œuvre divine pour en faire autant de dieux, C'est diviser la question et non la souder; cependant les païens étaient plus dans le vrai, dans leurs propositions religieuses, que les chrétiens, en ce qu'ils prouvaient du doigt qu'ils adoraient et respectaient quelque chose de visible, de vraiment grand et digne de l'admiration des hommes, quand les chrétiens, au contraire, n'offrent qu'un *conte* aux hommes.

Cette séance se termina là, dérangé que nous fûmes par une visite inattendue.

QUATRIÈME SÉANCE.

Le 14 mai, je fais la lecture à l'Esprit Galilée, du procès-verbal de la dernière séance, lecture qu'il approuve dans tout son contenu ; il s'écrie seulement, au complément de la huitième proposition : « Que diront les hommes en sachant cela ? »

D. Si, comme vous nous l'avez dit, il y a un rapport établi entre tous les globes, et de ces derniers avec leurs habitants, y a-t-il également un rapport établi entre les comètes et lesdits globes?

R. Certainement ; mais ce rapport offre certaine différence. Les comètes sont des globes groupés aussi par cercles, cercles dont l'étendue ne nous est pas connue; elles décrivent également des cercles dans leur course, cercles qui sont immenses, et qui traversent tous les cercles des autres globes. J'entends dire par les traverser, qu'elles les enchaînent, les influencent, les soudent ensemble.

D. S'il en est ainsi, il doit y avoir des échanges entre les comètes et tous les globes de l'univers?

R. Oui ; mais les échanges ne sont pas les mêmes pour tous; chacun ne leur rend pas toujours en équivalent de ce qu'il reçoit. Votre globe, par exemple, ne leur donne rien, ou si peu que cela n'est pas estimable, quand, au contraire, il reçoit beaucoup.

D. La question que je vous soumets est pour connaître si nous devons à ces émissions, ou influences des comètes, comme les anciens l'ont cru, certains états d'Esprits qui conduisent aux révolutions, aux guerres, ou certains troubles physiques conduisant à des maladies contagieuses?

R. Vous ne devez pas positivement ces choses à l'influence des comètes sur votre globe, en ce qu'il y a de ces grandes manifestations guerrières ou épidémiques qui ont des époques, qui sont soumises à des dates et à des conditions qu'il ne nous est pas donné d'apprécier. Il faudrait remonter aux causes des causes elles-mêmes, ce que personne ne doit chercher ni espérer de faire; cependant les comètes sont des avertissements et des commencements de vibration des choses.

D. Dans le peu d'absorption que les comètes font de notre terre, pensez-vous que ne se trouverait pas comprise cette multitude d'âmes qui la quittent dans ces départs en masse qu'enfantent les guerres et les épidémies?

R. Après un moment de réflexion, l'Esprit Galilée s'écrie : « Ah ! ah ! le système ne serait pas mauvais, s'il était admissible : ce serait un moyen comme un autre de s'entrefournir des êtres de globe à globe; mais cela ne peut être ainsi, car le saut serait un peu trop élevé et trop brusque. Ne voyons dans ces absorptions que des échanges

de fluides nécessaires aux deux corps qui les font. »

D. Je ne prétends pas vous proposer de faire aller ainsi les âmes de notre globe dans les comètes, sans élévation progressive et successive; mais faire entrer en elles les âmes les plus élevées de ce globe, et par conséquent faciliter le cercle le plus rapproché de la terre de se peupler des âmes partantes.

R. Non, il n'en est pas ainsi ; l'influence des comètes sur votre globe se restreint, a répandre dans son atmosphère un certain degré de chaleur ou de fluides stimulants, appelés à mettre en vibration les germes des choses dont nous parlons.

D. Cependant, en nos jours, nous commençons une guerre (1) qui, selon les apparences, devra agiter considérablement les hommes des contrées de notre globe où elle aura lieu, et rien ne fait présager du moment une telle agitation. Un calme presque parfait semble régner, au contraire, dans tous les cœurs ; la plus grande assurance nous entoure ; je serais presque tenté de dire que cette guerre se fera en gants jaunes.

R. Oh ! ne vous y trompez pas, et dites qu'elle se fera en gants rouges. Les agitations que doivent produire les germes dont je vous ai parlé, commencent toujours par une espèce de grand calme, au-

(1) Guerre d'Italie contre l'Autriche.

quel succèdent l'inquiétude, puis l'agitation et la colère. Dans le premier cas, c'est que l'âme sait très-bien ce que le corps ignore, et qu'elle réfléchit aux horreurs, aux tristes résultats de la chose. Par la guerre ou l'épidémie, il y a pour elle perte à éprouver, de parents, d'amis ou connaissances; il y a des suites plus ou moins pesantes à supporter. Elle connaît la justice et l'implore; mais l'éclosion de ce germe se fait, circule dans le sang qui est changé d'état par l'influence dont je vous parle; là, alors, les pensées qui entourent ce germe se trouvent échauffées du feu du sang, se trouvent agitées de ses agitations et colères, de ses résistances et de ses désordres; là, s'enfantent la guerre et le changement d'état de l'âme et du corps.

D. Est-ce aux comètes que nous devons ces germes?

R. Non, vous ne leur devez que l'éclosion de ces germes.

D. Leur marche en ce cas et leur apparition à notre système planétaire serait une espèce d'ordre, de mise en scène de ces choses.

R. Ce n'en est que l'avertissement; ce n'est pas un ordre, c'est l'accomplissement de ce qui doit être.

D. Cela équivaut à un ordre; car ces astres me font assez l'effet (pour me présenter une figure matérielle) de courriers qui annoncent qu'une vo-

lonté supérieure commande l'accomplissement de cette chose.

R. Ce n'est pas tout à fait cela... Ravet ne comprenant pas clairement ce que lui dit l'Esprit Galilée à ce sujet, craint un moment que ce ne soit pas cet Esprit qui est présent, et l'invite à se retirer au nom de Dieu, en lui disant qu'il le rend responsable des erreurs ou des mensonges qu'il lui plairait de nous entourer ; que si nous demandons l'instruction, nous ne la forçons pas, et que nous ne voulons en quoi que ce soit altérer la vérité sur ces choses ; mais l'Esprit reste, et réponds avec sa bienveillance habituelle : « C'est bien moi qui suis Galilée, c'est bien moi qui vous réponds ; et je crois vous dire toute la vérité, telle que je la sais. Non, les comètes ne donnent pas ces germes à la terre ; non, elles n'apportent pas l'ordre de leur éclosion ; elles ne sont que les précurseurs de cette éclosion qui, comme je vous le répète, a ses époques de vibration, comme les comètes ont les leurs pour apparaître à vos yeux. »

D. Vous dites que les comètes donnent plus à la terre qu'elles n'absorbent d'elle ; comment remplissent-elles le vide de leur propre émission ?

R. Communiquant avec les cercles des sphères de ces globes, elles déposent chez l'un ce qu'elles ont pris chez l'autre, et par ce fait rétablissent entre tous l'harmonie, comme je vous l'ai déjà dit

antérieurement (1). Elles-mêmes, par ces absorptions et ces émissions, s'harmonisent également,se régularisent et entretiennent leur exister. Le don qu'elles font aux globes se fait au moyen de cette traînée lumineuse que vous remarquez après elles, traînée que vous nommez leur queue. Cette queue n'est pas autrement composée que l'atmosphère de tous les globes, simplement qu'elle est beaucoup plus brillante et plus lumineuse, sans quoi vous ne la verriez pas; elle possède en plus un plus grand degré de chaleur. La vitesse avec laquelle elles parcourent les espaces opère cette traînée fluidique que vous voyez, traînée qu'absorbent les cercles du système qu'elle pénètre.

D. Où les comètes trouvent-elles les moyens de possession d'une telle chaleur et d'une telle clarté fluidique?

R. Au contact d'un plus grand nombre de soleils qu'elles côtoient, et dont elles sont beaucoup plus près que votre globe l'est du sien, quoique le cercle décrit par elles soit beaucoup plus grand que celui décrit par la terre. C'est directement dans cet immense parcourt qu'elles rencontrent plus de soleils, et reçoivent d'eux cette chaleur et cette lumière nécessaires à transformer les soustractions et émissions qu'elles font aux globes.

(1) Voir *Révélations d'Outre-Tombe.*

D. Pensez-vous que les comètes sont des planètes, des globes matériels comme le nôtre?

R. Oui.

D. Cependant, dernièrement, on dit avoir aperçu très-distinctement à travers leur noyau une étoile à une plus ou moins grande distance d'elles.

R. On a cru que c'était à travers leur noyau; on s'est trompé : voilà comme on a fait considérablement d'erreurs en astronomie. Pensez donc qu'un point aussi éloigné de votre globe que l'est le noyau d'une comète, et surtout vu par vos moyens d'optiques, doit être assez petit pour permettre qu'une étoile, à une distance encore plus éloignée, qui se trouve en parallèle avec ses bords, puisse être prise pour être dans ce noyau; cela ne peut être autrement, car les comètes sont bien des corps solides.

D. Pensez-vous que ce sont des globes habités par des êtres de notre espèce ou à peu près?

R. Je ne le crois pas; je ne peux vous renseigner à ce sujet.

D. Pourrez-vous vous en occuper et nous en dire un mot à l'occasion?

R. Oui, dites à M. Cahagnet que je m'en occuperai, et qu'en temps opportun je lui en donnerai connaissance à lui-même; mais d'ici là, comme c'est un questionneur qui n'est pas en peine de traiter d'autre chose, nous nous occuperons d'autres questions.

Obs. Ces séances paraîtront courtes, quoiqu'elles durent chacune une à deux heures. Désirant les présenter au public aussi dépouillées que possible de tout ce qui pourrait les alourdir, je suis obligé à chacune d'en lire le procès-verbal rédigé à l'Esprit qui en est l'auteur, et qui exige un peu de temps; car chaque proposition enfante de nouvelles observations démonstratives, que je garde pour moi, vu que je les suppose faites dans le but de bien mettre mon Esprit dans l'état nécessaire à leur compréhension, et qu'elles pourraient fatiguer le lecteur que je tiens à conserver dans ce genre d'études.

Je dois faire observer à nouveau, que Ravel met dans ces communications toute la réserve et toute la méfiance désirable, en vue d'une plus grande somme de certitude, pour lui et pour les hommes qui lui accordent leur confiance. Cette manière de procéder, jointe à la difficulté que ce lucide éprouve de rendre dans des termes convenables des solutions de cet ordre, nous font perdre beaucoup de temps, et, loin de simplifier, pour moi, la rédaction de ces causeries, la rendent très-difficile. Aussi ai-je pris l'habitude, je le répète, de lire les procès-verbaux de chacune à toutes les séances, afin de voir si j'ai bien saisi et bien rendu les appréciations sollicitées.

CINQUIÈME SÉANCE.

Le 28 mai, je demande à l'Esprit Galilée si la lecture que je lui fais de nos procès-verbaux ne l'ennuie pas. Ce bon Esprit me répond : « On doit toujours en agir ainsi. »

A la première réponse faite dans la séance du 14 mai, cet Esprit me prie d'ajouter ces mots : « *et les régularise.* »

A la deuxième réponse, ajoutez : « Votre globe étant lui-même une espèce de noyau, duquel la lune soutire beaucoup, il se trouve reverser en ce sens sur elle ce qu'il ne reverse pas aux comètes. »

A la troisième réponse, dites : « *je ne le sais pas*, et non : je ne le crois pas. »

D. Depuis vos nouvelles études, avez-vous acquis des notions positives sur l'existence et la nature de l'anneau de Saturne ?

R. Voilà bien les hommes de la terre, avec leur anneau de Saturne; mais Saturne n'a pas plus d'anneau que la terre; ce que vous prenez pour tel, est le réfléchissement d'un cercle atmosphérique d'une autre planète, cercle dans lequel se trouve enfermé Saturne. Ce réfléchissement se présentant en parallèle à vos yeux les trompe, ainsi que tous vos moyens d'optique. La position de ce cercle peut être comparée à un angle aigu, quand celle de la terre peut être comparée à un angle de

45 degrés, dans le rapport de cette dernière à la première.

D. Cependant, on dit que cet anneau disparaît et reparaît ?

R. Il ne peut disparaître puisqu'il n'existe pas ; c'est le cercle atmosphérique dans le bord duquel est placé Saturne, qui, suivant l'évolution de son globe, se trouve s'éloigner ou se rapprocher davantage de lui, et par conséquent se rend plus ou moins visible. Pour vous rendre compte de la position de ce cercle, imaginez-vous voir devant vous un cercle d'une barrique, posé en parrallèle et non de face ; puis, admettez qu'un des bords de ce cercle atmosphérique enlace un des cercles atmosphériques d'un autre globe, vous vous rendrez compte aisément de cette erreur d'optique et du moyen lumineux de ce cercle, par sa position parallèle, qui réfléchit de cette manière la lumière solaire.

D. Que sont ces étoiles qu'on nomme les Gémeaux, comme beaucoup d'autres groupes qu'on remarque, ainsi, par trois ou quatre plus ou moins près les unes des autres, de manière qu'on dirait qu'elles agissent dans le même rayon sphérique ?

R. C'est encore une erreur d'optique : les deux étoiles dont vous parlez se trouvent au contraire très-distancées l'une de l'autre, parallèlement ; l'une d'elle pourrait être comparée, pour la gros-

seur, à votre terre, et l'autre à la lune ; ce qui fait que la plus grosse étant la plus éloignée, vous paraît être de la même grosseur que l'autre. Si vous étiez à leur place, vous penseriez de même en voyant la terre et la lune ; ces deux globes vous sembleraient égaux en grosseur, vu leur distance réciproque, et vous les croiriez très-près l'un de l'autre.

D. Pensez-vous que notre système planétaire soit composé de plus de sept planètes?

R. Sans compter toutes celles que vous ne voyez pas, à celles que vous voyez, vous pourriez en ajouter deux de plus, ce qui ferait neuf : ce seraient les planètes STRABON et EUCLIDE.

D. Celles que nous ne pouvons voir ne peuvent être de notre système planétaire.

R. Vous n'aurez aucune notions sur votre système planétaire, tant que vous en classerez les satellites sur un cercle plane comme vous le faites. Sachez donc que la terre se trouve posée sur une rive, dirai-je, de ce système, et que, par sa position, elle ne peut voir que les planètes qui sont à la portée de la circonférence du cercle sur lequel elle est posée. Pour avoir une idée exacte de la position de la terre dans le système planétaire de ses cercles, prenez une boule ou une pomme, et coupez-la horizontalement en quatre parties égales, par rouelles et non en quartiers ; vous aurez quatre

disques mi-plats, représentant quatre cercles, mais des cercles ayant chacun des diamètres et des surfaces différents. Posez la terre sur le plus petit cercle qui est une des deux rives mamelonnées de cette pomme, et surtout placez cette rive à l'un des pôles des cercles du système planétaire de la terre ; vous comprendrez alors que par cette position elle ne peut voir que jusqu'à l'étendue de la circonférence du plan sur lequel elle est posée; mais qu'elle ne peut voir ce qu'il est permis de voir aux autres cercles qui sont sous le sien; par conséquent, chacun de ces quatre cercles a son système planétaire à lui, comme la terre a le sien, restreint aux neuf planètes dont il est composé. Tous les systèmes astrals de l'univers ne sont qu'un même enlacement des sphères de chacun. Ce sont des boules agraffées ensemble.

D. Y a-t-il de ces systèmes qui contiennent un plus grand ou plus petit nombre de globes?

R. Oh! je ne peux répondre à cette question. Cette étude est autrement grande que celle des arcanes des âmes. On ne peut connaître ainsi les réceptacles des peuples du grand univers. Si on admet les comètes pour ce qu'elles sont, pensez à quel système compliqué se rattachent-elles, et qui peut en nombrer les divisions. Un simple insecte de votre globe serait plus à même d'en connaître toutes les localités, qu'un Esprit de connaître celles

des cieux. N'allons pas si vite ou si loin; des siècles suffisent à peine pour entrer dans cette étude; pensez ce qu'il en faut pour la terminer.

D. Par la position de la terre, ses évolutions ascentionnelles et descentiomelles, sa rotation sur elle-même dans les vingt-quatre heures, et le cercle ou ellipse qu'elle décrit autour du soleil, elle devrait cependant avoir une exacte ou à peu près exacte connaissance de l'ensemble, sinon des détails du système astral universel.

R. Les observatoires de Paris et de ses antipodes, quoique enregistrant chacun leurs connaissances différentes, n'en sont pas moins, comme je viens de vous le dire, qu'en rapport avec les circonférences des cercles que décrit la terre, cercles qui, selon leur étendue, leur permettent de voir un plus ou moins grand nombre de globes; mais sont autremeut nombreux ceux qu'ils ne peuvent voir, puisque, comme je vous le répète, ils ne peuvent même pas voir les satellites au complet de son propre système, ce que vous avez dû comprendre par le tableau comparatif que je vous en ai fait.

Obs. Cette séance qui semblera courte, nous a coûté deux heures d'études très-soutenues. Ravet éprouvait quelques difficultés à bien me rendre ce qu'il sentait, comme complément des descriptions de l'Esprit Galilée, en ce que ce somnambule sent

et sait avec une bien plus grande supériorité de démonstration intuitive, qu'il n'a de moyens de démontrer oralement. La fatigue étant égale de part et d'autre, nous a forcé d'ajourner le complément de ces propositions. Ravet, sous l'impression de la difficulté et de la complication de telles études, s'écrie : « A quoi nous sert de toucher à ces choses? que nous revient-il de tant connaître? en sommes-nous plus avancés? avons-nous, en quoique ce soit, un point de repère, où nous puissions un moment nous reposer avec confiance et avec satisfaction ? Non, plus nous apprenons, plus nous sentons croître notre ignorance; plus nous sentons que nous ne savons rien, et plus nous courrons vers le trouble du savoir. Oh ! si Dieu était encore là, dans un coin quelconque, pour nous tendre la main, et nous prouver par là que nous ne faisons pas fausse route dans la course que nous faisons vers lui, dans l'aspiration que nous manifestons de connaître et de louanger l'auteur de si grandes et si compliquées choses ! Mais non; Dieu lui-même c'est l'inconnu, *à jamais, peut-être!* puisque ses œuvres qui doivent conduire à lui, semblent ne conduire qu'à la complication ou qu'à la négation du savoir. Ah ! quelle fatigue ! Où donc est le lieu de repos, le gazon chéri, après lequel j'aspire de tout mon cœur, pour y déposer toutes les douleurs de cette vie terrestre, et attirer en mon âme,

par toute l'attraction possible de la reconnaissance, un rayon d'amour, un rayon bienfaisant, un rayon divin, qui en chasse à jamais le doute du savoir, et y fasse germer à jamais le bien-être de l'humilité et de l'innocence?... Oh! frère, la béatitude de l'admiration ne peut être un vain mot! Ma pauvre tête reposant sur une touffe soyeuse de mousse spirituelle; un ciel sur moi, un ciel sous moi, un ciel à mes côtés et le plus grand des ciels dans mon cœur, qui est l'amour pour Dieu. Oui, je sens que je serai mieux que sur ce siége, à la recherche du pourquoi et du comment, des rapports des globes entre eux! Ce sera bientôt!... je le sais, je ne serai pas longtemps malade; voilà déjà plusieurs fois qu'elle me le dit!... elle m'attend!... Oh! jour heureux!... » Je ne peux en dire plus pour le moment. Ces derniers mots de Ravet sont toute une histoire, dont le secret repose jusqu'à nouvel ordre dans mon cœur; c'est tout ce que j'ai su de plus consolant et de plus digne d'être connu, dans toutes les révélations qui m'ont été faites jusqu'à ce jour.

SIXIÈME SÉANCE.

Le 4 juin 1859, l'Esprit Galilée ne trouve rien à corriger au dernier procès-verbal. Il ajoute simplement ces mots à la lecture de la cinquième proposition : « Voilà qui fera réfléchir. »

D. Je suis fort embarrassé de continuer mes questions, en ce que j'ai si peu de notions sur la noble science que nous traitons, que je serais plus heureux de vous entendre que de vous questionner.

R. Je ne peux que répondre à vos questions, ignorant jusqu'à quel point vous comprendriez mes études.

D. Eh bien, il ressort de vos propositions qu'il existe des influences de globe à globe, et de système planétaire à système planétaire, comme nous le remarquons sur le nôtre par celles du soleil et de la lune. Des influences sont des attouchements par quoi que ce soit, par un corps plus ou moins disjoint du corps touché, attouchements qui produisent ou changent les sensations. Vous allez plus loin, en admettant des *corrections*, des *échanges*, des *régularisations*. Corriger, c'est déplacer, ajouter ou retrancher; échanger, c'est donner et recevoir; régulariser, c'est minuter, ajouter ou transposer de place. Des échanges entre les corps sont en tout, pour moi, des ensemencements d'utilités pour les corps échangeants; des utilités ne peuvent être que des moyens de vibration de choses nouvelles pour lesdits corps; des moyens de vibration ne peuvent appartenir qu'à des corps ayant la puissance d'opérer ou de produire ce que les corps qui les acquièrent ne pouvaient faire ou pro-

duire. La puissance d'opérer et de produire fait supposer la vie, le savoir disposer et agir dans l'être opérant. Nous nous retrouvons là devant la vie divisée de la nature, qui ne pourrait échanger ou transposer quoi que ce soit se rendant sensible, si ce quoi que ce soit n'était pas sensible lui-même; par conséquent nous nous trouvons arriver à déposer par ces moyens d'échanges, sur d'autres globes, des moyens de manifestations nous appartenant, ce qui me semble être assez comparable à un échange de produits entre des centres et des colonies, et qui me conduit forcément, comme dans la dernière séance, à admettre que les âmes humaines peuvent tout aussi bien être comprises dans ces échanges que les âmes éthérées des autres règnes de notre globe.

L'Esprit Galilée s'écrie à l'instant : Oh! que vous allez loin!... J'ai pressenti, j'ai déjà pensé cela; mais... mais... comment le résoudre? comment l'étudier et l'affirmer? Cependant cela devrait être tel vous le dites... Remettons cette étude avec celle des comètes; lorsque je serai en mesure de vous répondre, je le ferai. Oh! voyez donc où l'étude de la nature conduit. Je m'en suis tenu jusqu'à ce jour à la forme, au classement des globes et à leurs rapports entre eux; mais je n'ai pas étudié la vie de ces rapports. C'est *immense*! c'est IMMENSE!

D. Puisque vous êtes assez bienveillant pour vouloir vous occuper de ces questions, je ne les complique pas davantage, j'attendrai avec plaisir leur solution.

R. L'Esprit Galilée paraît être très-satisfait de cette retenue et confiance de ma part; il me quitte, dit Ravet, en me serrant la main. Nous passâmes à d'autres études, ce lucide et moi, études offrant peu d'intérêt au lecteur.

Dans une séance ultérieure, je pensai qu'il était inutile d'appeler l'Esprit Galilée pour lui faire la lecture du procès-verbal de cette séance, vu que les deux seules réponses qu'il contient de cet Esprit sont textuelles et sans importance; par conséquent j'en fis la lecture au lucide Ravet, qui en reconnut l'exactitude. En attendant la continuation de ces études intéressantes, je me propose d'en ouvrir d'un autre genre avec l'Esprit Franklin.

ALP. CAHAGNET.

ÉVOCATION DE L'ESPRIT WILLIAM HERSCHELL.

Notre ami, M. Lecocq, horloger de la marine, désirant obtenir quelques notions astronomiques de l'Esprit William Herschell, nous communiqua

à cet effet les questions qu'il voulait faire adresser par le lucide Ravet audit Esprit, ce que nous nous empressâmes de faire aussitôt que cela fut en notre pouvoir. Le 11 juillet 1859, nous appelâmes cet Esprit à cette intention. Ravet fut bientôt en rapport avec lui, et me fit observer qu'il trouvait un accent assez prononcé dans son langage. Je dis à ce lucide que je supposais qu'Herschell était Anglais. A peine avais-je terminé ce mot, que cet Esprit, qui m'avait très-bien entendu, lui répondit : Oui, je suis d'origine anglaise.

D. En votre qualité de sommité *scientifique astronomique*, seriez-vous assez obligeant de vouloir répondre à quelques questions qu'un amateur et ami m'a prié de vous adresser sur cette étude ?

R. Sommité, sommité, dites sommité étudiante, répond cet Esprit, que Ravet dit parler très-ouvertement dans la suite, et répéter souvent les mots *quoi* et *pas le moins du monde*. Ravet me fait faire cette observation en ayant remarqué, dans ma conversation ordinaire, le même emploi de ces deux mots. En premier lieu, ce lucide en a été frappé ; mais lui ayant fait observer que tous les hommes avaient des mots à eux qu'ils répétaient à profusion généralement dans leur conversation, comme ceux *alors*, *par exemple*, et puis, *comme j'ai l'honneur de vous dire*, *parbleu*, etc., qu'il n'était pas étonnant que deux hommes se rencon-

trassent dans les mêmes conditions de telles habitudes.

QUESTIONS ASTRONOMIQUES.

D. Que pensez-vous de la nature de la lumière? Croyez-vous que les hommes possèdent sa loi quand ils avancent qu'elle fait trois mille de nos lieues par seconde de notre temps?

R. Les hommes ne possèdent pas cette loi; je les remets à deux cents ans pour la connaître.

La nature de la lumière est UN ÉTAT de contact de deux fluides. Le soleil vous envoie l'un, celui qui enflamme, et vous vous possédez l'autre, celui qui s'enflamme : ce qui me fait dire que le premier est l'inenflammable et toujours l'enflammé, quand le deuxième, au contraire, est l'inenflammé enflammable. Allons plus directement, en nommant la rencontre de ces deux fluides rencontre d'amour, baiser d'amour entre molécules, ce qui répond et doit être compris de votre système corpusculaire, — me fait observer spécialement l'Esprit Herschell. — S'il vous faut une mesure, — reprend cet Esprit, — en vue du *tournoiement* de la terre, on pourrait mettre plus que trois mille lieues par seconde. Mais les métaphysiciens riront à leur aise dans la vie future, en connaissant le classement méthodique et plein d'erreurs de l'astronomie terrestre.

D. Quelle est votre opinion sur le soleil?

R. Oh! oh! oh! oh!... C'est un point *pôlique* des cercles planétaires qui tournent autour de lui.

Le soleil n'est pas de votre nature. J'ai dit de bonnes choses de lui, mais j'ai fait beaucoup d'erreurs.

D. Que pensez-vous de ses taches?

R. Ravet dit que l'Esprit Herschell lui montre par tableau la définition qu'il fait de ces taches. Ce tableau représente la substance solaire comme étant une substance élastique, agitée dans le genre des flots de la mer, par des effets de rentrées et de sorties des particules qui la composent. Les mouvements de ces particules lui semblent être pareils à une respiration vivante et embrasée. Ils peuvent à eux seuls former les ombres qui, pour les hommes de la terre, paraissent être des taches; mais je n'affirme pas qu'il en soit parfaitement ainsi, fait observer cet Esprit, en ajoutant que cette étude est encore nouvelle pour lui. Ces ondulations ou rentrées et sorties des matières solaires sont dues, je le crois, au contact et à l'échange des planètes entre elles; ces flots seraient des flots d'amour et de bonheur qui, sortant de leur sein, rentreraient dans celui du soleil.

D. Vous croyiez à la mobilité du soleil dans votre temps; qu'en pensez-vous maintenant?

R. S'il n'était pas mobile, les planètes s'inter-

poseraient entre elles. Il doit avoir un mouvement oscillatoire.

D. Vous le supposiez être habité; croyez-vous qu'il le soit?

R. Par des humains, non. Des lieux d'une telle pureté ne peuvent être habités... Je ne nierais pas que des Esprits éminemment supérieurs ne puissent pas le toucher, s'y assembler, l'habiter à l'occasion pour y délibérer sur l'harmonie générale; mais les êtres terrestres ne peuvent en approcher.

Pour moi, le soleil est le foyer, le cœur, la respiration de son système planétaire; il doit être plus rapproché de Dieu par sa nature que ses planètes; il doit être un des agents divins... Dieu doit voir par lui... il doit être un de ses miroirs dans lequel viennent s'imager les pensées les plus nobles et les plus pures du cœur humain, ainsi que de tout ce qui existe; mais il doit encore être plus utile aux globes qu'aux hommes en particulier, en ce que Dieu a déposé dans l'homme une pensée d'amour céleste, qui peut le mettre en rapport direct avec ce grand Être, sans avoir besoin, comme toutes les autres créations divines, d'intermédiaire pour arriver jusqu'à lui. Le soleil se trouve être cet intermédiaire des autres règnes, et espèces animales nécessaires à ce rapport d'amour entre l'œuvre et son divin maître; mais l'homme est

l'accompli, le fini de cette œuvre; j'entends dire par-là la particule *divine humaine* dont je vous parle, et non la partie matérielle de l'homme.

Ravet dit que cet Esprit a ralenti sa parole dans cette dernière question, et paraît être plein d'admiration, de respect et d'amour pour l'œuvre dont elle traite; ce qui fait ajouter à ce lucide que Herschell devait aimer beaucoup Dieu. La chaleur excessive qu'il fait en ce jour nous force de suspendre cette séance.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

REVUE MAGNÉTIQUE.

Les faits magnétiques de toute nature continuent toujours d'occuper parfois les différents organes de la presse en général. Les écrivains qui rendent compte de ces phénomènes variés, ne sont malheureusement aucunement préparés à cette étude; ils nous racontent ces petites anecdotes à titre de curiosités, souvent de réclâmes personnelles; mais jamais en observateurs studieux, amis de connaissances nouvelles à acquérir, après lesquelles pourtant tout homme dont l'intelligence a pu rester indépendante doit être avide de posséder. C'est donc toujours dans les colonnes de la chro-

nique qu'il faut les trouver à titre de causeries. Certes, bien que dites ainsi, elles ont encore leur valeur de propagande; mais le lecteur sait rarement les classer pour ce qu'elles méritent au point de vue physiologique et psychologique.

La *Patrie* du 20 novembre contient un rendu compte de faits de tétanos, d'insenbilité, d'extase, de visions de toute nature et réelles, obtenus par le somnambule Charavet, rue Richer, à Paris, et cela devant des témoins très-recommandables par leur instruction, leur position dans le monde savant et littéraire, d'après M. Edmond Fournier, l'auteur de la chronique.

Eh bien, que résultera-t-il de ces séances renouvelées devant les mêmes témoins, qui *peut-être* sont convaincus de ce qu'ils ont vus et entendus? Il en résultera que pas un de ces *grands personnages* ne saura, à l'occasion, affirmer ces faits qui lui sont prouvés, et que le plus courageux de tous ces hommes, ce sera peut-être encore le chroniqueur de la *Patrie*, s'il n'existe aucun autre mobile de publicité que l'intention d'éclairer ses lecteurs. C'est ainsi que les choses se passent d'ordinaire.

— La *Revue spiritualiste*, huitième livraison, donne le dessin du *spiritascope* tiré de l'ouvrage du savant Américain docteur Hare, professeur de chimie, et intitulé : le *Spiritualisme scientifique-*

ment démontré. Il n'y a que l'Amérique pour trouver des défenseurs ardents d'une cause dont tant de personnes rougissent d'avouer leur foi à ces connaissances. Dans le Nouveau-Monde, là où il y a civilisation, il semble que tout y est plus viril; la magistrature comme la science, se sentant libre de toute étreinte intellectuelle, leur personnel ont la vigueur nécessaire pour défendre une vérité qui nous apparaît aujourd'hui, comme une nouveauté en dehors des choses admises communément.

Voyez ce savant, témoin de tous les faits, soient bruyants, de déplacements de meubles, etc., les reconnaissant pour réels, mais doutant encore dans certains cas, tels que dans celui où il existe contact de mains étrangères; ce savant s'est alors mis à l'œuvre pour lever tout doute possible, et a construit un petit appareil qui ne donne plus cours à aucun argument de compérage; et, en effet, si l'on établit une petite tablette mobile sur des roulettes, posée à son tour sur une autre grande table montée aussi sur quatre roues, il est impossible, le voudrait-on, que l'on puisse mettre ainsi en mouvement la grande table qui porte alors sur le côté un cadran latéral et perpendiculairement fixé, et qui au centre contient une aiguille mise en mouvement par une courroie qui correspond à son axe et à un de ceux de la table; puis aussi, comme

toutes les précautions ont été prises, le côté du cadran sur lequel se trouve l'alphabet n'est pas visible pour le médium qui se trouve en communication avec la petite table. Les expériences ayant réussi avec cet appareil, on peut comprendre qu'un homme savant ne puisse craindre de l'avancer à ceux qui veulent bien l'entendre; et devant ces expériences, le *respect humain* même ne pourrait plus être mis en avant par l'homme craintif de notre vieille Europe.

— M. Robert Owen, ambassadeur d'Amérique à Naples, a su employer son temps lors de son passage à Paris, en cherchant à se rendre compte des faits dits spiritualistes; aussi va-t-il publier un ouvrage qui ne sera tiré, dit M. Piérart, qu'à 60,000 exemplaires en trois volumes! Hélas! pourquoi l'auteur des *Arcanes*, de la *Lumière des Morts*, du *Sanctuaire du spiritualisme*, de la *Magie magnétique*, etc., n'est-il pas résidant en Amérique? Il eût trouvé des éditeurs qui l'eussent compris, et des lecteurs en nombre qui l'auraient lu.

— A Bruxelles, nous annonçons une nouvelle publication, la *Ruche magnétique*.

— Le *Journal de l'Ame*, de Genève, continue à posséder des relations de la sainte Trinité et de

Dieu lui-même, qui vient dicter au docteur Rœssinger des axiomes qui ne sont révélés qu'à lui seul, comme cela doit toujours être. C'est ainsi que le scepticisme même a la négation, comme l'enthousiasme même a la crédulité sans limite.

— Dans le *Journal des Débats* du 9 décembre, il est fait mention d'une découverte d'une haute importance, et c'est le docteur Velpeau qui en a fait le rapport à l'Académie de médecine. Ainsi, M. Bruca ou Roca, autre savant médecin, aurait fait l'expérience suivante : il met un objet brillant à quinze ou vingt centimètres d'une personne, en la priant de fixer cet objet, et au bout d'un temps très-court, cette personne entre dans un état tel, qu'il y complètement insensibilité. Déjà trois opérations ont été faites dans cette condition et ont parfaitement réussi.

Voyez-vous cette nouvelle renouvelée des Indiens, des Égyptiens, et de tout ce qu'il y a de plus ancien chez les hommes observateurs qui ont passés pour fous, tels que les alchimistes et autres. Apercevez-vous nos savants médecins qui ne sont en retard que de quelques siècles, et à qui il faut pour leur annoncer ces faits, qui dépassent les données ordinaires, prendre, comme l'indique M. Velpeau, toutes les précautions oratoires nécessaires en pareil cas, pour ne pas probablement

surprendre trop brusquement des cerveaux non préparés à une découverte d'une importance telle, qu'il en paraît lui-même tout embarrassé. On croirait, à voir ces préambules, que M. Velpeau s'adresse à une assemblée de femmes nerveuses, faciles à agiter par une communication trop brusque. Enfin, avouons que nous ne devrions pas être étonné qu'un certain beau jour, un autre docteur vienne apprendre à ces messieurs une autre découverte : celle de l'influence de l'homme sur l'homme. Rien ne doit plus nous surprendre dès à présent. Le siècle est décidément aux découvertes ; nous ne pouvons qu'espérer.

L. LECOCQ.

NÉCROLOGIE.

La librairie magnétique vient de faire une perte regrettable dans la personne de M. Germer Baillière, libraire, rue de l'École-de-Médecine, 17, à Paris, spiritualisé le 18 décembre 1859, à l'âge de cinquante-trois ans. Depuis une douzaine d'années que nous sommes en relation d'intérêts avec la maison Germer Baillière, nous avons été à même d'en apprécier l'honnêteté et le savoir commercial. La publicité magnétique avait trouvé un aussi

bienveillant abri dans cette maison qu'un écoulement très-étendu ; on pouvait dire que là étaient sa crèche et son temple de la gloire. Nous ne connaissons aucune maison de librairie à Paris qui (si celle précitée cessait ses relations avec le monde magnétique) pourrait lui prêter l'appui d'un aussi persévérant et avantageux placement. Espérons que cet asile nous sera conservé, et que son digne fondateur ne cessera pas, des sphères spirituelles, de veiller sur les rayons de son vaste établissement matériel, afin de nous y réserver la place qu'il nous convient d'y occuper. Espérons également que tout le monde magnétique enverra vers l'Esprit Germer Baillière une profonde pensée de regret et une fraternelle pensée d'amour.

ALP. CAHAGNET.

AVIS A NOS ABONNÉS.

Cette Livraison étant la première de l'abonnement à l'année 1860, nos Abonnés sont priés de renouveler leur abonnement au plus tôt, s'ils ne veulent pas éprouver de retard dans l'envoi de ladite publication.

Paris. — Typ. Guérin et Ce, r. du Petit-Carreau, 26.

UN MOT AUX SPIRITUALISTES

DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

Dans notre dernière livraison, nous avons répondu un mot aux savants en toutes sciences, dont les exigences mal placées nous demandent sans cesse la production de faits identiques, ou en rapport avec ceux du laboratoire. Nous répondrons aujourd'hui aux spiritualistes du dix-neuvième siècle que leurs exigences ne sont pas moins mal fondées, en réclamant sans cesse la reproduction de faits dont un seul doit suffire à toute intelligence capable d'une telle étude.

D'Hermès à Moïse, de Moïse à tous les voyants qui lui ont succédé jusqu'au Christ, des sibylles aux inspirés religieux, de la nymphe Égérie aux nymphes plus obscures du sabat, des illuminés des Cévennes à la belle Cadière, chaque siècle a possédé ses interprètes, ses voyants, ses professeurs des choses du monde occulte et d'outre-tombe. Églises, temples, cénacles, sociétés, chacun a pu puiser selon ses vœux dans cette immensité du merveilleux ou du naturel mal étudié, par conséquent incompris. Après les enseignements cabalistiques d'Agrippa, Cagliostro sembla venir clore sans réplique, nécromantiquement et alchimiquement, cette longue suite de communications,

d'apparitions naturelles, d'évocations et de pactes au besoin pour obtenir quelques parcelles de la divine lumière maçonnique. Nous voyons Cagliostro entrer dans le luxe de nos salons, contre l'usage reçu jusqu'alors en pareil genre d'études, études dont les classes étaient, dans ces temps-là, reléguées au fond de bois obscurs, de grottes de célibataires, de couvents d'ascétisme, de chaumières de prétendus sorciers, de déserts des ouvriers du grand œuvre. Cagliostro laisse de côté les oripeaux cabalistiques, les parfums magiques, les évocations diaboliques, et tout l'attirail d'une bibliothèque de grimoires à faire craindre pour ses jours au plus intrépide d'être englouti à chaque instant par une avalanche de pierres et armes lucifériennes. L'on se rejetait jusqu'alors sur la difficulté et les dangers de ces études pour ne pas les aborder, et les laisser dans le domaine des tous forts d'esprit. Cagliostro entre, disons-nous, dans nos salons, pénètre même jusqu'à la cour de nos rois avec toute l'aménité et le savoir professer d'un gentilhomme; il n'évoque ni l'orage, ni Belzébuth; il ne fait éteindre les lumières ni fermer les portes; il demande simplement un jeune enfant, pour ôter tout soupçon de compérage diabolique, puis une carafe d'eau; il impose ses mains sur la tête de l'enfant, et illumine l'eau lustrale de son regard d'étudiant. L'enfant se trouve à l'instant transposé

d'un monde dans un autre ; le monde des effets n'existe plus pour ses yeux, c'est le monde des causes qu'il voit ; il sait le commencement et la fin de toutes choses ; il connaît toutes distancions des espaces ; tout ciel et tout interne lui sont ouverts : c'est la voix de la pure et noble instruction qui professe par ses lèvres. Les professeurs antérieurs se récrient à l'audition de telles choses que ne doivent pas entendre les profanes ; les professeurs présents et ultérieurs combattent et nient en faveur de leur chaire d'enseignement et de leur honorabilité. Les pupiles de Cagliostro se trouvent enchaînées au collier de la reine, et la réputation du professeur étouffée sous le manteau du charlatanisme. Le siècle attend autre chose : il n'a encore rien vu, su, ni par conséquent admis.

Au savant Cagliostro succède le non moins savant Mesmer, qui quitte avec dédain sa vieille et méditative Allemagne pour venir professer chez cette jeune et follette France. Ce savant aborde de front la puissante école de l'encyclopédie voltairienne, et la savante école académique de Husson, etc., pour leur démontrer que sans le secours de la flore du globe, ni celui de la chimie artistique, il peut influencer, guérir ou au moins calmer les maux qui font la désolation de leur propriétaire et de ceux appelés à leur donner en vain un billet de sortie. Mesmer assemble, groupe, agite les Esprits

supérieurs. La cour, une deuxième fois, n'est plus maîtresse de ses seigneurs; chacun raffole des procédés mesmériques; le merveilleux n'a jamais été porté si haut, ni enseigné avec aussi peu de réserve et autant de facilité. La puissance de l'homme sur l'homme est démontrée *à priori* par les passes, les baquets, les chaînes contagieuses et les fascinations mesmériennes. Les malades sont guéris en grand nombre; les gens bien portants deviennent en non moins grand nombre malades, en ce que les plus saines intelligences s'attaquent, se disputent, se conduisent les unes et les autres à Charenton, en l'honneur de la possibilité ou non d'une influence magnétique humaine, égale à toutes celles de ce genre existant dans les trois règnes. Nous ne sommes plus ici devant les sectateurs de Brahma aux extatiques gymnastiques; devant les énergumènes, les derviches, les possédés, les trembleurs, les illuminés; nous sommes devant des malades agités convulsivement dont l'état plus ou moins bien apprécié et défini semble être nouveau et inconnu. Chacun veut les expliquer; cent chaires de démonstrations retentissent des plus sottes propositions; cent brochures contiennent les plus ridicules négations; la France est possédée de l'esprit de bien dire et de mal penser.

1793 passa sur Mesmer, qui eut le prudent esprit de ne pas aller finir ses jours au château

Saint-Ange, où son prédécesseur Cagliostro les avait finis en l'honneur de la reconnaissance de la sotte instruction humaine. Mesmer laissa des étudiants que Guillotin n'atteignit pas, et qui professèrent dans des temps plus calmes.

La grande, noire et froide Notre-Dame de Paris est heureuse d'avoir revu ses tout bénis enfants; le gros papa Louis XVIII n'a pas maigri dans l'exil sous l'influence de la farineuse pomme de terre. C'est le temps de revenir aux sciences, et de laisser de côté l'influence par trop brutale des révolutions; aussi voyons-nous apparaître le marquis de Puységur, plus envieux de prendre la pointe de son épée pour baguette mesmérienne que de la tirer contre quelque poitrine cosaque. Retiré dans ses propriétés, cet élève de Mesmer continue ses études mesmériques, et en fait sortir les pupiles de Cagliostro; des convulsions mesmériennes, il sait obtenir l'état somnambulique. En étudiant studieux, le marquis de Puységur observe, annote, écrit, corrige et propose toute une étude nouvelle, étude naturelle dépouillée du mysticisme de toute école cabalistico-magique. C'est un honnête penseur qui écrit, c'est un digne professeur qui enseigne.

Dans le même temps, un jeune étudiant en médecine, M. le baron Du Potet, plein d'amour pour la science magnétique, expérimente en son

genre, et parvient à produire l'insensibilité humaine si nécessaire et si désirée de l'art chirurgical. Son premier sujet est une jeune fille nommée Samson qui doit subir l'oblation d'un sein. L'élève en médecine propose de la plonger artificiellement, — par le secours du magnétisme, — dans l'état d'insensibilité qu'il a reconnu pouvoir obtenir. On conteste sa proposition; mais M. Du Potet n'est pas une intelligence ordinaire; ses moyens de démonstration se ressentent de la vigueur de son âge; ses preuves se ressentent de son courage. Enfin, il entre en scène, et place, comme le marquis de Puységur, — on peut le dire, — une palme nouvelle aux pieds de son immortel maître Mesmer. Nouveaux combats; bavardage et publications font tourner les têtes et les langues en toute bouche. Le jeune étudiant quitte sans soucis aucun une carrière qu'il eût honorée de son talent, on n'en peut douter, et, en fervent apôtre de la nouvelle science, parcourt la France et l'Europe, afin de l'enseigner en tout lieu. Trente années s'écoulent ainsi en voyages et en professorat désintéressé. La réputation de M. Du Potet grandit en raison de celle du magnétisme humain. Les jaloux, les méchants, les intéressés crient, dénoncent, poursuivent jusqu'aux pieds des tribunaux le talent de leur convoitise; mais le héros sort vainqueur de tous les obstacles, et revient planter son étendard

au centre de Paris. Là, il ouvre publiquement ses salons à qui veut les fréquenter ; il démontre pour ceux qui veulent s'instruire, et publie pour ceux qui veulent méditer.

Le savant professeur, à l'exemple de Cagliostro et de Puységur, reproduit les pupiles du premier, sans autre secours qu'un morceau de carton noirci, ou quelques traits blanchâtres sur le parquet de son salon. Paris s'émerveille d'enthousiasme pour cette étude ; il n'est pas une rue de cette capitale qui ne possède son professeur magnétiste reproduisant les moyens du baron Du Potet.

Nous même, après avoir suivi l'enseignement de ce savant, nous entrons également, — presque malgré nous, — en scène par la publication de notre premier ouvrage, ayant pour titre : *Arcanes de la vie future dévoilés*. Nous avons découvert et exercé une faculté somnambulique peu étudiée jusqu'alors, faculté qui est celle de lier un rapport direct avec le monde des causes, dans le genre de Cagliostro, et d'évoquer à son gré toute âme ayant habité matériellement la terre. Nous ne nous contentons pas de faire cette simple proposition ; mais nous désirons l'étudier, la faire étudier, la comprendre et la démontrer. Nous sommes lu, traduit, admis et contesté. Ce combat et cet enseignement se perpétuent depuis bientôt quinze ans.

Le Nouveau-Monde, à son tour, ne reste pas en

arrière, il vient nous proposer ses médiums, qui ne sont, à nos yeux, que les voyants du baron Du Potet; mais il les obtient en premier lieu au moyen de la chaîne mesmérique, qui également projette ses surcharges fluidico-électrique sur la table ou le meuble où chacun pose ses mains en contact. Le bois s'agite, s'anime, devient un être collectif, ou est habité par des âmes spiritualisées; toujours est-il que des études, des conversations, des productions des plus inattendues et surprenantes s'ensuivent. Ce moyen de produire et de communications spirituelles rentre en France comme étant une nouveauté, sans toutefois n'avoir pas oublié de passer par la Pologne, la Hongrie, l'Allemagne, la Suisse et l'Angleterre.

Les Parisiens et les étrangers délaissent alors les salons des magnétistes, et notre cabinet d'études en particulier; chacun se groupe autour de la table, dans laquelle il appelle un Esprit familier, Esprit auquel il soumet cent questions à la fois et cent choses inexécutables, ce qui fait qu'il remet la table en place, congédie l'Esprit, et se met à la recherche de ce qu'il ne cesse de trouver, de voir et de palper sans s'en douter. Cent écoles naissent basées sur des propositions plus ou moins excentriques et logiques; chacun veut professer la métaphysique, sans pouvoir relier deux pensées saines ensemble, et de ce tohu-bohu d'orgueil et d'igno-

rance, il ne restera que profit pour la malveillance.

C'est dans ce laps de temps que nous avons publié notre *Magie magnétique*, ouvrage que nous regardons consciencieusement comme une bonne ressource contre l'enthousiasme, et pour l'étude vraie des questions dont nous traitons. Nous avons offert, en plus, des conclusions, fin de l'*Abrégé du Traité du Ciel et de l'Enfer*, de Swedenborg, qui sont le corollaire de nos propositions des *Arcanes*. Eh bien, faute d'être lu ou non compris, on s'est jeté sans boussole et sans orientation dans cette étude qui a ses difficultés de démonstration et ses points anguleux, et surtout ses ennemis occultes qui, sous prétexte de l'admettre et de l'étendre, la compliquent de ridicules propositions afin d'en embrouiller les attraits. Le désappointement a été cruel, et a rendu ingrat envers une science dont la puissante autorité ne peut descendre jusqu'à l'abaissement de notre exigeante ignorance.

Il n'y a pas de concurrence possible à faire à la vérité, et la vérité dans ses limites de manifestation ne peut être étouffée sous les débris de constructions fantasques et de mauvaises assises. Demandons moins afin de mieux connaître ce qu'on nous donne; étudions un peu plus les détails avant de prononcer sur le tout; ne nions jamais l'abon-

dance antérieure en vue de la disette ultérieure; rallions-nous à un point de repère qui est l'étude calme et réfléchie, étiquetant, casant, et retrouvant à l'occasion les choses de nos observations.

Ne nous occupons pas qui produit le premier, ou par succession les choses de notre admiration, afin d'annuler ces choses en vue de la jalousie que nous avons contre leur producteur. Si nous n'insultons pas la terre pour l'épi de blé qu'elle nous offre, n'insultons pas notre frère pour la proposition consolante qu'il nous fait. Distançons les êtres de l'intelligence des être, et prenons au moins plus soin de tant de joyaux que nous laissons tomber dans la boue, parce qu'ils ne sont pas le produit de notre esprit.

Puissent tous les spiritualistes qui liront ces réflexions ne plus abuser, comme par le passé, des moyens d'instruction que nous offre le monde spirituel, et profiter un peu plus d'une lumière aussi belle et d'un résultat aussi consolant! Que chacun cesse enfin ses sottes et exigeantes demandes, ses orgueilleuses envies de produire, et ses stupides dépendances envers ce qui ne demande que de la dignité. Si l'acte de l'ange de Tobie commandait la reconnaissance de ce dernier, il ne commandait pas son adulation; si les héros de nos communications spirituelles commandent notre estime pour leur fraternels renseignements, ils ne commandent pas la

confiance de l'ignare béat. Il est d'une meilleure condition pour l'esprit de tous de vérifier le savoir et le pouvoir des Esprits, plus ou moins savants et bienveillants envers nous, que d'accepter sans examen ces moyens de cimenter notre alliance avec eux. Point d'exigences ni de découragement, mais de la justice et de la *persévérance*.

ALP. CAHAGNET.

LIBERTÉ DE CONSCIENCE RELIGIEUSE.

Mieux que tout autre, nous sommes à même de certifier aujourd'hui que la liberté de conscience religieuse n'est pas un vain mot en France. Nos lecteurs savent que généralement les spiritualistes modernes se trouvent dans notre personne en désaccord avec l'Église catholique qui tolère le magnétisme à l'abri du tribunal de la pénitence, mais qui ne veut, pour quoi que ce soit, qu'on touche aux évocations d'âmes, vu qu'elle n'a pas encore défini d'une manière précise la possibilité de telles évocations, ni où étaient placées ces âmes en attendant le jugement dernier. L'Église catholique dit donc que les êtres qui se présentent à nous dans les évocations que nous en faisons ne sont que des agents diaboliques, qu'elle doit, par

tous les moyens en son pouvoir, renvoyer dans leurs enfers. Si cette Église éclairée trouve bon de fermer ainsi le théâtre luciférien, elle ne trouve pas moins bon de brûler les billets d'entrée à ce théâtre, ce qui lui est arrivé à notre égard, en mettant à l'index (ce qui veut dire livrant aux flammes inquisitoriales) trois de nos ouvrages dans un seul jour.

Nous trouvant être ainsi, de par le respectable jugement du sacré tribunal romain, mis à la porte de toute église comme hors tout rayon de bibliothèque chrétienne, nous nous en souvenons assez pour ne pas forcer cette bienveillante consigne. Nous savons que moyennant si faible rétractation que ce soit, nous pourrions espérer l'indulgence de ce divin tribunal; mais ne nous trouvant en quoi que ce soit compromis dans ces prétendues alliances diaboliques, nous rions du trouble que nous occasionnons bien malgré nous à nos nerveux juges, et nous continuons nos relations d'outre-tombe.

A bon chat bon rat, dit un vieux proverbe, et se dit bien aussi tout bas l'Église catholique à notre endroit. Le proverbe s'est déjà trouvé vérifié deux fois, mais avec cette différence que le rat n'est pas allé se fourrer dans les pattes du chat.

M. Alp. Maugis, étudiant swedenborgien, ou, ce qui est tout un, *spiritualiste*, s'est trouvé atteint

dans ses affections de famille par la perte d'un jeune enfant. Argenteuil, la ville sainte par excellence, comme possédant la noble robe de celui qui n'a éloigné ni maudit personne dans sa sphère, est habituée, comme toutes les villes de la catholicité, de présenter ses enfants en naissant à l'église pour être inscrits sur les matricules catholiques, et à la mort pour en être rayés. L'église d'Argenteuil possède, comme toutes les églises que 1789 n'en a pas dépossédé, les moyens de transport à la tombe et les clefs des portes de cette dernière. Comment le père de l'enfant spiritualisé fera-t-il, sans le secours des agents de cette église, pour aller placer le corps de ce petit être dans une concession de famille? Ma foi il fera comme il pourra. Un brancard n'est pas chose difficile à faire, et des bras complaisants ne manquent pas de s'offrir à le porter. Mais qui ouvrira les portes de ce vaste hécatombe qu'on nomme cimetière, si le bedeau ne le veut pas?... Ce sera la loi de 1789 entourée de l'écharpe nationale et couverte du chapeau de l'obéissance. IGNORANCE, place à la RAISON!

Une deuxième fois, M. Maugis se trouve frappé par un semblable malheur, le 23 janvier 1860; mais une coassociée de la concession tumulaire s'oppose à ce qu'un enfant âgé de trois mois, mort sans avoir été lavé, par la main du prêtre, de la tache originelle, puisse reposer dans ce lieu béni.

Comment fera le père de l'enfant? Les commères jacassent, les hommes bétifient, mais les autorités raisonnent. M. Tonzelin, maire d'Argenteuil, ainsi que le commissaire de police de cet endroit, savent très-bien que nous sommes possesseurs, depuis 1789, d'une demi-douzaine de constitutions qui garantissent chacune à tout citoyen la liberté de conscience religieuse. Ces honorables autorités savent, en plus, que la loi qui trouve bon de prendre sous sa protection, dès en naissant, jusqu'à sa mort, tout être qui se place sous son égide, ne doit pas abandonner aux passions prétendues religieuses le corps privé de vie de celui qui l'a faite et soutenue ce qu'elle est elle-même. Les moyens d'arrivée comme de départ de l'homme sur la terre sont inconnus, dit la loi, ce qui fait présumer qu'ils sont les mêmes et qu'il n'y a qu'une seule route pour tous, par conséquent que la même porte en ouvre l'entrée. « Comment! se récrièrent les dévotes, un enfant sans baptême sera placé à nos côtés dans la TERRE BÉNIE? — Oui, répond la loi, car je pense que le vôtre en attend un autre; par conséquent vous irez vous faire baptiser ensemble par celui qui seul peut laver toute souillure. — Mais l'Église ne l'a jamais fait, s'écrie-t-on de toutes parts. — C'est que l'Église éprouve de la paresse pour se mettre à l'œuvre, répond la loi. — N'avez-vous pas le terrain des suicidés?

ajoute-t-on. — La loi juge la vie et ne juge pas la mort. La loi ne bénit ni ne maudit qui que ce soit ; elle est calme dans ses appréciations et sage dans ses actes. — Comment ! nous verrons une autorité, dans la personne du commissaire, marcher en tête d'un tel viol religieux ? poursuivent les plus exaltés. — Avec non moins de dignité que l'Église, réplique la loi. — C'en est trop ! Il y aura sans doute des discours insidieux ? — La loi permet le cérémonial des adieux, et elle le protége. »

Notre ami fit les siens à son enfant. La foule s'écoula reglieusement ; la loi se retira dignement, et les gens d'église un peu piteusement.

Nous offrons, au nom des étudiants swedenborgiens, nos remercîments sincères aux autorités d'Argenteuil, et plaignons ceux qui n'ont pas le courage de leur conscience.

ALP. CAHAGNET.

APPARITION DE L'ESPRIT GERMER BAILLIÈRE

LE 28 DÉCEMBRE 1859.

Les relations que nous avions avec M. Germer Baillière, le libraire le plus connu en Europe des publicistes et des lecteurs de la science magné-

tique, se trouvant si brusquement interrompues par la spiritualisation de cet adepte du magnétisme, nous engagea de solliciter son apparition par le secours d'Adèle Maginot, le 28 décembre, après son départ de ce monde, pour connaître l'état dans lequel il se trouvait en ce moment. Cet Esprit ne tarda pas à apparaître à la lucide, qu'il semblait estimer la mieux de celles qu'il avait pu connaître lorsqu'il était parmi nous. Nous ne pourrions dépeindre la surprise d'Adèle, ainsi que l'état de lucidité et d'imitation dans lequel il la fit passer. Voir cette lucide gesticulant et nous parlant avec l'entrain énergique que possédait M. Germer Baillière, nous procura une vive et très-sensible émotion.

Eh ! bonjour, ma chère Adèle, lui dit cet Esprit en tendant ses deux mains à la sienne qu'il pressa avec affection. Ah ! ma chère enfant (continua-t-il) pouvez-vous me dire ce que je suis devenu, où je suis, que vais-je devenir ? Voyons, vous qui avez tant de puissance sur les Esprits, faites-moi revenir sur la terre, rendez-moi à mes affaires; vous le pouvez. En me laissant passer en vous, je rentrerai d'où je sors ! Voyons, ma bonne Adèle, tirez-moi de là, tirez-moi de là !

R. Que vous êtes changé, cher monsieur; dans quel état êtes-vous ?

D. Je n'ai pas souffert longtemps, mais j'ai

souffert beaucoup de LA et de LA, dit cet Esprit en montrant sa poitrine et son front. — Nous ne savions pas alors quelle maladie avait causé la spiritualisation de cet Esprit. Nous sûmes ultérieurement que c'était une fluxion de poitrine et une atteinte cérébrale. — Ce n'est pas cela qui m'occupe, ce sont mes affaires ; comment réorganiser cela ?

R. Laissez vos affaires matérielles de côté, et pensez à celles spirituelles. Vous serez remplacé dans votre commerce ; tâchez de trouver maintenant une place qui vous offre moins de tracas.

D. Oh ! je ne peux pas, je ne peux pas. Si vous voyez dans quel état est ma boutique ; on touche à tout sans arriver à quoi que ce soit. Je ne peux être remplacé, ma chère Adèle, il en faudrait quatre pour faire ce que je faisais ; hélas ! je ne voulais plus travailler que deux années, marier mes enfants et me retirer ; bon, voilà que tous mes projets sont renversés, et que je mé trouve désorienté.

R. Laissez-là vos tracas terrestres, et prenez connaissance de votre état spirituel par la lecture des ouvrages d'Alphonse, ouvrages que vous n'avez peut-être jamais lu ?

D. Oh ! ma chère enfant, est-ce qu'un libraire peut lire ? Il vend des livres, mais n'a pas le temps de les lire. Je vois et je sais maintenant que

M. Cahagnet est mon auteur le plus vrai, je le lirai ; mais, pour le présent, je ne le peux, je ne le peux.

R. Appelez au moins auprès de vous les Esprits des auteurs que vous avez imprimés, Esprits qui sont dans votre état présent ; par exemple, Mesmer, le bon Deleuze ou Chardel, ils vous aideront à vous orienter et vous prouver que vous n'avez plus de relations matérielles à espérer de la terre.

D. Je vois bien maintenant par vous que je suis existant, puisque je vous retrouve, que je vous vois et que je vous parle. Je n'en étais pas très-certain auparavant, je ne savais quoi penser de l'état dans lequel je me trouvais, vu que je ne pouvais me reconnaître. Je suis content que vous m'ayez appelé, et de converser avec vous ; je ne peux plus douter que j'existe toujours ; mais où suis-je ? Je suis bien dans ma boutique, je vois bien ce qui se passe, mais elle ne fonctionne plus par mes ordres, je ne sais ni ne peux plus en donner ; ma pauvre tête n'est pas à moi. Voyons, tirez-moi de là, vous le pouvez mieux que tout autre ; rendez-moi à moi.

R. Je voudrais pouvoir le faire, mais vous ne me paraissez guère prêt à vous y conformer. Vous êtes toujours vous, vous n'êtes seulement que changé d'état. Calmez-vous, méditez et espérez

que la lumière nouvelle, *pour vous*, qui doit vous éclairer, vous fera jouir des beautés de votre position présente, et vous fera laisser les traces de celle passée.

D. Cela vous est facile à dire, mais cela ne m'est pas facile à faire. Ma tête n'y est plus, ma tête n'y est plus.

Après avoir encore échangé quelques paroles, Adèle quitte cet Esprit en le consolant de son mieux.

Il nous reste prouvé par l'état dans lequel est l'Esprit Germer Baillière en ce moment, que c'est bien celui de tous les Esprits plus ou moins bien préparés par leurs croyances spiritualistes à une continuation d'existence à peu près semblable à celle terrestre, quand surtout les affections des divisions de cette existence sont fortes et dominent toute aspiration vers d'autres. L'Esprit que nous venons d'évoquer était un homme dont toute la tension des calculs et des désirs était d'atteindre à ce que la fortune peut offrir de supérieur aux travailleurs de la trempe de l'Esprit précité. Il était arrivé, à force de travaux et de fatigues incroyables, à presque être un millionnaire ; il doit donc en coûter à un homme ainsi noyé au milieu de ses trésors de les quitter et de les voir séparer entre les mains auxquelles ils étaient destinés, il est vrai, mais auxquelles on ne les remet par soi-

même dans les conditions qu'on s'était proposées. De chef de maison qu'on était, il est pénible de se trouver mis ainsi à la porte de ses domaines, et de n'avoir même pas voix délibérative sur ses propres affaires. C'est tout une position à refaire, c'est toute une étude à réentreprendre, et ce sont de nouvelles réalités vers lesquelles il faut aspirer.

Combien donc est à plaindre l'être aux pensées volontaires et non soumises aux études éternelles, aux pensées agglomérées en faisceau autour d'une de leur sœur plus ou moins lumineuse et capable de les éclairer. C'est tout un monument *intelligentiel*, bâti sur des fondations douteuses, et hors l'alignement harmonique de la vérité. C'est enfin toute la folle imprudence du savoir humain aux prises avec la prudente sagesse des éternités. Qu'est, hélas ! le savoir de nos académies devant celui que nous entre-voyons seulement dans la simple question d'outre-tombe !

Espérons de tous un retour vers cette noble étude, tant pour la gloire que pour le bonheur de l'esprit humain !

ALP. CAHAGNET.

APPARITIONS DE MLLE CASSOT.

(SUITE.) (1)

Nos lecteurs doivent se rappeler les intéressantes apparitions de mademoiselle Cassot, sollicitées par M. Cassot père, apparitions renfermant les preuves les plus irrécusables qui existent en faveur de la question que nous traitons toujours avec la même réussite. M. Cassot ne nous est connu que par correspondance, comme on a été à même de le voir, ce qui doit ôter tout soupçon de communication et de lecture de pensées, et ce qui, en plus, vient fort à propos répondre à une observation très-logique que nous présentait ces jours-ci un de nos abonnés des plus fidèles et des plus instruits sur cette matière. Une lucide, questionnée sur les moyens de vision, répondit qu'elle voyait par le secours de la mémoire du consultant, par le fait des images qu'elle contenait de toutes les choses vues ou connues de ladite personne. Notre respectable abonné nous faisait observer qu'on pourrait inférer de ce moyen que, dans les apparitions, le lucide ne verrait que les images dont le domaine de la mémoire du consultant serait porteur, et l'Esprit réel des personnes évoquées. Nous avons déjà traité de cette question dans les *Arcanes de la vie future dévoilés*, tome III, page 38.

(1) Voir tome IV de cet ouvrage, page 28 et suivantes.

Depuis, nous pensons avoir assez appuyé nos preuves par une suite d'apparitions faites dans des conditions qui ne peuvent un seul instant laisser cette proposition exister. Les apparitions suivantes de mademoiselle Cassot en seront le corollaire. Aussi prions-nous nos lecteurs de bien les méditer.

M. CASSOT.

PREMIÈRE SÉANCE.

10 juin 1859.

Monsieur,

J'ai vu avec plaisir, par votre dernière, que vous ne nous aviez pas oublié, et que nos renseignements sont toujours des plus exacts et des plus consolants. Peu de personnes, je peux vous l'assurer, monsieur, sont aussi heureusement renseignées. Nous avons appelé à nouveau, aujourd'hui, l'Esprit de votre fille ; Esprit qui est apparu à Adèle dans une mise des plus coquettes que cette lucide connaisse au monde spirituel ; elle lui a remarqué, — en plus de la blancheur et de l'élégance de la robe, — une couronne de petit muguet des bois ; cette couronne a fait pousser cette exclamation à la lucide : « *Mon Dieu! qu'elle est jolie.* »

Nous avons posé vos questions ainsi qu'il suit :

1° D. Pouvez-vous dire le nom de la ville où est décédée l'amie qui vous accompagnait à votre dernière visite ?

R. Qui fait cette demande ?

D. C'est M. votre père.

R. Mais mon père le sait comme moi.

D. Oui ; mais cette révélation déterminerait sa conviction à votre existence présentement ?

R. Vous n'avez donc pas dit à mon père que vous me voyez, que je vous parle, et que je ne suis pas morte ?

D. Nous le lui avons dit.

R. Mais la révélation de la noce de mon amie ; celle de la santé de ma mère ; la société de l'amie dans laquelle j'ai voulu vous apparaître pour ajouter à la conviction de tous qu'on se retrouve au-delà de la tombe ; qu'on se fréquente et qu'on observe des usages comme sur la terre. Sait-il tout cela ?

D. Oui, à chaque révélation semblable, M. votre père se dit être satisfait ; mais sans doute que la grande douleur qu'il éprouve d'être séparé momentanément de vous le jette continuellement dans une espèce de doute qui détruit à chaque fois ses convictions précédentes.

R. Ah ! alors mon pauvre père ne sera jamais

convaincu. Je ne croyais pas qu'on pût pousser le doute jusqu'à vouloir obtenir sans cesse. Pauvre père, tu me crois morte !... Oh ! à notre prochaine entrevue, je te gronderai, sois en assuré.

Cet Esprit entre dans un état de tristesse qui fait dire à Adèle : passons outre ; continue tes questions.

2° D. Mademoiselle Marie H***, votre amie sur la terre, fille de M. l'adjoint de la mairie du pays de M. votre père, désire que vous lui disiez quelques mots sur votre état et le sien présents.

R. Dites à Marie H*** qu'elle est inquiète, préoccupée, mais que bientôt cela cessera, en allant à la noce, qui sera la sienne. Dites à mon père, en particulier, quoique notre amitié fût bonne et sincère, mon caractère franc ne s'accordait pas toujours avec la retenue de celui de Marie H***. Pour ce qui concerne mes vœux présents. je désire beaucoup le rétablissement de la santé de ma mère, pour le bonheur de mon père et de mes frères.

3° D. Peut-on toujours être certain d'aller au ciel ?

R. Oui et non ; c'est une question de temps.

4° D. L'Eglise enseigne qu'il y a un enfer ; est-ce vrai ?

R. Oui, allégoriquement ; il y a des états d'é-

puration... Regardez comme j'ai l'air de brûler, dit en riant cet Esprit à Adèle.

5° D. Où sont situés ces lieux d'épuration?

R. Dans l'immensité, où l'on erre.

6° D. Les amusements, les bals, les spectacles, que l'Eglise condamne, sont-ils un obstacle à notre entrée aux cieux ?

R. Non. Ne sont-ce pas les prêtres qui en furent et en sont les premiers auteurs et acteurs ? Tout ce qui est sagement fait n'est pas répréhensible. Dieu existe, le prêtre n'est que fiction.

7° D. La confession au prêtre, de ce que nous sommes convenus d'appeler péché, est-elle nécessaire aux hommes pour leur salut ?

R. Quand j'étais sur la terre, et que j'avais offensé mon père, il était plus content que je lui demandasse pardon moi-même que de le lui envoyer demander. *Dieu est de même*. Il faut mieux s'adresser à Dieu qu'aux saints.

8° D. Avez-vous quelque chose de particulier à faire dire à M. votre père?

R. Je lui conseille de bien soigner la santé de ma mère, que le sang gène beaucoup. Cet Esprit prie Adèle de conseiller des remèdes à cette intention ; ce que cette dernière ne peut entreprendre n'étant pas appelée à le faire. Elle invite, au contraire, mademoiselle Cassot à en conseiller elle-même ; l'esprit répond que, n'ayant pas étudié la

médecine sur la terre, il est utile de la connaître ; il n'a pas envie de l'étudier là où elle est inutile, mais qu'il conseille des bains d'eau de riz parce qu'il sait qu'ils feront du bien.

Voilà, monsieur, le résultat de cette intéressante séance, qui, si elle est aussi heureusement démonstrative que les précédentes, pourra vous apporter une consolation de plus.

Dans cet espoir, recevez, monsieur, mes salutations fraternelles.

ALP. CAHAGNET.

RÉPONSE.

Vaux, le 28 décembre 1859.

Monsieur Cahagnet,

Il s'est écoulé bien du temps depuis le 1er juin, époque à laquelle je vous écrivis pour vous demander une dernière apparition de ma bien-aimée fille.

Vous me répondîtes, le 10 juin. Si quelque chose peut ajouter à ma conviction dans les nouvelles croyances établies par le somnambulisme et par votre digne lucide, à laquelle moi et ma famille nous sommes sincèrement attachés sans la connaître : c'est la réponse concernant la fille de

mon ami l'adjoint de ma commune, qui ne peut être plus concluante et véridique qu'elle ne l'est.

Rien de plus frappant et de plus éloquent que ces paroles : « *Marie H*** est inquiète et préoccupée, mais cela cessera bientôt en allant à la noce, qui sera la sienne.* » En effet, le mariage de cette jeune personne est arrêté et fixé.

Puis, ces autres paroles : « Dites à mon père, en particulier, quoique notre amitié fût bonne et sincère, mon caractère franc ne s'accordait pas toujours avec la retenue de Marie H***. » Cette réponse ne peut être plus concluante sous le rapport de la véracité ; elle seule déterminerait à croire le plus opiniâtre détracteur de vos études.

La belle toilette de ma chère fille, portant une couronne lors de son apparition à votre lucide, signifie pour nous le plaisir qu'elle éprouve du souvenir que nous conservons pour elle en mettant sur sa tombe, de temps à autre, des couronnes d'immortelles, ressemblant, en effet, au petit muguet des bois.

Voudrez-vous bien avoir la bonté de demander à monsieur, etc., etc. (Suit la matière d'une nouvelle séance.)

Daignez agréer, monsieur, l'expression de mon profond respect.

CASSOT.

À Vaux par les Ormes (Vienne).

M. CASSOT.

11 janvier 1860.

Cher monsieur,

En réponse à votre dernière, par laquelle nous voyons se continuer la lucidité d'Adèle, dans les apparitions que vous sollicitez de mademoiselle votre fille, je vous envoie ci-joint copie du procès-verbal de la séance nouvelle que vous nous demandez. Puissions-nous être aussi heureux que dans les précédentes, tel est le vœu de notre cœur.

DEUXIÈME SÉANCE (10 JANVIER 1860).

1° D. A qui es-tu réunie dans la sphère que tu habites?

R. A des jeunes filles de mon âge. Je préfère être en compagnie de la jeunesse que d'un âge plus avancé, en ce que cela convient mieux à mes goûts.

2° D. Ton plus jeune frère s'est senti passer une main sur la figure ce matin; est-ce toi qui lui as fait cette caresse?

R. Oui. Il sait que je l'ai toujours aimé beaucoup; il peut même dire que je lui ai servi de seconde mère. Je suis souvent auprès de lui et de tous; au 1er de l'an, par exemple, ils auraient

tous dû bien sentir mes baisers, car je les ai embrassé de bon cœur. Il m'arrive également, parfois, de souffler sur le front de mon père, vu qu'il a souvent la tête embarrassée. J'ignore si son corps sent ce souffle; mais c'est très-difficile de faire plus.

3° D. Tâche de te rendre sensible, afin que nous puissions connaître quand tu dois nous apparaître, soit en songe ou autrement.

R. Cela n'est pas en ma puissance au degré que je le voudrais; mais j'en essaierai de mon mieux.

4° D. Ton bonheur a-t-il augmenté depuis que nous n'avons pas eu d'entretien?

R. Mon bonheur est aussi complet que possible.

5° D. Le grand laps de temps que nous avons laisssé écouler sans te faire demander, ne t'a-t-il pas fait croire que nous t'oubliions?

Serais-tu contente de t'entretenir souvent avec nous?

Peux-tu nous dire les jours que nous pourrions avoir ces entretiens?

R. Je n'ai pas pensé que vous m'oubliiez. Je suis trop souvent avec vous pour m'ennuyer de ne pas vous voir; mais, je vous le répète, je ne peux pas faire plus que je fais pour me rendre sensible à vos sens ou visible à vos yeux.

6° D. Ta bonne sœur qui t'aime et qui pri

Dieu pour toi désirerait avoir quelques paroles de toi.

R. Dites-lui d'être moins timide, moins réservée et soucieuse, cela n'en ajoutera que plus *à sa gentillesse.*

Voici, monsieur, la fin des questions que vous avez désiré que nous soumettions à votre demoiselle. Sachez en plus, comme complément de cette séance, qu'à peine Adèle a-t-elle eu appelé le bon Esprit de votre fille, que cette dernière lui est apparue de suite, en lui adressant cette apostrophe amicale : « Dégourdissez-vous donc, la belle engourdie ; voilà bien des fois que je viens auprès de vous, et vous n'avez rien à me dire. » C'est là où nous sommes entrés en séance par cette réplique : « C'est à l'effet de vous dire quelque chose que nous vous demandons aujourd'hui. Veuillez avoir l'obligeance de prêter quelque attention aux questions qui suivent, questions que vous fait adresser M. votre père. » (Suivent les questions.)

Adèle paraît toujours être heureuse et très-lucide auprès de cet Esprit, dont l'entrain et surtout l'affabilité lui sourient beaucoup. Elle me la dépeignait ainsi aujourd'hui : « On peut dire, en voyant mademoiselle Cassot, qu'elle est pleine de pudeur et de naïveté, mais qu'elle a assez de hardiesse pour bien exprimer sa pensée... Si tu voyais (me disait Adèle) comme elle est gracieuse et ai-

mable; elle a dans ce moment enroulé autour du cou un boa blanc qu'on dirait être en herminé, tellement il est floconneux; il lui sied si bien qu'elle semble en être fière. Je lui vois aussi au-dessus du poignet, un peu sur l'avant-bras, un bracelet en cheveux châtains fermé par un fermoir uni en or. Ce bracelet peut-être large de deux doigts environ; peut-être le portait-elle sur la terre.

En attendant une réponse qui nous fasse connaître si nous sommes toujours dans la voie de la vérité, je vous offre, cher monsieur, mes salutations fraternelles.

ALP. CAHAGNET.

A M. CAHAGNET, à Argenteuil.

Vaux, le 22 janvier 1860.

Monsieur,

J'ai reçu votre lettre du 11 courant, qui me confirme de plus en plus que c'est bien réellement l'Esprit de ma très-chère et aimée fille, qui apparaît à votre excellente lucide. En effet, la phrase où elle dit : « Oui, il sait (en parlant de son jeune frère) que je l'ai toujours aimé beaucoup, il peut même dire que je lui ai servi de seconde mère, » me prouve que c'est elle qui parle ; car, il faut

vous l'avouer, ce jeune enfant a été élevé par elle plus que par sa mère, qui ne faisait autre chose que de l'allaiter.

La mise dans laquelle mademoiselle Adèle a vu ma fille, est une mise qu'elle portait sur la terre. Elle avait aussi un bracelet avec fermoir non pas en or, mais imitation.

Elle dépeint aussi le monsieur dont nous avons parlé d'une manière précise, en disant que c'est un original, et que j'ai été blouzé.

En effet, si l'affaire était à recommencer pour l'achat de ce domaine, je ne le ferais pas.

Je suis avec respect, monsieur, votre serviteur.

CASSOT.

M. CASSOT.

TROISIÈME SÉANCE.

Le 25 janvier, M. Cassot ayant encore besoin d'adresser une question à l'Esprit de sa fille, nous l'appelâmes à cette intention. Adèle lui communiqua combien son père était content des renseignements exacts qu'elle lui donnait sur elle, à chaque entrevue qu'elle avait avec cette dernière, et lui fit observer que ce monsieur épluchait tellement les choses de ces communications, qu'il fe-

sait observer que l'agrafe du bracelet qu'Adèle avait vu au bras de mademoiselle Cassot n'était que de métal doré, et non pas en or. Tout aussitôt cet Esprit, avec l'air gai et enjoué qu'Adèle lui reconnaît, dit à celle-ci : « Fallait vous munir d'une pierre de touche. »

Je lui fais demander pourquoi qu'elle porte un boa à son cou.

R. Je ne veux pas attraper mal à la gorge.

D. Craindriez-vous de ces maux au monde spirituel ?

R. Je suis très-souvent sur la terre, dont je ne méprise pas toutes les jouissances, comme vous pourriez le penser. J'y ai été très-heureuse, j'y ai fixé des affections que j'aime satisfaire, j'y ai goûté des plaisirs que je recherche encore : ainsi, lorsqu'une de mes compagnes se marie, je vais à ses noces avec un grand plaisir.

D. Mais, dans ces noces toutes terrestres, comment pouvez-vous en voir les personnages, et partager leur plaisir ? Comment vous y trouvez-vous invitée ? Si vous y dansez, qui vous en prie ?

R. Oh ! mes compagnes ne m'ont pas ainsi rayée de leur mémoire, et, dans ce jour heureux pour elles, elles pensent à moi. Cela me suffit pour assister à leurs noces et en partager toutes les joies. Je suis, comme par le passé, très-bien invitée pour la danse, et j'aime toujours être la *reine du bal.*

D. Ce ne peut être qu'avec les Esprits des personnes de la noce que vous liez rapport?

R. Les noces ne se célèbrent pas que matériellement; elles se célèbrent également entre Esprit. Les faits de la terre ne sont que la répercution des faits du monde des Esprits ; par conséquent, nous jouissons comme vous de vos joies.

D. Selon vous, tous les actes terrestres ne seraient donc que la reproduction d'actes spirituels?

R. Non pas, je ne veux parler que des principaux actes de la terre, dont celui du mariage est placé au premier rang ; je ne m'occupe pas de ceux de pénible impression qui sont du domaine exclusif de la terre, et des mauvais Esprits qui la fréquentent, je ne m'occupe que de ceux qui font le bonheur des Esprits célestes, comme les jeux, les soirées, les bals, les parties de campagne, les voyages même, enfin tout ce qu'on peut désirer à mon âge.

Obs. Cette série d'apparitions si bien réussies dans des conditions aussi exceptionnelles, sera bien reçue, nous le pensons, de nos lecteurs, dont elle entretiendra la foi spiritualiste. Nous remercions Dieu de nous continuer avec tant de persévérance ses lumières infinies. Puissions-nous ne pas les voir s'éteindre dans nos ténèbres terrestres où tant de suppôts de l'obscurité soufflent avec haine sur elles!

Alp. Cahagnet.

APPARITION DE Mlle S. P. G. M. ALAUX.

M. Alaux, sous-chef à l'imprimerie impériale du ministère de l'intérieur, collaborateur de la *Revue contemporaine*, en remplacement de M. Delondres (Adrien) à la rédaction des questions philosophiques, vint, le 25 février 1860, solliciter d'Adèle une apparition de l'Esprit de mademoiselle sa sœur, afin d'étudier et de savoir à quoi s'arrêter sur une question que son collègue, M. Delondres, avait si légèrement appréciée à notre égard, dans un numéro dudit journal, auquel nous avons répondu, tome troisième de cet ouvrage, page 157. M. Alaux, homme d'une instruction supérieure et d'une intelligence aussi loyale que très-étendue, put juger dans une heure d'une conversation très-vive et très-compliquée des questions qu'il eut avec l'Esprit de sa sœur, par l'intermédiaire d'Adèle, que nos propositions sur le fait des communications avec les Esprits décédés à notre monde sont on ne peut plus vraies et irréfutables.

Comme ce monsieur me le faisait observer par ses réflexions sur la séance précitée. « Le fait de la réalité des évocations ne peut être nié, (disait-il) quand celui des détails de l'existence future peut être plus ou moins combattu, vu les moyens d'expertise dont nous sommes privés à leur égard. Non, la lucide n'a pu me dire ces choses aux dé-

pens de mes pensées, car je ne pensais pas certainement tout ce que j'ai entendu ; non, on ne peut dire que c'est une image inerte, empruntée au domaine de la mémoire à laquelle je dois les différents détails qui m'ont été donnés tant sur le physique que sur les états susceptibles de changements. Ces détails ne pouvaient être tracés par moi qui les admets seulement tels que la lucide les dépeints, parce qu'ils sont déductibles de ceux que je connais et par conséquent possibles. Ce ne peut donc être une image inerte, je le répète, qui agit ainsi, et ce ne peut pas plus être une reproduction de mes pensées, et puisque je n'ai pas eu celles que j'ai entendues, pensées qui sont cependant très-vraies. »

M. Alaux nous quitte très-pénétré de la réalité des apparitions. Puisse-t-il dire ce qu'il en pense dans ses studieuses publications philosophiques, afin de réparer, dans la *Revue contemporaine*, les écarts de son prédécesseur !

Tel est notre vœu, puisse être notre espoir.

ALP. CAHAGNET.

REVUE MAGNÉTIQUE.

Les expériences d'hypnotisme, annoncées jadis à l'Académie par M. Velpeau, paraissent avoir perdu de leur valeur. Un calme plat a succédé aux faits abondants dont on se promettait d'inonder les académiciens, et la grande découverte qui avait tant occupé le docteur Velpeau sur la manière de la communiquer à ses confrères, est tout d'un coup tombée dans un abandon qui peut surprendre.

C'est aussi de quoi s'étonne M. Louis Figuier, dans sa Revue scientifique du 7 janvier. Il ne voit pas trop ce qui peut empêcher la société de chirurgie de continuer ses expériences à ce sujet.

« Une grande question est posée, dit M. Louis
» Figuier, et puisque le public en a été saisi, on
» doit au public et à la science de ne pas aban-
» donner un problème si intéressant à tant de
» titres, sans avoir tout tenté pour en fournir l'en-
» tière solution. »

Et plus loin : « D'un autre coté, l'Académie
» des sciences est restée muette, depuis un mois,
» sur ce même sujet, et l'Académie de médecine
» n'a pas manqué d'imiter cette prudente absten-
» tion. La conduite des académies n'a ici, du
» reste, rien que de conforme aux traditions.
» L'histoire académique du magnétisme animal

» est là pour nous dire que telle a été la règle
» uniforme et constante des corps savants, en pré-
» sence de tous les ardus problèmes de ce genre.
» Les académies n'ont rien gagné à suivre cette
» marche ; leur attitude indifférente ou hostile ne
» leur a jamais porté bonheur devant le public.
» Elles seraient mieux inspirées aujourd'hui, con-
» sidérant le progrès des temps et celui des idées,
» si elles se décidaient à aborder résolument l'é-
» tude physiologique du sommeil nerveux, pro-
» blème qui, tel qu'il est posé, ne peut compro-
» mettre aucun intérêt, et ne saurait tourner qu'à
» l'avantage commun des sciences, de la morale
» et de la philosophie.

» Mais les académies et les sociétés savantes ont
» beau se dérober ou fermer l'oreille, les *faits ne*
» *savent point se plier aux convenances momen-*
» *tanées des savants*, et la question du sommeil
» nerveux continue de s'instruire et de marcher,
» sinon en dépit, du moins en dehors des corps
» académiques. »

Dans l'intérêt de la propagande magnétique, nous sommes heureux d'avoir à enregistrer cette bonne disposition de la part de ce savant, et qui certes n'y va pas de mains mortes pour commencer. Il est bien vrai que les *faits ne savent point se plier aux convenances*, c'est ce qui entretient, fortifie la foi, et nous donne à tous le courage de la

lutte, chacun dans le milieu de ses *faits*, de ses observations. . . . .

M. Louis Figuier fait suivre ces réflexions d'exemples d'amputations et autres opérations chirurgicales exécutées pendant l'insensibilité du sommeil nerveux, et d'autres opérations plus anciennes pratiquées pendant le sommeil magnétique et à des dates antérieures. Nous espérons que M. Louis Figuier continuera ses efforts et ses études sur cette question; et comme un fait en suscite un autre, il devra arriver ce qui arrive à tout homme sérieux qui veut connaître, c'est que l'on termine toujours autrement que l'on a commencé; car, après avoir rejeté les phénomènes d'un ordre qui nous paraissait impossible, on finit par les classer dans le domaine du possible, et l'on s'y arrête pour en tirer ses conclusions; car, répétons-le ensemble, *les faits ne savent point se plier aux convenances*, et il faut toujours des intelligences qui s'en emparent pour les représenter dans leurs détails à qui veut les entendre ou chercher de les voir à nouveau. . . . .

. . . .

— Nous trouvons dans l'*Opinion nationale* du 14 février le passage suivant :

La *Vigie* de Dieppe publie une lettre qui lui est adressée de la localité des Grandes-Ventes. Ce serait faire injure à nos lecteurs, en reproduisant

cette singulière pièce, que de les inviter à se tenir en garde contre les faits surnaturels qu'elle relate.

« Hier matin, M. Goubert, un des boulangers de notre bourg, son père, qui lui sert d'ouvrier, et un jeune apprenti de seize à dix-sept ans, allaient commencer leur travail ordinaire, quand ils s'aperçurent que plusieurs objets quittaient spontanément la place qui leur est assignée pour s'élancer dans le pétrin. C'est ainsi qu'ils eurent à débarrasser successivement la farine qu'ils travaillaient de plusieurs morceaux de charbon, de deux poids de différente grosseur, d'une pipe et d'une chandelle.

» Malgré leur extrême surprise, ils continuèrent leur besogne, et ils en étaient arrivés à tourner leur pain quand tout à coup un morceau de pâte de deux kilogrammes, échappant des mains du jeune mitron, s'élança à une distance de plusieurs mètres. Ce fut là le prélude et comme le signal du plus étrange désordre. Il était alors neuf heures environ, et, jusqu'à midi, il fut positivement impossible de rester dans le four et dans la cave attenante.

» Tout fut bouleversé, renversé et brisé; le pain, lancé au milieu de l'atelier avec les planches qui le soutenaient, parmi des débris de toutes sortes, fut complètement perdu; plus de trente

bouteilles pleines de vin se cassèrent successivement, et, pendant que le treuil de la citerne tournait seul avec une vitesse extrême, les brasières, les pelles, les tréteaux et les poids sautaient en l'air et exécutaient des évolutions du plus diabolique effet.

» Vers midi, le vacarme cessa peu à peu, et quelques heures après, quand tout fut rentré dans l'ordre et les ustensiles replacés, le chef de la maison put reprendre ses travaux habituels.

» Voilà, nous le savons parfaitement, une histoire qui n'est pas trop de notre époque et qui pourra bien scandaliser plus d'un des doctes lecteurs de la *Vigie*; mais, tout invraisemblable qu'elle paraît, elle n'en est pas moins vraie, et cent personnes pourraient au besoin en certifier l'exactitude. »

La rédaction du journal l'*Opinion nationale* fait ses réserves, comme on le voit, et ne pense pas du tout comme celle de la *Vigie* de Dieppe.

Nous qui ne sommes nullement écrivain, et l'on ne s'en aperçoit que trop, nous avouons partager la confiance obligée des *témoins* des faits mentionnés dans la feuille de la Seine-Inférieure. Nous sommes parfois lecteurs de l'*Opinion nationale*, et nous n'acceptons aucunement l'invitation qui nous est faite. Pour nous, il n'y a rien de surnaturel, il n'existe que des puissances que l'on ne veut

point étudier, et qui restent ignorées conséquemment. C'est de l'ignorance sur une spécialité d'études, et pas autre chose.

L. LECOCQ.

ÉVOCATION DE L'ESPRIT WILLIAM HERSCHELL.

(*Suite.*)

SÉANCE DU 7 AOUT 1859.

Suite des questions adressées par M. Lecocq.

Lorsque l'Esprit Herschell est présent et prêt à répondre aux questions suivantes, je les lui pose ainsi :

D. Que sont les étoiles ? Comment vient leur lumière à nos yeux?

R. Ce sont des globes matériels, mais je suppose que toutes ne sont pas habitées; plus tard, je vous dirai le pourquoi de cette supposition. La lumière des étoiles n'est pas la même que celle du soleil, en ce que cette dernière n'est pas une lumière matérielle, et que la leur l'est. C'est une lumière par rayons et empruntée... C'est un effet d'optique, ce qui la rend continue et directe... On représente l'étoile ayant des branches, ce qui répond très-bien, — par figuré, — à la manière de

réfracter la lumière qu'elle reçoit... Le soleil est tout autre, il éclaire en masse, à l'infini ; mais les étoiles, que je nomme *géants de l'immensité*, n'ont quoique ce soit de commun avec la lumière solaire... La terre reçoit cette lumière *atomique* comme relation d'échanges entre globes ; mais cette lumière n'a pas la même vertu que celle du soleil, par rapport à la matière.

Si les hommes pouvaient se changer en arbre ou en pierre, ils en sauraient plus sur les rapports des lumières des globes entre elles, que dans l'état animal où ils vivent. Cette lumière est plus utilisée par les deux règnes que par le vôtre. Ces derniers connaissent très-bien ces rapports. On ne voit ordinairement la lumière que comme moyen d'éclairage pour agir, voyager, etc ; mais elle a une bien plus grande utilité que celle-là ; les règnes que je vous cite savent mieux l'apprécier et en disposer ; ils s'en servent pour tenter de s'élever vers une lumière plus pure et plus complète ; mais ils sont empêché d'aller plus haut en ce que la terre à laquelle ils appartiennent en souffrirait et s'amincirait indubitablement... Il y a des lois qui empêchent ces disjonctions et les réagrègent à seule fin de conserver chaque chose en son lieu et volume... La lumière des étoiles a une très-grande peine à traverser les couches atmosphériques qui la séparent de vous ; aussi vous apparaît-elle fine

et déliée ; mais, je vous le répète, cette lumière étant une lumière d'emprunt, n'est pas comparable à celle du soleil.

D. Croyez-vous toujours que dans les nébuleuses, le noyau ainsi que la clarté environnante sont un tout formant un système à part ?

R. Je ne peux répondre à cette question, vu que j'étudie du moment un système contraire à ce que j'ai dit sur elle ; n'étant pas assuré sur cette dernière, je ne peux me prononcer.

D. Croyez-vous, comme alors, que nous assistons à la naissance de nouveaux soleils et de nouvelles étoiles ?

R. S'il en était ainsi, où les prendrait-on ? On les prendrait donc dans les nébuleuses ; car je crois bien qu'elles sont la substance de la matière, qu'elles sont des globes à l'état d'éclosion, mais je ne peux affirmer cette proposition.

D. Les volcans lunaires existent-ils ?

R. Tous les corps qui contiennent de la chaleur sont sujets à éruption ; mais ne craignez rien, ils ne vous tomberont pas sur la tête.

D. La possibilité existe-t-elle de se rendre compte de l'éloignement de cette planète ?

R. Approximativement, oui ; mais comme on mesure un kilomètre, non. D'après sa marche, on peut y arriver.

D. Croyez-vous toujours que les comètes sont des corps lumineux par eux-mêmes ?

R. Les comètes et les nébuleuses seront longtemps le tourment des astronomes... Ce sont deux questions les moins étudiées et les moins connues. Les données qu'on a sur elles sont bien peu exactes. L'Esprit Galilée vous a répondu de manière à ce que je ne peux en dire plus que lui sur cette question (1). Quoique je sois venu après cet Esprit et que j'ai enrichi mes connaissances astronomiques des siennes propres et de toutes celles qui lui ont succédé, ainsi que de celles qu'il avait pu ignorer lui-même, connaissances appartenant à des peuples et à des temps antérieurs à ceux où il a vécu matériellement, il n'en a pas moins continué ses études depuis sa rentrée au monde spirituel, et se trouve par ce fait à la hauteur des connaissances modernes, et y tenant le rang qu'il mérite y tenir.

D. Pour en revenir aux étoiles, vous supposiez de votre temps qu'elles étaient de la même grandeur, seulement, à des distances différentes ; qu'en pensez-vous maintenant ?

R. J'ai pu dire cela ; je ne le maintiens pas. Beaucoup d'observations que j'ai faites depuis, me prouvetaient le contraire... Superposées, la raison

(1) Voir *Révélations d'Outre-Tombe*.

tenait bonne. Il y a des globes de pareille grosseur; mais il n'en est pas ainsi comme loi pour les étoiles, quoiqu'il y ait de ces dernières d'égale grosseur.

D. Vous aviez aussi reconnu qu'un trentième des étoiles perdaient de leur intensité en lumière: vous croyiez même qu'il en existait qui s'effaçaient complétement de notre observation visuelle?

R. Ce n'est que par un effet de marche qu'elles semblent vous échapper, et celles dont la lumière semble faillir, ce n'est qu'un effet de supperposition. Il y a dans ce cas effacement de lumière au profit de celle qui l'interpose entre elle et la terre; mais la lumière de chacune reste ce qu'elle est. Pour peu qu'elles voyagent pendant un grand nombre d'années dans une telle position, surtout en vue du peu de temps que vit l'homme matériellement, et qu'il étudie, l'erreur deviendra facile.

D. Vous avez dit aussi qu'il y en avait d'autres qui augmentaient d'intensité?

R. La réponse précédente s'applique à cette question.

D. Vous vous êtes également beaucoup occupé de miroirs pour l'optique; où pensez-vous qu'on pourra arriver en ce genre?

R. Je ne prétends pas vous voir arriver à remplacer l'optique de la pensée; mais comme fabrication, il y a beaucoup à essayer et à faire. On

arrivera à [illegible]
Plus on fera [illegible]
tout. Il y a [illegible]
gagnera [illegible]
qu'il faut. [illegible]
bon à l'[illegible]
le verre [illegible]
de l'[illegible]
en cercle [illegible]

D. V[illegible]
jours l'[illegible]
nous [illegible]

R. Oui, [illegible]
tion. [illegible]
drez. J'ai [illegible]
de la [illegible]

Là se [illegible]
mérite être [illegible]

[illegible]

ÉTUDES

SUR LES

MANIFESTATIONS SPIRITUELLES DE NOS JOURS

Par le lucide RAVET, sous l'inspiration de l'Esprit Franklin.

Le 18 juin 1859, je priai le lucide Ravet, d'appeler Francklin pour obtenir de ce savant Esprit quelques renseignements nouveaux sur les manifestations spirituelles de nos jours. Aussitôt Franklin présent, et ayant reçu son assentiment à cette nouvelle étude, je lui posai les questions suivantes :

Parmi différentes notions que vous eûtes l'obligeance de nous donner, il y a quelques années, sur les manifestations spirituelles de nos jours(1), vous nous dites : à l'occasion de la transpersion de la matière par la matière même, qu'il vous suffisait de vouloir que l'objet matériel sur lequel vous opériez se spiritualisât, pour qu'il le fût en effet, et, par conséquent. pût ainsi traverser la matière avec plus de facilité, puisque vous vouliez également qu'il se rematérialisât, après cette transpersion, ce qu'il faisait de même. J'ai réfléchi à cette pro-

(1) Voir *Révélations d'Outre-Tombe*, page 302 et suivantes.

position ; je la trouve en tout comparable à celle que contiennent les livres prétendus saints, qui disent que Dieu ayant tout créé de sa parole, il lui suffit de dire *Que cela soit pour que cela fût.*

Esprits encore imparfaits que vous êtes (permettez-moi cette opinion), auriez-vous déjà cette puissance, que notre intelligence semble n'accorder à Dieu qu'en vue du respect et de la foi que ce grand nom impose?

R. Nous l'avons parce qu'elle nous est accordée ; mais elle est soumise à des conditions auxquelles nous obéissons nous-même. Nous ne pouvons opérer, qu'en temps et heure et par l'influence de puissances supérieures. S'il était donné aux Esprits, comme aux hommes de la terre de produire de telles manifestations selon leur gré, votre existence en serait troublée, et l'harmonie de la création en souffrirait.

D. Dans quel but ces manifestations accidentelles, dirai-je, ont-elles lieu?

R. Dans le but d'àppeler l'attention des hommes sur des études trop négligées par eux. Dans le but d'élever leurs connaissances jusqu'à celle de Dieu, de la grandeur et de l'amour qui est dû à ce grand Être. Dans le temps où vous vivez, où l'oubli le plus absolu du respect pour Dieu règne en votre cœur, où vous préférez l'actualité sensible, que le passé et l'avenir desquels vous ne

vous souciez guère, où la religion chrétienne disparaît lentement de la terre par la faute de ses enseignements trompeurs, vous avez besoin d'être rappelés à une plus juste observation des choses et de vous-même ; c'est donc dans ce but que nous appelons généralement votre attention sur la question importante du spiritualisme, et que nous ne pouvons employer trop de moyen pour vous convaincre de notre existence.

D. Ces manifestations n'ont pas toujours pour but véritable l'enseignement religieux, puisqu'elles ont souvent pour intermédiaires des gens qui affectent un grand mépris pour la religion, et qu'elles sont très-trompeuses elles-mêmes ?

R. Il y a enseignement religieux, et enseignement religieux. Les Esprits qui facilitent ces manifestations ne sont pas exempts de l'erreur et de l'orgueil. On pourrait même dire que toutes sont plus ou moins entachées d'un enthousiasme spirituel, qui frise de très-près l'orgueil. Le grand amour que ces Esprits ressentent pour l'auteur de ce qu'ils voient et de ce qu'ils étudient, les conduit à vouloir plus imposer que de démontrer leur croyance. C'est à cet effet qu'ils frappent les yeux plus que l'intelligence humaine ; car, à vous le dire en toute vérité, la conviction acquise lentement, par l'effet de l'étude, est beaucoup plus solide et démonstrative que celle

obtenue brusquement, sans non reproduction, si nécessaire à toutes preuves. Les puissances supérieures ont trouvé bon de permettre ces manifestations, dans le but, nous n'en pouvons douter, de relier avec plus d'amour le monde matériel au monde spirituel, elles ont trouvé bon de diviser ces manifestations par genre et groupes différents d'opérations, afin de s'adresser et d'entrer chez l'homme par toutes les issues désirables. Il y beaucoup de mise en scène, qui produira un très-faible résultat; mais, comme dans les manifestations de ce genre des siècles précédents, il en restera toujours quelque chose. Le genre qui vous est départi à vous spécialement sera plus durable, en ce qu'il sera toujours à la portée de tous; en ce que par lui il est permis d'étudier, de comprendre et de démontrer dans certaines limites ces choses et leur possibilité d'être; en ce que les pensées imprimées sont toujours plus stables que celles orales ou visuelles qui s'éteignent avec ce qui les provoque. Ces dernières enfantent toujours la contestation, et ne peuvent être victorieuses en ce qu'il faudrait les rendre permanentes; ce qui troublerait, je vous le répète, l'harmonie de l'existence humaine. Il n'en est pas de même du genre dont il vous est permis d'user pour l'instruction spirituelle des hommes. C'est l'instruction appuyée des faits qui ressort de ce genre; par conséquent, le

succès en est assuré sans trouble aucun. Une question de temps seule en décidera.

D. Je reviens à ma question sur la transpersion de la matière; transpersion qui conduit à la création de la matière. Je ne vois et je ne connais quoique ce soit qui ne soit pas soumis à une loi; loi que chaque chose renferme en elle-même; ainsi, nous ne pouvons voir sortir d'un germe quelconque une autre forme que celle connue et préexistante de ce germe, hors les adjonctions qui peuvent l'altérer ou la changer; mais cette chose ne relevant que des conditions imposées à son genre, produit toujours la même forme et les mêmes attributions de forme. Donc l'exister matériel semble être soumis à ces conditions harmoniques, et ne peut s'y soustraire sans craindre d'altérer son genre d'être. Ces conditions sont soumises elles-mêmes à des dépendances de temps et d'agrégats. S'il faut vingt et quelques milliers d'années à la formation de l'or, par exemple, et des temps proportionnels à tout le règne minéral; comment pouvez-vous opérer la transmutation métallique, comme vous venez de le faire en Amérique (1)? Comment pouvez-vous écrire au crayon sans le secours d'un crayon matériel? Dans un papier plié, comment pouvez-vous peindre une fleur

(1) Voir tome IV, *Encyclopédie magnétique*, page 117.

ou une écriture illustrée sans pinceau ni peinture matériels ? Vous faites ces choses continuellement; à quelle loi les rattachez-vous ; comment opérez-vous ? Là, ce ne sont plus des auditions de sons, qui peuvent faire croire à une altération momentanée de l'organe auditif. Ce ne sont plus des vues passagères plus ou moins vaporeuses, qui peuvent faire croire à une hallucination accidentelle de l'organe visuel. Ce ne sont plus des pressions, des transports d'objets matériels, qui peuvent faire croire à une fausse observation de l'intelligence ou à une erreur des sens. Ces lettres écrites, ces dessins coloriés sont bien permanemment sous nos yeux formés d'une matière matérielle, qui semble ne relever d'aucune loi matérielle connue ? Soyez obligemment clair dans votre enseignement à ce sujet, et rendez-moi vos démonstrations compréhensibles.

R. Il nous est impossible, comme à tout être, de tirer quoique ce soit de rien. Les matières premières, les matières typiques de tout ce que voient vos yeux, existent à n'en pouvoir douter à un état que la matière ne peut apprécier.

Cet état n'est et ne peut devenir le fait de notre création ; il existe par celui qui seul sait le produire, et est mis à notre disposition, à seul fin de le manipuler, selon nos vœux. Cet état primitif de la matière entre lentement en vibration de co-

hésion, par le secours de la vitalité que lui communique le soleil, centre vital de votre système planétaire. L'homme pourvu de tous les moyens d'observation possible, de toute l'intelligence nécessaire à son genre supérieur aux autres êtres, s'est livré et se livre continuellement à l'étude des forces et des manifestations de la nature, comme vous vous livrez à l'étude des rapports du monde spirituel et du monde matériel. Quelques hommes sont arrivés à une telle extension de connaissance en ce genre, et ont acquit une puissance attractive de lumière si grande, qu'ils ont pu absorber une quantité plus forte d'Esprits propulseurs, d'Esprits vitaux, d'Esprits agrégateurs, des rayons solaires que d'autres hommes. Ce sont de ces absorptions vitales desquelles ils se servent dans les manifestations de formation instantanée de la matière qui vous étonnent, pour rendre cette dernière palpable constamment à vos yeux par la puissance de leur certitude qui fait celle de leur volonté, ils appellent, commandent et disposent des états primordiaux de de la substance matérielle, et, par ce fait, en font une cohésion instantanée, cohésion qui, livrée aux ressources des lois matérielles, exigerait des temps infinis pour exister. Ce sont ces mêmes Esprits que nous nommons puissances de premier ordre, qui nous facilitent, à nous, de vous communiquer ce genre de manifestation, afin d'intéresser votre ob-

servation, et de la conduire à l'étude des causes de ces forces surprenantes.

D. Je vous remercie de la clarté de votre démonstration, mais il ressort de sa puissance d'être qu'elle conduit l'homme à un genre de déification duquel je me méfie beaucoup et, d'un autre côté, elle pourrait être combattue par l'ignorance bien reconnue de certains opérants matériellement, auxquels il suffit de faire tel signe barroque, ou prononcer telle phrase de baragouin incompréhensible pour eux et pour tout linguistique, pour opérer ce genre de manifestations surnaturelles. Que de pauvres bergers sans aucune instruction, que de prétendus savants sans intelligence, que d'indifférents plus passionnés pour tel genre d'honneur ou un sac d'écus que pour cette science sublime, ont produit, de tous temps, et produisent en nos jours ce genre de manifestations. Cela ne me semble pas répondre à l'étude profonde, persévérante et sage que vous accordez aux dispensateurs de ces choses?

R. Les deux objections que vous me soumettez ont leur côté juste. Étudier, connaître et vérifier l'œuvre de Dieu dans ce que ce grand Être nous permet de connaître, afin d'étendre notre humilité jusqu'à l'admiration de cette œuvre, n'est nullement comparable à vouloir disposer de cette puissance intelligente, jusqu'à imiter et surpasser

cette œuvre. Voilà comme, en toute faculté, il existe le bon et le mauvais côté. L'orgueil est le mauvais, et l'humilité est le bon. Pour ce qui concerne l'ignorance et la mauvaise intention des hommes qui opèrent en ce genre sur la terre : ce pouvoir leur est accordé en vue de leur intention orgueilleuse et méchante. L'instruction et la position sociale ne sont pour rien dans ces rapports des âmes à âmes. C'est l'intention qui est tout. Le mal a son pouvoir d'être comme le bien ; il a ses étudiants et ses professeurs comme le bien, et l'un et l'autre ont leur conséquence.

Vous voyez encore dans ces rapports excessivement restreints des hommes de la terre avec les Esprits dispensateurs de ces puissances la vérité de ce que je vous dit, qui est que ces manifestations relèvent moins d'une loi de liberté d'agir, que d'esclavage d'être. Sans cela, l'ignorance, le sommeil de l'intelligence, la grossièreté des appétits n'auraient aucun frein à leurs expansions, et l'harmonie terrestre serait troublée. Ces choses sont permises, comprenez-le bien, afin de stimuler l'homme vers l'étude de leurs causes, le but de l'œuvre divine ; la conservation et l'harmonie de cette œuvre. Les manifestations mauvaises en ce genre produisent autant de bien que les bonnes, en ce que ceux qui veulent les étudier au point de vue de la sagesse, du respect divin et de l'amour

fraternel, en tirent des conclusions relatives à leurs aspirations.

D. Nous voyons cependant, à la fin d'un bon dîner, le non savoir quoi faire ou quoi dire du salon ; un groupe de viveurs ou d'ennuyés poser machinalement leurs mains sur la table, de leur passion attendre et recevoir indifféremment des manifestations de ce genre, que les plus sages des philosophes hermétiques eussent payées par les plus vives prières, les plus austères privations et les plus ardents vœux d'en bien user. Que ressort-il de cette *mésalliance*, dirai-je, plutôt que de dire de cette *alliance* spiritualico-matérielle ; un gros rire ou un bâillement de plus !

R. Oh ! cette manière de produire n'est pas la même que la première de laquelle nous traitons, en ce que ces remuements de table et tout ce genre de manifestation ressortent plus du domaine de l'homme même que de son alliance absolue avec le monde spirituel. Ce sont les âmes des étudiants qui opèrent elles-mêmes ; les plus instruites en ce genre (quoique de par le corps elles paraissent être les plus ignorantes en ces questions) s'assemblent entre elles à l'insu de leur corps, et se font un plaisir de se procurer des convictions matérielles, ainsi que d'en procurer aux âmes moins élevées qu'elles, qui opèrent avec elles. Il y a là alors des démonstrations occultes pour les corps qui se font

de cette manière entre âmes ; et, par le fait des démonstrations matérielles des meubles, les corps, à leur tour, en instruisent et en convainquent les âmes qui en sont ignorantes. Ce sont deux genres de démonstrations nécessaires, dont vous supprimeriez l'un facilement, me direz-vous; mais je vous affirme qu'ils ne sont pas de trop tous les deux; vous pouvez croire qu'un éternel oubli ou une triste indifférence en sont la suite; mais je vous assure que cette inscription dans la mémoire en vaut une autre. Il naît des besoins, il vient des temps où l'on est bien aise de la compulser et de trouver ces observations. Là, les conclusions ne sont plus les mêmes; la plus grande admiration succède souvent à la plus triste indifférence et la plus ferme croyance à la plus ridicule négation.

D. Ce que vous me dites à l'égard de l'entendement des âmes entre elles à l'insu de leur corps me semble être prouvé par nos études somnambuliques, études qui nous permettent de faire converser ainsi l'âme du sujet en état convenable avec l'âme de telle personne auprès ou au loin, qu'il nous plaît d'interroger. Cette question devient immense par ses conséquences, et nous prouve que notre âme peut être plus souvent hors de son corps que dedans. Ce genre ou cette faculté de communication entre âmes nous prouve encore qu'elles peuvent constamment préparer les actions de leur

corps par des effets de convention entre elles, et l'embarrassante ignorance de ces derniers. Une partie de notre non libre arbitre matériel découle peut-être d'un tel entendement entre les âmes. Je suis poussé jusqu'à admettre qu'en ce moment où nous sommes en guerre avec l'Autriche, cette guerre n'est qu'une convention, qu'une scène plus ou moins bouffonne pour les âmes des deux partis qui l'ont imaginée et arrêtée, à seule fin de se distraire aux dépens des embarras de leurs corps. Je ne serais nullement étonné de les voir tirer à plaisir sur ces vêtements impassibles, afin d'en abattre une manche, une jambe, ou un morceau de telle partie qui leur plaît de déformer, afin d'embarrasser les mouvements du corps, et de se jouer entre elles des niches d'enfant et des gênes dont elles doivent regretter plus tard le triste enjeu? car il serait bien plus pénible d'admettre que ce sont des Esprits libres de la matière, instruits, élevés et sages, qui susciteraient ou commanderaient ce genre de trouble. Je veux bien y laisser prendre part les Esprits nouvellement dépouillés des liens matériels, qui cependant ne le sont pas assez pour n'en plus rechercher les tristes agitations; mais il me convient mieux (devant la faculté dont nous traitons qu'ont les âmes de se jouer ainsi de leurs corps) d'admettre qu'elles seules se passent la fantaisie de telles boucheries guerrières, boucheries

qui ne sont que des amusements pour elles?

R. L'Esprit Franklin dit avec promptitude à Ravet : Comment, il pense cela? il en est arrivé là? Mais, savez-vous qu'il pourrait toucher juste? Oh! oh! il n'en est pas arrivé là sans étude... est-il convaincu de sa proposition?

D. Je réponds à Ravet qu'elle n'est qu'à l'état d'intuition, et est le fait des déductions de toutes celles dont je traite avec les Esprits; mais que cette intuition équivaut pour moi à une conviction presque absolue. Le fait de la guerre paraissant n'être qu'une aberration de l'intelligence humaine, il ne doit découler que de la source que je lui assigne. Si on veut en admettre l'utilité, ce ne peut être qu'une utilité bouffonne des âmes entre elles.

S'il est possible à des âmes spiritualisées ou non de s'assembler pour se faciliter ces manifestations de genre différent, qui tous les siècles intéressent les hommes de la terre, elles le peuvent faire pour toute entreprise qui leur convient; par conséquent, en vue de la non possibilité de leur altération à elles-mêmes, elles peuvent très-bien jouer à la guerre, à la comédie en tous genres, comme le font les enfants en bas âge, dans leur formation d'armées, d'écoles, et cent divertissements semblables. Si les sabres de bois ne causent aucune destruction des petits corps enfantins qui s'en parent, les boulets de Magenta ne peuvent pas plus

troubler les âmes des grands enfants qui jouent avec eux. Les morceaux ou les habits entiers qui restent sur le théâtre de l'action, sont ramassés par les esprits chiffonniers de notre atmosphère terrestre (permettez-moi cette dénomination), comme nos chiffonniers matériels ramassent nos prétendues ordures qui, soumises chacune au laboratoire qui leur convient, se reproduisent dans le plus beau neuf possible. Il doit donc, selon moi, en être de même de toutes ces petites misères prétendues des guerres et autres genres de spiritualisation; des êtres commis, où les âmes même des soi-disant victimes, ramassent, reçassent et balaient la place, qui n'en est que plus fertile pour des manifestations d'un autre genre. (1)

R... cela peut être : cela peut être, je ne l'affirme pas, mais je ne le nie pas.

Ravet, très-fatigué par cette séance qui a duré trois heures et très-émotionné par elle, vu qu'à son commencement il avait été parmi une grande

(1) Qu'on lise à cet effet ce que contiennent les *Révélations d'Outre-Tombe*, page 270 et suivantes, sur la spiritualisation d'un grand nombre d'hommes à la fois, révélations particulières faites par Tomarin, le guide du somnambule Ravet.

Qu'on lise également celles faites par l'Esprit Emmanuel Swedenborg, tome III, *Arcanes de la vie future dévoilés*, page 245 et suivantes sur les affections des Esprits, et page 366, *Révélations d'Outre-Tombe*.

quantité de tableaux vivants; qui, directement par leur à propos, semblaient être le prélude et la preuve de mes dernières propositions, demande à être réveillé.

Obs. — Il ressort donc des révélations qui précèdent, que les manifestations spirituelles de nos jours qui nous étonnent autant par leur étrangeté que par leur non reproduction constante, sont le fait de la puissance d'esprits supérieurs, qui, par leurs études, leur savoir et leur sagesse, trouvent nécessaire de temps à autres de nous initier, tant à leur existence qu'à leurs facultés; il ressort également que des esprits non moins studieux et avancés en ce genre de manifestations, les font tourner au profit de leur entendement orgueilleux et de leur amour terrestre, comme les premiers les font tourner au profit de l'humilité et de l'amour divin. Ces faits nous étonnent par leur réapparition, sans nous avoir étonné par leur histoire, tellement l'homme a besoin de voir, de palper, de saisir et de se souder aux choses de ses démonstrations. Les hommes des siècles passés ne sont, aux yeux des hommes du siècle présent, que des conteurs d'absurdités indignes de l'intelligence humaine, comme ceux de nos jours seront, pour le siècle à venir, des hallucinés dignes de pitié. Cependant, le manque de loi et de permanence journalière de ces faits ne détruisent pas leur permanence distancée;

la reproduction ni la loi compliquée sous laquelle ils se présentent à l'infini. Qui ne les a pas vus au produit, les nie ? Parce qu'ils paraissent être aussi inadmissible au premier abord que ceux des communications électro-télégraphiques, que ceux de l'électro-aimant, que ceux de la bouteille de Leyde, que ceux de la vapeur, que ceux de la foudre, que ceux même de la procréation et de l'entretien de l'absorption des substances vitales, dites et crues être inertes, que ceux de l'ascension des pensées chez l'être, que ceux de la locomotion lente et vive de tout ce qui se meut, et je ne connais quoique ce soit qui ne se meuve. Aucune explication n'est donnée sur les simples questions qui précèdent, questions permanemment présentes à tout laboratoire, à tout cabinet d'étude, à tout professorat, et l'on veut nier celles plus rares, sinon moins constantes des manifestations spirituelles de nos jours. Bah ! dit-on, des agrégations instantanées de matière par le seul fait de la volonté humaine ; c'est ridicule à dire et encore plus à soutenir. S'arrêta-t-on d'avantage à l'agrégation instantanée de toutes choses depuis le germe humain au germe aurifique ; depuis le mélange des substances en chimie, à la photographie et au galvanisme ; depuis l'attrait irrésistible de toute bonne ou mauvaise action, à leur reproduction sans aucune disparution. On croit aux contagions sans

contact des êtres dans les maladies, les états nerveux des corps, les attraits des amours, les enthousiasmes, les troubles, les guerres, sans aucun sujet discuté à l'avance, sans aucun point de repère admissible par la raison humaine, sans aucune loi soumise à l'étude des hommes, et l'on veut nier la faculté à l'âme de faire et produire hors le corps, ce qu'elle produit si bien lui étant liée; on ne veut pas se rendre compte où elle prend et comment elle dispose de la substance dans le revêtement matériel; on ne veut pas se rendre compte comment le règne minéral et végétal agrégent et disposent de cette substance invisible et primordiale de toute matière? Qu'y a-t-il de plus difficile à cette âme humaine, *point d'attrait en petit de l'univers en grand*, d'attirer à elle les corpuscules métalliques du plomb, pour les agréger sur une feuille de papier à son gré, que ce métal de le faire pour former ces beaux cristaux que nous savons mieux admirer que définir? Si c'était une question de commerce ou de bourse, qui rapportât profit et honneur, il n'est pas de savants, si savants soient-ils; il n'est pas de rieurs, si gais qu'ils paraissent, il n'est pas de guerriers si insouciants sur toute chose qu'ils se montrassent, qui ne prissent à tâche de prouver la réalité et la bonté de cette profitable question: aucune table, aucun siége, aucun cahier de papier, si calmes soient-ils, ne

resteraient en place. Ces travailleurs de si minime entretien et de si bon rapport seraient fêtés, et le plus recherché serait celui qui rapporterait le plus. Mais il n'en est pas ainsi, nos manifestations spirituelles ne nous rapportent accidentellement que des sensations, que des étonnements et des pellicules de matière apposée çà et là sous nos yeux, ce qui les fait ranger dans la colonne des pertes, ne pourront les envoyer à la prison pour dettes, on les envoie à Charenton; ainsi fut, ainsi est et ainsi sera le roi de la création; sa couronne le fatigue à un tel point, qu'il la délaisse pour le bonnet d'âne. Que nos lecteurs méditent les curieuses révélations de Franklin, et ne se laissent pas intimider, par le ridicule de gens qui ne sont que ça.

Alp. Cahagnet.

DISCOURS

PRONONCÉ PAR LE F.... CAHAGNET,

FONDATEUR DE L'ÉCOLE DES ÉTUDIANTS SWEDENBORGIENS,

*A la séance anniversaire de la spiritualisation d'*EMMANUEL SWEDENBORG, *le* 29 *mars* 1860 (1).

Mes bons frères et sœurs en l'Éternel,

Pour la septième année, je vous convie à cette petite agappe fraternelle que nous faisons annuellement en mémoire de la spiritualisation d'Emmanuel Swedenborg, notre frère en Dieu et notre patron spirituel.

Ce jour, pour moi, sur terre, est compté parmi ceux assez rares de bonheur que j'y passe. S'il est incomplet, ce n'est que par le regret que j'éprouve de la non persévérance des hommes dans une étude qui n'instruit qu'avec labeur, il est vrai, mais qui élève l'esprit au jour le jour.

Je voudrais pouvoir appeler tous les hommes à faire cette étude, qui est la plus importante, la plus vraie et la plus digne de leur cœur, entre toutes celles en ce genre auxquelles ils se livrent avec d'autant plus d'amour qu'elles se font au sein de temples somptueux, de palais et de chaires respirant les grandeurs humaines, mais n'ayant par elles-mêmes aucune puissance sur les ténèbres de l'intelligence.

Éblouir n'est pas instruire; commander la foi n'est pas

(1) Si nous donnons connaissance à nos lecteurs de ce discours, c'est que notre petite publication a été choisie par lesdits Étudiants pour, à l'avenir, y insérer leurs études les plus dignes d'être connues. (*Note du Gérant.*)

donner, et l'autorité du nom ou du lieu sont bien faibles, selon moi, devant l'autorité de la vérité. Toute proposition crée une école ; mais toute école n'est pas toujours digne d'être fréquentée.

L'homme est tellement prêt à se fatiguer d'étudier, qu'il aime assez la leçon toute faite. C'est à quoi les professeurs pensent en nos jours; mais aussi savent-ils retenir, par devers eux, pour prix de ce labeur, deniers, obéissance et autorité. La foule marche avec plus de confiance dans le chemin où l'a conduit un cicérone intéressé à le parsemer d'entraves et de fatigues, que d'en étudier elle-même les accidents afin d'avoir le mérite de les connaître et de les éviter à son gré. Il faut à l'homme de la civilisation présente ce qu'il faut à l'enfant au berceau, des points d'appui et des satisfactions d'appétits à la portée des forces de son estomac. C'est donc un grand tort pour le penseur prévoyant de vouloir élever à sa hauteur tout penseur terre-à-terre. Ce dernier vous écoutera beaucoup mieux si vous lui dites que cette élévation est un fait hors ligne, une protection occulte spéciale, que si vous le prenez par la main pour lui aider à la gravir, en lui montrant du doigt tous les points d'appui. Ses jarrets, vous répondra-t-il, sont trop faibles pour faire cette ascension. Il préférera vous regarder, admirer, encenser à l'occasion, que d'atteindre à votre niveau. L'encéphale humain est en tous points semblable à la terre : il a des saisons qui facilitent l'éclosion de ses pensées, pensées qui sont les graines du grand arbre de la vie; il a ses moyens de culture appropriés à ses moyens de production. N'allez pas ensemencer ces lieux lorsqu'ils sont au repos ou incultivables pour le moment, si vous ne voulez pas voir perdues vos peines.

L'intelligence humaine est une terre vierge à peine défrichée; des coups de bêches et des jalons sont portés en tous lieux, mais il n'y a pas encore de cordeau nivellateur pour

en tracer les alignements et en diviser les parties. Tous les moyens d'ordre et d'ornementation sont jetés pêle-mêle en tout lieu et en tout point, en attendant le classement et la méthode. Il est tout naturel d'admettre que si vous voulez faire toucher artistement du piano à un enfant encore à la mamelle, avant de lui avoir enseigné les lois de l'équilibre selon ses forces, que vous n'obtiendrez aucun bon résultat Il en est de même des conceptions humaines. Si je veux prouver à un homme qu'il est double, triple et centuple avant de lui prouver qu'il est un contenant de quelque chose, certes, j'effraierai plus cet homme que je ne l'instruirai. Il est donc de mon devoir de le conduire tout doucement à la connaissance externe et interne de son corps matériel, en lui en démontrant tous les ressorts, tous les appétits, toutes les forces et toutes les dépendances. Lorsqu'il aura vu, palpé et compris ces choses, je le conduirai en rechercher le moteur. C'est ainsi que doucement j'éteindrai la lumière matérielle; je dis j'éteindrai, je devrais dire que je transposerai cette lumière pour lui faciliter de voir mieux chaque chose séparément dans son unité et dans ses relations sociales. Je le verrai dans cet état atteindre alors à la hauteur et à la force de l'homme, s'équilibrant et disposant de toutes les puissances qu'il possède, comme il fait dans ses travaux manuels. Bien renseigné, bien conduit toujours en garde contre les faux assemblages, toujours sondant la solidité et les rapports de bonne harmonie de tous ses matériaux, il croira construire un monument intellectuel de toutes pièces, quand il ne fera encore qu'entrer en rapport avec la vraie raison, avec ce qui est *avant*, *pendant* et *après*, avec ce qui ne souffre ni observation, argument, vu sa loi harmonique d'être qui a tout prévu qui satisfait à tout besoin.

L'intelligence humaine développée à ce point sentira besoin de connaître le point de départ de ces choses, le co

tenant et le dispensateur de ces choses. C'est alors où leur unification, renfermée dans le mot Dieu, s'offrira à elle dans toute sa majesté mystérieuse, dans toute sa puissance non divisée, dans toute sa justice non aliénée et dans toute sa miséricorde non entravée. Plus d'autels, plus de professeurs religieux, plus de ténèbres!... Un point, un seul point lumineux, attirant et éclairant tout œil et toute âme, se montrera à elle, uniformisant toute individualité et tout plan de ce gigantesque panorama humain, panorama qui éternellement passe et repasse devant le Raphaël des Raphaël, afin d'en faire raviver les tons et d'en voir entretenir les détails. L'homme dans cet état sera devenu un chronomètre, qui encore soumis aux impressions inhérentes à ses constituants et aux *aises* de ses pivots, sera soumis également aux dérangements que peut seul réparer la main de son savant constructeur. Il sera à cette fin déposé sur l'établi céleste, afin d'être démonté pièces par pièces par la main du grand maître, pour que son point de déviation soit corrigé et remis en état de meilleur marche. Là, alors, il sera classé dans la pièce du régulateur, et devienda à son tour un point moteur d'observations et de réglementations des vibrations de tout le détail de cette horlogerie humaine; il servira à régler des montres à *cylindres* aux pauvres *coucous*.

En entrevoyant dès ici-bas tous ces rouages du mécanisme de la vie, l'homme veut en raisonner les combinaisons avant essai de mise en place; il pérore au lieu d'agir, et s'abaisse au lieu de s'élever; il trouble au lieu d'harmoniser.

Creusant sans cesse le lit déjà si large du fleuve de l'orgueil, au lieu de l'entraver par des barrages et des moyens d'asséchement, il s'en trouve être la victime, en ne pouvant reconnaître la géographie des lieux qu'il a parcourus pour arriver à un point de repère, qui ne le rattache à quoi

que ce soit qu'à un recommencement sans fin de telles erreurs.

Aux dieux usés succèdent des dieux neufs; aux gouvernements viciés succèdent des gouvernements vicieux; aux justices passionnées succèdent des justices passionnant; aux nations mêmes civilisées succèdent des nations à civiliser. C'est le tonneau des Danaïdes, la roue de Tantale, une œuvre du cahot n'enfantant que des images idéales sans point typique.

Nous, mes frères, dont l'humble position sociale ne nous permet pas le contact avec les grands de ce monde, dont l'éducation conventionnelle ne nous permet pas le professorat d'autorité, nous savons nous trouver heureux de notre obscurité, d'autant plus qu'elle est dépouillée de toute ambition, hors celle de ne chercher en tous les temps qu'à parler le langage de la vérité, et de ne pratiquer que la fraternité dans nos rapports fraternels.

Si nos études sont vraies, elles auront leur temps de triomphe; si elles sont fausses, elles n'en seront que plutôt oubliées. Elles auront au moins le mérite de n'avoir pas dû leur naissance au *faux* combiné de nos jours, mais à la confiance aveugle d'observations mal faites.

Elles ne seront point dites être des inspirations divines, ni être des points de sagesse des anges. Elles ne sont bien, hélas! que d'obscures études, que de francs, loyaux et libéraux Étudiants tentent de débarrasser de toutes les erreurs de l'esprit humain.

Vous aurez votre part dans ce triomphe ou cet oubli des hommes, selon les efforts que vous aurez fait pour leur en faciliter les connaissances, et leur démontrer au besoin le peu que vous savez d'elles. Pour cela obtenir, il ne faut pas que vous restiez dépendants des vieux us et coutumes des Écoles primant sur toutes questions. Non, il faut au contraire que vous étant assis sur tous les bancs, vous sachiez

choisir celui qui présente plus de démonstrations, de savoir et de bienveillance. Il faut que vous puissiez voir Dieu assez grand pour ne savoir que l'admirer et non le discuter; il faut que vous sachiez voir l'homme assez faible pour toujours lui tendre une main fraternelle au lieu de le jeter à terre; il faut, enfin, que vous sachiez voir assez l'obscurité de toute chose, à la seule inspection de l'externe de la chose, pour vous approcher d'elle afin de l'éclairer s'il vous est possible; mais, je vous le répète, ne parlez pas aux antres sans échos, qu'avec des moyens appropriés à leurs ténèbres.

Je voudrais moi-même vous en dire plus et vous faire franchir d'un bond toute l'étendue des méditations que j'ai faites et celles des révélations intuitives que j'ai reçues, mais vous pourriez mieux m'entendre que me comprendre; et déjà je vous vois rechercher avec si peu de persévérance quelques clefs qui vous manquent, pour entrer dans certains domaines dont sans doute vous n'êtes pas préparés à connaître les richesses, que je m'en tiens envers vous aux quelques questions que j'ai traitées dans mes ouvrages, afin de ne pas m'exposer à plus de délaissement de votre part.

Si l'étude des pensées entretient leur richesse de vibration, le contact de la chair entretient également l'exister de cette dernière par le fait que je suis encore sur la terre soumis à tous les besoins du corps. Je ne dois pas braver ces besoins pour mieux satisfaire ceux de l'esprit, et par conséquent il est de mon devoir de ne traiter avec vous que des choses esssentielles à notre exister présent.

Je vous remercie donc de votre bon attachement, tant à un certain ordre d'études qu'à ma personne, et je me trouve très-heureux d'avoir vu que vous désiriez l'impression de nos Statuts, afin d'en donner connaissance à un plus grand nombre de frères, et par ce fait tenter de faire un plus

grand nombre d'heureux (1). Contentons-nous, aujourd'hui, de l'être assez nous-mêmes par le fait de cette réunion toute de fraternité, et sachons rompre le pain fraternel avec le même amour que par le passé. Je vous offre à cet effet d'entrer en séance et en plein exercice de vos droits d'Étudiants en communiquant, par l'intermédiaire de nos lucides, avec ceux des vôtres qui de l'exister d'outre-tombe veillent sur nous, et nous attendent avec amour dans leur état heureux.

La séance est ouverte.

ALP. CAHAGNET.

(1) Ces Statuts seront communiqués à ceux qui désireront faire partie des Étudiants swedenborgiens. (Écrire *franco* à ce sujet à M. LECOCQ, horloger de la marine, secrétaire de ladite École, n° 9, *rue de Calais*, à Argenteuil.)

Paris. — Typ. Guérin et Ce, r. du Petit-Carreau, 26.

UN MOT AUX JOURNALISTES

DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE (1).

Ayant dit un mot aux savants en toutes sciences et aux spiritualistes du XIX[e] siècle, nous pensons devoir dire également un mot aux journalistes de toute opinion philosophique, et de toute nuance religieuse.

Le journaliste est un des mille et un phares qui éclairent ou sont commis à éclairer, dit-on, le cahos civilisateur de nos jours. A peine sorti des bancs de l'école, qu'il se croit capable de faire une critique du passé, gouverner le présent, et régler l'avenir; il se pose en observateur, en juge, en légiste, en philosophe, en sage même, et espère commander à la vénération des peuples futurs. Copiant telle appréciation, recevant telle déclaration, s'appropriant telle nouvelle, étant dans telle prétendue confidence, agent même de telle autorité, de son pauvre escabeau d'écrivain à tant la ligne, cet homme atteint les degrés du trône, pour en disputer les honneurs, ou la porte des académies, pour y prendre un fauteuil.

Ce progrès d'élévation s'est fait lentement, en

(1) Nous prions les *honnêtes* penseurs de ne pas voir à *leur* adresse les accusations de cet article, elles ne sont adressées qu'à ceux qui sauront se les approprier.

(*Note de l'auteur.*)

sucrant un café, en brûlant un punch, faisant danser fillettes, que protecteur conduit au bal, et jouant à cache-cache en loge grillée, avec qui n'a plus de pudeur publique. Approchez ces inapprochables, étudiez ces boîtes de Pandore, essayez leur savoir, et tentez leur cupidité, vous aurez hâte de jouer à l'écarter, avec ces hommes de bonne compagnie. Il n'y a quoi que ce soit de sévère dans ce jugement, il n'y a quoi que ce soit de commandé par un autre dépit que celui de connaître l'ignarre partialité du plus grand nombre des journalistes de ce jour. C'est donc à ce genre d'hommes que j'ai un mot à dire concernant nos études. Auquel m'adresserai-je, est-ce au politique? il me répondra que ces études ne valent pas la méthode diplomatique qui répond si bien à ce qu'on ne sollicite pas.

Est-ce au scientifique? il me répondra que tout ce qui n'est pas matière ne peut prendre place dans ses études, et même un genre de matière lui fut-il dévoilé qu'il ne pourrait le premier en faire valoir l'existence, en vue de la priorité qui appartient de droit aux grands noms.

Est-ce au philosophe? il me répondra qu'appelé à éloigner les superstitions des études populaires, il ne peut y joindre mes propositions.

Est-ce au religieux? cet homme quoique armé de toutes les puissances anti-démoniaques, me répondra que lui seul, maître et ordonnateur au

besoin du monde occulte, peut faire de telles propositions, mais qu'il n'accorde le même droit à personne, qu'au diable !...

Est-ce au défenseur des finances, le représentant des banquiers, des commerçants ? il me répondra que son maître, Voltaire, n'a point enseigné ces choses, par conséquent qu'il n'accorde pas ainsi sa confiance au premier venu.

Est-ce au petit journaliste en herbe, qui fait son entrée dans ce vaste forum de folies par un recueil de chansons, un essai de philosophie ou même un roman ? Y pensez-vous, s'écriera-t-il, au début de ma carrière vous ne voudriez pas me conduire vers un tel abîme. Vous ne savez donc pas que le confortabilis des choses humaines éloigne célui de choses spirituelles ; suivez votre route éthérée si cela vous plaît, mais par grâce, laissez-moi, dans ma route terrestre pour l'avenir de ma position.

Est-ce aux publicistes magnétistes ? En est-il un entre eux, hors le gérant de la *Revue spiritualiste*, M. Pierrart, qui par jalousie d'étude, ignorance obstinée de ces questions, ou rang de position sociale, ait voulu avouer publiquement qu'il nous connaît, que nous l'avons initié ou instruit, que nos démonstrations méritent d'être prises en considération ? Nos lecteurs ont vu les noms recommandables (selon les exigences de la société) que nous

avons cités à l'appui de procès-verbaux relatant des expériences sollicitées par ces hommes. Ont-ils également vu dans la même publication une dénégation ou une acceptation de la chose ? Non. Ces notabilités, artistiques ou littéraires, se sont empressées de se servir de publications patronées par plus digne personnage que nous, pour exposer leurs observations sur cette importante question ; mais ils nous ont laissé devant le salut de bonne compagnie, exigible au moins dans une telle circonstance. Nous n'avions ni salons, ni habit noir, ni grimaces scientifiques à leur offrir.

Si nous nous adressons au feuilletonniste, autre genre de journaliste, nous sommes mis à la question par mille exigences commandées par ce besoin de décors, d'ensemble, de premier et dernier plan, de couleurs aux tons puissants et aux tons dégradés, c'est tout un atelier de Robert-Houdin qu'il faut, faire fonctionner, plutôt qu'un atelier de Descartes. Bah! la métaphysique ; bah ! la puissance de contagion; bah! la puissance occulte, motrice des formes ; bah ! l'harmonie des rapports des règnes; bah! un Dieu, un ciel, des espaces infinis, des immortalités, des individualités éternelles. Qu'est-ce que tout cela près des douces excentricités de telle lorette, près de celles de tel fashionnable, près de telle entrée en scène d'un acteur, d'un coup d'archet d'un artiste, du gros bon sens de la mère Tro-

chelu, de, de, etc. La métaphysique, la religion, l'inconnu, ne valent pas telle rénumération d'absurdités écrites, ne valent pas telle assemblée d'actionnaires pour telle entreprise, ne valent pas tel bénéfice réalisé et encaissé ! Que venez-vous nous parler métaphysique devant notre géométrie? Que venez-vous nous parler religion devant notre Cosmogonie? Que venez vous nous parler inconnu devant nos vaisseaux bardés de fer. Nous ne pouvons, sans danger pour la réputation de nos noms, traiter de ceux dont vous parlez. Après comme après, les prêtres, les philosophes et les sages ont assez agrandi le cercle de l'ignorance ; nous ne pouvons prêter la main à telle œuvre.

Nous avons observé, nous avons produit, nous avons conclu comme vous , mais conclu dans notre for intérieur et non publiquement, parce que ouvrir la porte de cette classe d'études , c'est ne pouvoir arrêter le torrent dans sa course, c'est revoir et alimenter celui auquel nous devons le retard qui se manifeste dans la civilisation , c'est appeler un trop grand nombre d'intelligences incapables de classer, et d'admettre l'admissible; c'est reparquerà nouveau, dans le terrain de leurs exploiteurs, les masses que nous voulons en affranchir : voilà pourquoi nous parlons aux vivants le langage des vivants, en attendant que les morts leur parlent le langage des morts.

Vous pensez et parlez, répondons-nous, comme il vous plaît de le faire, mais non comme il convient de le faire à un homme qui approuve les dangers que le marin encourt pour lui faciliter de bons rapports avec les limites du globe qu'il habite, et qui n'ose s'exposer lui-même à braver ces dangers; non comme il convient de le faire à un homme qui applaudit à telle expédition guerrière, dont il recueille les lauriers sans risques aucuns, quand les pourvoyeurs de ces lauriers les ont arrosés de leur sang et de leur vie ; non comme il convient de le faire à un homme qui approuve telle révolution, qui lui a rapporté tel honneur immérité, quand les agents de cette révolution paient de l'exil ou de l'oubli ce service rendu.

Toujours silencieux sur les causes de vos succès ou de votre bonheur, vous ne traitez que des effets de ces succès et de ce bonheur. Tous les moyens qui vous rapportent éclat et profit vous sont préférables, avouez-le, à ceux qui rapportent lumière et dignité à vos lecteurs. Vos prétendues études du bon, du juste et du bien ne sont que des moyens servant votre bonheur personnel, et non le bonheur général. Vous savez que je vous ai fréquenté, que je connais votre savoir et vos aspirations. Vous savez que je vous tiens pour des avortons, en fait de libres penseurs, pour des esclaves monétaires, pour d'indignes frères en bons rapports sociaux? Vous savez

que ce n'est pas un Antonelli qui vous dit ces choses, que ce n'est pas un baise savatte, que ce n'est pas un mystique béat, qui avale les mystères comme simple pastille. Jamais je ne vous ai proposé de croire que ce que vous produiriez vous-même. Jamais je ne vous ai refusé de produire devant vous, et de vous apprendre à produire. Jamais je ne vous ai soumis une proposition comme venant du ciel, de telle autorité, ou de telle révélation, sans vous inviter de l'étudier avec moi, d'argumenter ensemble, de conclure ensemble et de prononcer ensemble. Eh! bien, que faites-vous tous depuis douze années que je vous adresse mes ouvrages (1), avez-vous pitié d'un fou en lui conseillant de cesser ses aberrations; avez-vous peur d'un homme qui cherche à parler le langage de la vérité. Pourquoi me donnez-vous raison dans mon cabinet d'études, et déversez-vous en public sur les choses que je traite le sarcasme de vos estaminets. Voyons, journaliste du XIX[e] siècle, vous êtes digne de vos appointements. Si j'avais quelques coupons

(1) Ne voulant pas faire de personnalités dans cet article, je n'ai pas cru devoir publier le nom de tous les publicistes auxquels j'ai adressé à leur parution mes *Etudes sur l'Homme*, opuscule que je croyais digne de l'attention générale, et qu'on ne peut taxer de mysticisme. Pas un seul des écrivains auxquels je l'ai adressé ne m'en a accusé réception. L'*Union magnétique* seule en a faiblement parlé.

(Note de l'auteur).

de la banque à vous offrir, un plus grand nombre de rères instruits en seraient le résultat. Honte à vous! honte à vous! Je ne vous ai demandé jusqu'à ce jour qu'un impartial examen; je vous demande aujourd'hui un peu de digne convenance.

Alp. CAHAGNET.

MAGIE CATHOLIQUE.

Le *Messager de Paris* du 31 mars 1860 contient le texte du genre d'excommunication usitée par la chrétienté au moyen âge, genre qu'on pense ne pas devoir être changé dans nos jours en vue de l'*infaillibilité* de cette église et, par conséquent, de l'*immobilité* dont doivent dépendre ses actes.

Notre but, en publiant cette pièce, est moins de nous occuper de la valeur politique ou religieuse qu'elle peut avoir actuellement que de l'offrir comme sujet d'étude à nos lecteurs, qui doivent être assez avancés dans les questions *spiritualico-occultes*, pour en apprécier les détails, le fond et la force.

Nous aurions craint de parer notre *Magie magnétique* de ce morceau religieux, digne et respectable œuvre mise en pratique par la grande mensuétude *divino-christicole*, sur la fraternelle solli-

citation de ses benins serviteurs. Quelque chose dans ce genre se pratique dans l'exécution du jugement prononcé par le sacré tribunal contre le auteurs mis à l'index.... Nous avons été à même d'en connaître les détails et les résultats dans la douloureuse maladie de quelques années que nous avons subie, et dont on a profité pour agir avec plus d'assurance sur nous.... Nous avons dit au mot *Magie magnétique*, art. *Envoûtements*, page 338, à celles 448 et 458, sur les différentes sortes d'envoûtements, tant magnétiques que religieux, que nous connaissons; envoûtements découlant du même genre de malédictions que celui de l'excommunication suivante. L'envoûté doit s'estimer très-heureux, dans les cas où l'envoûtement *bien combiné* a prise sur lui, si les personnes qui l'entourent ne se trouvent pas elles-mêmes atteintes plus ou moins par ce genre de maladie *sans nom*, et si le sujet de leur idée fixe n'est pas de vouloir traiter à tout prix le malade, au moyen de remèdes conseillés par les intéressés au succès de l'envoûtement, remèdes acceptés confiamment de part et d'autres et qui sont plutôt choisis dans les toxiques que dans les anodins (1).

(1) Voilà ce que nous disons page 147, *Magie magnétique*, 2e édition, 1858, sur les moyens dont disposent les envoûteurs catholiques en nos jours :

« Cette coutume du paganisme tomba devant les clefs

Nous avons pu, sous la *bienveillante* protection de quelque Esprit hostile à ces religieuses malédictions, continuer jusqu'à ce jour de penser, de méditer et d'écrire dans le même sens libéral qui a ouvert nos études, et nous espérons que la protection du Satan, par lequel on nous dit être inspiré, aidant, nous pourrons encore quelque temps continuer d'habiter la cité des libres penseurs.

La science magnétique offre deux points d'at-

scientifico-hermétiques de Pierre, sans que le feu sacré de *Vesta* fut en quoique ce soit éteint. Le théâtre avait changé de décors !... Il découla de ce bras droit du roi des mages, de ce vainqueur d'Appolonius, de Thyanne, une hiérarchie infinie de petits magiciens, parmi lesquels se firent remarquer les soi-disant vrais enfants de ce roi des mages, les enfants de Jésus... Je dis vrais enfants, car si nous étions, comme l'Église nous l'enseigne, vraiment rachetés par le sang du Christ, nous serions tous ses enfants à égal titre, et il n'y aurait pas, je le pense, de droit d'aînesse agréable au cœur du plus libéral législateur religieux que nous connaissons... Ces enfants Jésus n'ont pas laissé éteindre le feu dont je te parle pour le succès de l'œuvre, qui fait le *succès de leur entreprise*. Mais, par un arcane que je ne peux te dévoiler entièrement, ils ont inventé un feu sacré d'une toute autre nature et dans un *tout autre but* : feu sacré dont chaque corpuscule est commis à réchauffer le cœur de leurs antagonistes, afin de leur ingérer les germes de l'amour qu'ils ont pour eux.

« Ce feu, pour ces derniers, est on ne peut plus utile à ceux vers lesquels il rayonne, en ce que leur enveloppe ou leur intelligence deviennent bientôt esclaves de ce genre

traits différents à tous ses étudiants : *harmoniser* ou *troubler*. Le bon sens indique qu'harmoniser, c'est penser et faire avec amour, ce qui présente un résultat heureux pour celui auquel on s'intéresse... Le bon sens indique également que travailler c'est penser et faire avec haine ce qui présente un résultat malheureux pour celui qu'on maudit.

La simple lecture de la pièce ci-jointe doit ins-

d'*envoûtement*. Sache bien qu'il n'y a pas dans les livres brûlés par leur prétendu sacré tribunal, que des cendres qui tombent à terre, mais qu'il y a des flammes remises aux soins d'Esprits amateurs de ce genre de transport, qui comprennent le sens de l'anathème *envoûteur* porté contre l'auteur de ces livres, et qui le mettent à exécution lorsque l'occasion se présente.

« Je ne peux t'en dire plus ; un jour viendra où cet arcane sera connu. Pages suivantes, nous citons comment nous avons manqué d'être la victime de ces hommes, et comment nous nous sommes soustrait à leur influence occulte. Nous enseignons, en plus, le seul moyen possible maintenant, au gouvernement, d'opposer une force occulte égale à celle si puissante et si bien combinée de ces mages en herbe, mages qui trembleraient bientôt pour leurs saints travaux *nocturnes* occultes, s'ils avaient en perspective des êtres d'égales forces, bien éveillés, à combattre. Leur mine, béatifiée par le succès de la haine impunie, serait bientôt blafardée par la crainte du combat. Mais non, ils agissent avec sécurité ; le peuple croit à leur savoir, et tous les sciences le nient. Ces deux croyances opposées livrent tout mot d'ordre et lèvent toute consigne. »

truire suffisamment l'étudiant qui se trouve dans l'une ou l'autre de ces dispositions d'esprit envers ses frères, pour savoir quel usage on peut en faire.

Notre devoir est de la représenter *telle-quelle*, vu que nous étudions sans cesse tous les moyens qui peuvent nous faciliter des rapports de bon savoir avec les puissances occultes. Nous eussions cité les toxiques de PORTA ou les conjurations d'AGRIPPA, on nous eut fait passer pour être un descendant des BORGIA.

Mais citer ce qui passe pour être très-agréable à un Dieu, dit être le plus humain et le plus digne de notre civilisation moderne... mais citer ce qui s'adresse à tout ce que la poésie religieuse présente de plus grand et de plus respectable en vertu et en amour fraternel, c'est faire preuve — pour un maudit — d'un peu de *récipissence catholique*, récipissence qui, cependant, nous l'espérons, n'ira pas jusqu'à faire chorus avec toute cette sainteté divinisée, et laissera dans son abrupte condition de renégat, loin de tels cieux et de tels serviteurs, celui qui n'envie nullement l'honneur de débiter de telles imprécations.

Pour bien s'éclairer sur la valeur et la vertu, plus qu'accidentelle de ce genre d'envoûtement réputé être divin, nous prions tous les hommes un peu observateurs, soit qu'ils appartiennent à une

église, à une école ou à leur liberté d'appréciation, d'étudier et de prononcer sur la puissance des sciences occultes, en prenant celle du magnétisme humain comme règle d'observation.

Hors le secours des produits malfaisants des trois règnes, existe-t-il une puissance au-dessus de celle du magnétisme humain, en ce genre d'opération, qui puisse lui disputer la priorité ? Alléguer que celles de l'invocation et de l'évocation lui sont supérieures, c'est nous forcer de présenter les observations suivantes, qui prouveront *à priori* la nullité générale de l'une et de l'autre. En effet, n'en avons-nous pas la preuve la plus palpable et la plus irréfutable dans ce qui se passe sous nos yeux dans nos jours, soit en politique, en religion ou en particulier ?

N'avons-nous pas vu Louis-Philippe habiter les Tuileries, dont cent Esprits *ex-rois*, sur la terre, étaient intéressés à ne pas l'y laisser siéger une minute, en vue des droits attribués aux leurs, et d'après leur puissance spirituelle présente et leur savoir occulte prétendus ?

Louis-Philippe lui-même, pourvu de toute la science magique qu'il avait étudiée, étant maintenant en relations spirituelles avec tous les héros des grimoires qu'il a pu lire, peut-il quoique ce soit sur celui qui lui a succédé contre son gré, et

auquel il voudrait bien dire : ôte-toi de là, que j'y mette mon petit-fils.

Moins bien servi, à cet effet, que le fameux medium Hume, il se contente de maugréer dans quelque coin de l'empire des mages, privés des moyens magiques qu'il voudrait posséder.

Que peuvent ses ennemis matériels et spirituels sur la santé, les pensées et les actes pleins de vigueur de Napoléon III?... Magn'tistes, mages, sorciers, illuminés, aréopagistes, religieux intéressés à troubler et à faire disparaître au besoin cette puissance qui vous gêne, vous ne pouvez que voir passer *ce qui passe!...*

Qu'avons-nous observé de magique dans notre guerre de trente années en Afrique, cette terre classique des plus grands mages de l'Orient? Ont-ils pu, avec leurs armes enchantées ou leurs génies familiers, arracher un simple poil des moustaches de nos généraux africains. Où est réduite, au contraire, la puissance du grand prophète Abd-el-Kader, ce fils de l'éternel, cet escorté des légions occultes? Il pleure sans doute sur les feuillets du Coran, les erreurs de ce livre prétendu divin, comme il a pu pleurer dans nos prisons l'impuissance de ses meilleurs marabouts à lui rendre sa liberté.

Si nous entrons en Crimée faire la guerre à un des peuples les plus éclairés dans les arcanes magi-

ques, et à un souverain des mieux soutenus au monde spirituel en sa qualité d'agent divin, tant par son Dieu que par ses ancêtres, Esprits de bonne érudition et d'une énergie peu commune, qu'arrivera-t-il. Ce chef divin en meurt de dépit et ses sujets magiciens s'adresseront à meilleure enseigne.

Sans cette promenade militaire qu'il a plu aux Français de faire dans ces contrées diaboliques, que serait devenu le Grand Orient. Ce ciel, ce trône des enfants d'Hermès, ne devenait-il pas le plus noir et le plus triste mamelon du monde russe ? Si nous suivons les Anglais dans l'Inde, foulant aux pieds les dieux vénérés de ces contrées, saccageant leurs temples chéris, riant à cœur-joie de la puissance de leurs mages, et de tous les grimoires de ces tout-puissants envoûteurs de la nature, nous voyons ce berceau de la magie, de la sorcellerie, de l'hermétisme, du mysticisme, du déisme même vide de cette gigantesque renommée, non défendu, étant mille contre un, par ces descendants des terroristes des âmes faibles. Nous voyons ce berceau magique devenir la proie de l'intrépide Albion, la plus anti-magique nation connue, tant par son positivisme commercial que par ses opinions philosophiques.

Non, nous ne pensons pas que Rome, si puissante soit-elle, puisse paralyser un seul des cheveux

qu'elle veut maudire, et qu'elle puisse même ne pas rire sous cape de la drolatique foi des béats qui croient encore à ce genre *assuré* de domination et d'autorité occulte.

Nous ne pouvons nier, que dans certaines conditions excessivement exceptionnelles, les puissances magnétiques et des rapports spirituels peuvent servir l'homme, *si elles ne se servent pas au contraire de son canal pour stimuler ses facultés d'appréciation.*

Nous reconnaissons ces puissances jusque dans l'aimant qui domine le fer, l'électricité qui domine l'homme, et les affinités de toute nature qui se dominent entre elles. Mais dans ces choses nous ne voyons que la loi de la dualité avec ses divisions en manifestations différentes.

Au dessus de cette loi existe celui qui l'a faite, véritablement divin et grand légiste qui ne reçoit d'avis, de conseils ni de pression de personne !... qui ne retranche n'y n'ajoute à son œuvre que d'en réharmoniser les parties désharmonisées par le fait de la liberté qu'il leur a accordée. Liberté pouvait enfanter des troubles passagers, qui n'en prouvent que plus sûrement la stabilité inimitable de la loi dont ils relèvent dans leur redressement.

Ce ne peuvent être ni les conseils de Pie IX, ni moins encore ceux d'Antonelli, qui sont admis

au divin tribunal que nous vénérons et dans le prononcé duquel nous avons foi. Laissons donc dans leur égarement religieux ces infaillibles, qui prouveront une fois de plus à l'univers calme et fraternel, que l'erreur et la haine sont de tous les temps, de tous les lieux, et de tous les autels. Voici deux exemplaires de cet enfantement de l'orgueil humain.

«Lorsque le journal l'*Opinion nationale* reproduisit les formules d'excommunication, dont le style âpre et brutal offrait un contraste déplorable avec la parole du Christ et de ses apôtres, les feuilles cléricales contestèrent d'abord l'authenticité de ces formules. Puis, quand cette authenticité eut été démontrée par l'indication des sources non suspectes où ces citations importantes avaient été puisées, les journaux ultramontains crurent triompher encore en disant que les excommunications tant soit peu barbares qui leur étaient opposées n'émanaient pas de l'autorité supérieure de l'Église, de la souveraineté infaillible du pape.»

Cette réponse, que l'on disait devoir rester sans réplique, n'était pourtant pas mieux fondée que la première. L'un de nos abonnés nous signale, en effet, une formule d'excommunication mise en usage par un pape du nom de Léon (1), et de la-

(1) Le seul pape du nom de Léon qui ait occupé le trône

quelle il nous suffira d'extraire quelques lignes pour prouver que la papauté donna de bonne heure le modèle des malédictions impitoyables :

« Léon, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à ses très-chers frères et fils, archevêques, évêques, abbés et religieux de France, salut perpétuel.

» Nous sommes avertis, T. C. F., que la perversité des méchants s'est tellement accrue dans vos contrées qu'ils cherchent à faire prévaloir en toutes choses leurs habitudes vicieuses et leurs mauvais penchants. C'est pourquoi, par l'autorité de Dieu, le Père tout-puissant, etc., etc., etc.

» Nous excommunions et maudissons ceux qui, à l'exemple du traître Judas, qui vendit le Seigneur, portent la main sur les possessions des serviteurs de saint Pierre et sur quelque bien que ce soit qui vous appartienne!

» R. Ainsi soit-il.

» Que leurs fils deviennent orphelins et leurs femmes veuves; que leurs enfants soient rejetés de la maison paternelle et abandonnés à la mendicité; que l'usurier dévore toute leur substance; que l'étranger leur ravisse tout le prix de leur travail....

pontifical avant l'an 600 est saint Léon le Grand, qui fut élu en 440. Le pape Léon II ne monta sur la chaire de saint Pierre qu'en 682.

» R. Ainsi soit-il.

» Soient maudits leurs aliments! soit maudit le fruit de leurs entrailles! soient maudits les fruits de leurs champs!

» R. Ainsi soit-il.

» Que Dieu les fasse vite disparaître de la terre!

» R. Ainsi soit-il.

» Que Dieu les fasse souffrir de la faim, de la soif, de la misère, du froid et de la fièvre jusqu'à ce qu'ils succombent!

» R. Ainsi soit-il.

» Que leur cadavre devienne la pâture des oiseaux de proie et des bêtes féroces!

» R. Ainsi soit-il.

» Que Dieu leur envoie la pire des plaies, la lèpre, la démence et la cécité

» R. Ainsi soit-il. »

(Cette formule est tirée de manuscrits qui remontent à l'an 600. — De Ed. Martène, *De Antiquis Ecclesiæ Ritibus*. — In-folio, II, 907, édit. de 1936.)

E. PAUCHET.

« Au nom de Dieu tout-puissant, du Père, du Fils et du Saint-Esprit, des saints canons, de la sainte vierge Marie, mère de Dieu, et de toutes les Vertus célestes, des Anges, des Archanges, des Trônes, des Dominations, des Puissances Chérubins

et Séraphins, des saints patriarches et prophètes, de tous les prophètes et évangélistes, des saints innocents, qui seuls ont été trouvés dignes de chanter le nouveau cantique en présence de l'Éternel, des saints martyrs et des saints confesseurs, des saintes vierges et aussi de tous les saints et élus de Dieu;

» Nous excommunions et anathématisons ce voleur (ou ce malfaiteur), et nous le séquestrons des sentiers de la sainte Église de Dieu, afin que, condamné aux supplices éternels, il soit englouti avec Dathan et Abiron, ainsi qu'avec ceux qui osèrent dire au Dieu fort : « Retire-toi de nous, nous ne « voulons point connaître tes voies. » Et, de même que le feu est éteint par l'eau, ainsi soit éteinte son âme dans l'éternité des siècles, à moins qu'il ne s'amende et ne vienne à résipiscence. Ainsi soit-il!

» Qu'il soit maudit par Dieu le Père, créateur des hommes ; qu'il soit maudit par Dieu le Fils, qui a souffert pour l'humanité ; qu'il soit maudit par le Saint-Esprit, qui est descendu sur lui dans le baptême. Puisse le maudire la sainte croix sur laquelle il est mort triomphant pour notre salut; que la sainte mère de Dieu, Marie, toujours vierge, le maudisse; que saint Michel, le gardien, le protecteur des âmes sacrées, le maudisse. Le maudissent également tous les Anges et les Archanges, les Princes et les Puissants, avec toute la milice de l'armée céleste. Que les nombreux patriarches

et prophètes le maudissent ; maudit soit-il aussi par saint Jean précurseur, qui versa l'eau du baptême sur le Christ. Qu'il reçoive la malédiction de saint Pierre, de saint Paul, de saint André, de tous les apôtres, ainsi que des autres disciples du Christ, et des quatre évangélistes, dont la prédication a converti le monde entier. Qu'il soit maudit de la troupe merveilleuse des martyrs et des confesseurs, qui ont été agréables à Dieu par leurs bonnes œuvres ; qu'il soit maudit du chœur de vierges sacrées qui ont méprisé les biens de ce monde pour l'honneur du Christ; qu'il soit maudit par tous les saints qui, depuis le commencement du monde jusqu'à la fin des siècles, ont été ou seront agréables à Dieu. Puisse-t-il, enfin, être maudit des cieux, de la terre et de toutes les choses qui résident en eux.

» Maudit soit-il partout où il sera, soit dans sa maison, dans son champ, sur la route, dans le sentier, dans la forêt, dans l'eau ou dans l'église.

» Maudit soit-il en vivant, en mourant, en mangeant, en buvant, en calmant sa faim, en calmant sa soif, en jeûnant, en sommeillant, en dormant, en veillant, en se promenant, en se tenant debout, en s'asseyant, en se couchant, en travaillant, en se reposant, *mingendo*, *cacando*, *flebotomando*.

» Maudit soit-il dans toutes les forces de son

corps, à l'intérieur et à l'extérieur, dans ses cheveux et dans son cerveau.

» Maudit soit-il à la tête, aux tempes, au front, aux oreilles, aux sourcils, aux joues, aux mâchoires, aux narines, aux dents incisives, aux dents mâchelières ou molaires, aux lèvres, au gosier, aux épaules, aux bras, aux mains, aux doigts, à la poitrine, au cœur et dans toutes les parties internes du corps, aux reins, aux aines, au fémur, *in genitalibus*, aux cuisses, aux genoux, aux jambes, aux pieds, à toutes les articulations et aux ongles.

» Maudit soit-il dans l'enchaînement de toutes les parties des membres. Que pas un point de son corps ne soit sain depuis le haut de la tête jusqu'à la plante des pieds.

» Que le Christ, fils de Dieu vivant, le maudisse de toute la puissance de sa majesté et soulève contre lui le ciel avec toutes les Vertus qui y séjournent pour le livrer à la damnation éternelle, à moins qu'il ne se repente et ne vienne à résipiscence.

» Ainsi soit-il! Que cela soit fait! que cela soit fait! Ainsi soit-il! »

Que deviennent les artistes lucifériens devant ces envoûteurs divins... devant ces Séraphins épileurs... devant ces chérubins éborgneurs... de-

vant ces dentistes archangéliques... devant ces opérateurs angéliques des voies basses... devant ces pédicures canonisés ?..

Quoi, nous verrions des vierges célestes et les âmes les plus pudiques invitées de s'attaquer à l'aine, aux parties génitales, au rectum du patient sans macul aucun pour la pureté de leurs mœurs?... Laissons au moins échenir ce triste rôle à saint Eloi, qui, par le secours de son complaisant fils Oculi, pourra prendre soin de ce rectum en si mauvaise odeur de sainteté catholique.... Laissons à sainte Magdeleine le soin de cheviller, à l'instar de nos chevilleurs sorciers, le triste instrument de ses propres fautes.... Laissons à quelques prostituées sanctifiées le loisir de rechercher dans l'aine de l'excommunié le moyen de paralyser des canaux urétères... Laissons à saint Pancrasse le plaisir de se délecter dans la carrie des dents incisives qu'il est invité de faire tomber... Laissons à saint-Melon le bonheur de troubler l'œsophage de la victime ; mais par respect pour des êtres que nous avons entouré jusqu'à ce jour de notre admiration, éloignons-les de ce triste tableau, digne tout au plus des bouges les plus impurs d'ici-bas !

Que ces lâches vengeances, si elles existent sur la terre, ne dégradent pas les cieux ! Que le saint nom de l'Éternel ne soit pas accolé à ce vampirisme

religieux !... Que le doux agneau ne soit point comparé à la hyène !

Que la démence d'Antonelli, ne le cède en quoi que ce soit à celle des antis du Pérou, s'il le trouve convenable pour l'honneur du Dieu auquel il s'adresse ; mais que cet holocauste d'amour ne vienne jamais souiller nos lèvres, ni nos pensées.

O tolérance... ô ! charité !... ô ! fraternité Romaine du jour ! nous l'avons cent fois dit, vous n'êtes que des mots vides de sens !.

L'humble et béate excommunication se charge de nous donner raison....

Et vous, savants en toutes sciences, venez donc maintenant jeter un démenti à nos propositions *magnético-magiques*. Le Dieu des catholiques de par saint Pierre, et son descendant Pie IX vous le défend. Si vous avez le courage de trouver stupide ce que vous appelez notre mysticisme, ayez donc celui de dire à ces hommes ce que vous pensez de leur aberration, ou, ayez au moins celui de leur tourner le dos.

Le *Messager de Paris*, du 11 avril, dit que l'excommunication lancée par Pie IX contre tous ceux qui ont participé directement ou indirectement à le priver d'une partie de ses États porte les deux signatures suivantes :

Aloïs Seraphin, grand maudisseur apostolique ; Philippe Assani, maître des malédictions.

Qu'on vienne donc douter devant ces deux noms de la citation précitée, empruntée à notre *Magie magnétique*.

Portez vos regards sur les marches du Capitole un grand peuple y dort du sommeil civilisateur de ces rédempteurs de l'humanité. Demandez à vos fils en garnison dans la ville sainte, quelle est le bonheur des élus qui l'habitent ? fouillez, fouillez du regard et de l'observation du libre penseur dans ce cloaque, dit être la gloire de l'Eternel, et rentrez au plus tôt dans votre cité maudite, si vous ne voulez pas maudir à votre tour ce ciel des ciels que protège le grand maudisseur ALOÏS SÉRAPHIN.

ALP. CAHAGNET.

RÉVÉLATIONS

Sur les rapports qui existent entre les père et mère avec leurs enfants au monde spirituel.

Le 4 avril 1860, à la suite d'une séance d'assez peu d'importance au point de vue spiritualiste, j'eus l'idée de poser à Adèle Maginot une question concernant la faculté qu'ont les parents, au monde spirituel, de pouvoir y retrouver leurs enfants, à l'âge où ces derniers se sont spiritualisés. Cette

simple question se compliqua ainsi qu'il suit, et devient par ce fait une des plus intéressantes que nous ayons traitées. Voici cette étude :

D. Il existe une question de laquelle je ne me rends pas parfaitement compte, concernant les enfants au monde spirituel. Tu m'as dit antérieurement que les enfants morts avant l'âge de trois années terrestres étaient admis dans la sphère céleste, qu'ils en étaient le plus bel ornement, en ce que leur âme encore angélique n'était maculée par aucune de nos fautes, et que par ce fait ils vivaient dans un état d'innocence très-agréable à Dieu. Comment se fait-il alors que très-souvent tu vois des enfants de cet âge réunis à leurs parents spiritualisés comme eux, sans que ces parents soient admis dans la sphère angélique habitée par ces enfants?

R. Ces enfants n'habitent pas avec leurs parents, il est seulement permis à ceux-ci de les voir, et à cet effet Dieu les laisse obtempérer à leur désir.

D. Pourquoi ces enfants ne grandissent-ils pas comme ceux plus âgés?

R. Parce qu'ils ne le désirent pas. Parce qu'avant trois ans on n'a aucune de ces pensées qui n'éclosent que quelques années plus tard; c'est là où l'envie d'être grand, d'être homme ou femme, vient seulement aux enfants; et alors cet ordre de pensée suit son cours au monde spirituel quand

ces enfants y sont appelés avant d'être des hommes.

D. L'âme de l'enfant âgé moins de trois de nos années, par le fait de la stagnation de son état d'enfant, n'apprécie donc pas, ne devient donc pas une âme savante comme celle des hommes peut le devenir ?

R. Non, tout le bonheur de ces âmes consiste dans la confiance de l'innocence, dans l'amour pour Dieu et le non-besoin de connaître autre chose que ses bontés : peu leur importe la grandeur de Dieu qu'aucun homme ne peut apprécier ; peu leur importe l'œuvre de Dieu qu'aucun homme ne peut connaître. Leur innocence les préserve de tout trouble d'esprit, de toute ambition et de toute déception. Ne désirant quoique ce soit de non-satisfaisable, ils possèdent toujours selon leur humilité.

D. A quoi alors a servi leur apparition sur la terre ?

R. A répondre à la loi imposée à tous de le faire, en vue d'apprécier les contrastes du mal et du bien, mais leur peu d'amour pour cette étude, le peu qu'ils en ont connu dans les flancs ou hors les flancs de leur mère, leur a suffi pour désirer rentrer en toute hâte dans leur premier état. La durée de l'état terrestre, je te l'ai déjà dit, est en rapport avec les affections primitives de l'âme qui

ne consulte pas l'esprit de son corps matériel pour ou le quitter ou y prolonger son séjour.

D. Si les enfants morts après l'âge de trois de nos années grandissent selon leur désir de le faire, et s'instruisent selon leur goût, comment les père et mère qui, spiritualisés vingt ou trente ans après eux, peuvent-ils les revoir selon leurs vœux dans l'état d'enfant comme ils les ont perdus?

R. Ils les revoient en les rappelant dans le rayon dans lequel ils se sont séparés, sans quoi ils ne pourraient les retrouver tels qu'ils les désirent. C'est ainsi que je fais, moi, quand on me prie de demander des enfants spiritualisés depuis un grand nombre d'années. Si on ne nous accordait pas cette faculté de rentrée ou de repliement sur nous-même, nous ne pourrions nous retrouver, faute de nous reconnaître. Comment donnerai-je un signalement exact et reconnaissable si je décrivais celui d'un homme pour un enfant? Il est donc permis, comme tu le sais, de pouvoir revoir toutes les phases de la vie terrestre, par le moyen de toutes les images dont les années les ont enrichies; ce sont ces images que les parents revoient, comme nous-même; mais ce ne sont pas les êtres complets, ce n'en sont que les parties.

D. Cependant vous conversez avec ces images, et éprouvez auprès d'elles les mêmes émotions qu'auprès de l'être même?

R. Certainement, puisque ces images ne pourraient pas exister sans le secours de l'être, puisque c'est lui-même qui les anime ; mais comprends bien qu'il ne peut animer chacune qu'en rentrant sous l'empire de son âge; ainsi, quand un esprit qui d'après nos années en aurait trente, et qu'en voilà vingt-cinq qu'il est spiritualisé, s'il lui arrive d'être demandé par nous, il ne peut nous apparaître que sous la forme où il nous a quitté : forme d'enfant âgé de cinq années; par conséquent ne pouvant parler que le langage, et ne possédant que le savoir de cet âge, c'est-à-dire ne pouvant faire fonctionner que le savoir de cet âge, car celui antérieur ne détruit pas celui ultérieur. Tu vois donc, par ce fait, que chaque année matérielle est conservée avec tout ce qui la constitue, et que l'esprit étant obligé de rentrer dans ce compartiment de son exister terrestre, ne peut disposer que des choses qui sont du domaine de cet âge.

D. Je comprends. Mais si un père désire retrouver son enfant au monde spirituel à l'âge où il l'a perdu, et qu'il se fasse un ciel de garder ainsi son enfant vingt ans auprès de lui, dans cet état d'enfance, l'âme ainsi contrainte d'être l'enfant d'un capricieux frère, ou d'une capricieuse sœur, qui se croient être ses père et mère, ne souffre-t-elle pas de ce genre d'amour?

R. Elle ne peut souffrir par deux causes, dont

la première est que ce monde est un état régi et soumis à des lois comme le monde matériel. Ce n'est que dans l'état préparatoire ou non dessiné, que subit l'homme après son dépouillement terrestre, que ce genre de caprice peut exister; mais alors le temps ne ressemblent en rien au nôtre; le temps spirituel, n'y représentant à peine que les heures de nos jours : vingt années n'y sont donc que quelques-unes de nos heures. La deuxième cause est que dans l'un et l'autre état, il n'est aucun père ni aucune mère qui, au contraire, ne prenne pas plaisir de voir grandir et s'élever ses enfants. Ce désir tout naturel les conduit eux-mêmes à s'élever de rayon en rayon jusqu'à celui habité par leurs enfants. Cela peut, dans certaines circonstances, n'être qu'un effet d'optique, comme sur la terre lorsque nous plaçons nos enfants dans des pensions éloignées de nous, et que par ce fait nous ne les voyons pas aussi souvent et aussi longtemps que nous le désirons. Mais cela n'en est pas moins vrai, et comparable à l'exemple que je te cite.

D. Si le père et la mère d'un enfant ne sont pas réunis au monde spirituel par des causes majeures, de sagesse, d'honnêteté, d'amour ou d'inconduite, de malhonnêteté et de haine ; que l'un et l'autre aime à un égal titre leur enfant, lequel pourra le posséder ?

R. Celui que l'enfant lui-même préférera ; et celui qui, aux yeux du monde spirituel, le méritera le mieux. Ne vois-tu pas déjà sur la terre de semblables faits. Est-ce que la justice terrestre n'octroie pas certains de ces droits ? La justice du monde spirituel est bien autrement éclairée et rendue.

D. Une nourrice, par exemple, qui aurait autant affectionné son nourrisson que la mère de ce dernier a pu l'affectionner, ne pourra-t-elle pas jouir de la possession de cet enfant comme la mère même ?

A. La nourrice avant tout autre aimera mieux son propre enfant.

D. Le contraire s'est vu, et une nourrice par le biberon, peut ne pas avoir d'enfant à elle ?

A. Elle partagerait cet amour avec la mère de l'enfant, si elles se spiritualisaient ensemble ; hors cela, la première en jouira la première. Dans une question d'amour à un tel degré, il n'y a pas de préséance ni de jalousie, chacun voit bien son enfant où il est reçu avec amour.

D. Si cependant, par la question qui précède, un père et une mère de mérite égaux ne sont pas réunis dans l'état spirituel pour une cause d'hétérogénéite de caractère, lequel aura le droit de posséder leur enfant ?

R. Je t'ai déjà dit qu'au monde spirituel, il y

avait des lois qui prévoyaient et pourvoyaient à tout. Par conséquent, dans une semblable question, le père et la mère de cet enfant étant dignes au même degré de le posséder seront non moins dignes de faire abandon de l'hétérogénéité de leur caractère pour se réunir dans la sphère d'amour de leur enfant. On n'est pas moins tolérant au monde spirituel que sur la terre, et les concessions y sont faites avec non moins de générosité. Il n'en serait pas ainsi pour des père et mère de mauvaises mœurs; comme je te l'ai dit, ce serait le plus digne que l'enfant rechercherait. Et dans le premier état, où l'homme croit encore être attaché à la terre, il subirait les mêmes conséquences que sur cette dernière en ne voyant son enfant qu'en songe, ou donnant force de vie à son souvenir, et caressant pour lors une image idéale.

D. Il peut arriver que plusieurs personnes de la famille aient affectionné le même enfant à un égal degré, et que chacune conserve pour lui cet amour; comment pourront-elles le satisfaire?

R. Toutes ne seront pas spiritualisées à la fois et, le seraient-elles, que cela se passerait comme sur terre, où l'enfant pouvait être confié au grand-père, ou à tout autre parent par ses père et mère qui pouvaient satisfaire leur amour pour lui en allant simplement le voir chez les êtres auxquels ils l'avaient confié. S'il en est autrement, ceux-là vien-

dront le voir chez les père et mère, l'enfant lui-même ira où il lui plaira d'aller. Cet amour, comme tout autre, a son commencement et sa fin de vibration. Tous désirs et toutes satisfactions sont prévus. Aucune plainte ne peut être portée par les âmes épurées des fautes terrestres. Ce sont des rayons d'amour dans lesquels elles vivent, et non des rayons de troubles comme ici-bas.

Par les révélations qui précèdent, nous reconnaissons toujours trois manières d'être au monde spirituel. La première consiste dans la faculté de disposer d'un genre de daguerréotypie vivante, d'images, se ressentant plus ou moins des fantaisies terrestres. La deuxième consiste dans la faculté qu'a toute âme de redescendre, dirons-nous, tous ces étages d'élévation, que le lucide nomme rayons, pour rentrer, selon les besoins présents, dans l'un de ces cent fourreaux matériels, qui chacun portent l'empreinte d'année, en année, d'un décor accessoir, tant dans les formes de la chair, que dans celles des habits dont elle se recouvre.

Il reste seulement à définir comment une âme qui a atteint tout son développement humain depuis sa rentrée dans l'état spirituel, peut se prêter à rentrer dans ce vestiaire usé, et de mauvaise conditions d'amour pour elle, afin de venir nous rendre visite ? Se rendre à notre appel nécroman-

tique, ou alors dans un rayon spirituel inférieur au sien pour l'habiter avec nous le temps qui nous plaît de la tenir ainsi dans une telle dépendance ? Pour mieux comprendre cette complication, je pense que si nous faisons abstraction de notre existence terrestre, qui n'est qu'une succession de pensées, faisant une course au clocher, passant par notre domaine comme des flèches dans l'air, genre d'exister qui nécessite naturellement une division, des nombres, et un cadran, nous pourrons mieux alors nous rendre compte de l'exister spirituel, qui est une exister de méditation, de calme, de repos, non divisé de la même manière, mais divisé seulement par une succession d'états, qui ne viennent pas pointer à nos yeux comme sur la terre, le lever du soleil, les saisons ni les années. Nous comprendrons mieux de cette manière comment une pensée d'amour qui nous attire sur un sein fraternel, afin de nous en faire connaître de plus près les douces sensations, ne peut, en quoique ce soit, nous paraître longue et ennuyeuse. Quel est donc celui d'entre nous, qui sous l'œil si plein d'amour d'une femme qui se croit être notre mère, quand notre instruction spirituelle à nous, nous a fait connaître quelle n'est que notre sœur, que notre amie, qu'une des innombrables compagnes célestes dont nous sommes entourés pour des éternités, en dehors

de toutes souillures, quel est donc celui, dis-je, qui ne se trouverait pas heureux de recevoir ces douces caresses *d'une telle sœur* ? de se voir entouré de tous les soins imaginables ? Les lèvres à l'occasion collées contre un sein aussi pur que plein d'amour maternel pour y aspirer cette quintescence de la vie ; ce lait virginal, produit si doux de l'amoureuse béatitude du système le plus délicat de l'être ! Qui, voyant cette belle et aimante sœur ne conserver aucun sentiment de pudeur dans les généreux soins qu'elle veut vous donner, ne se voyant elle-même belle et bonne que se mirant dans nos yeux, que nous baisant au front, aux lèvres, et à toutes les parties du corps, quel est donc l'homme, répétai-je, qui se trouverait malheureux et maudirait un si doux esclavage ?

Ce qui se présente ainsi pour l'homme, se présente également pour la femme, qui ne reçoit pas moins de marques de fraternel amour de son père, frère en Dieu. Oh ! je ne sais, mais si j'en crois la tendre émotion que je ressens en écrivant ces quelques réflexions, je ne redoute nullement de passer ainsi au ciel quelques années sur le sein de ma bonne mère, ou de sauter de bonheur sur les genoux de mon bon père.

La troisième manière d'être au monde spirituel, est en tout semblable à celle de la terre : mêmes besoins, mêmes usages, mêmes groupages, sous

la double puissance des affections et des épurations. Là, n'existe plus le *tohu bohu* de désirs insatiables, d'ambitions ridicules, d'égoïsmes antifraternels qui font tous les troubles de l'exister terrestre. La faculté de la perception des pensées aidant et remplaçant l'usage de la parole qui leur sert de travertissement, on peut mieux se joindre, se convenir, se connaître et s'aimer, par conséquent puiser à un même amour comme on puise à une mine inépuisable dans laquelle chacun prend sans cesse, sans soustraire quoique ce soit des droits de ses coassociés.

Nous voyons par cette nouvelle étude, faite à près de quinze années d'intervalle, sur la même question, qu'Adèle n'est ni moins lucide ni moins logique dans ses démonstrations. Si on peut douter de leur parfaite existence, on ne peut les combattre avec avantage vu quelles renferment, — ne serait-ce qu'en germe, — l'éclosion assurée de grandes et consolantes vérités.

Puissent tous les hommes sincèrement studieux en faire leur profit.

ALP. CAHAGNET.

APPARITIONS DE MADAME BERNARD

De sa sœur et de son petit-fils.

Paris, le 15 janvier 1860.

Monsieur Cahagnet,

Monsieur, étant à même d'avoir vu quelques expériences de magnétisme humain, je trouve inutile d'en discuter l'existence, qui est reconnue par tous ceux qui s'en sont occupés de bonne foi. J'avais il y a environ deux ans, entendu parler et vu argumenter, soit dans les livres qui en traitent, ou dans certaines sociétés qui le pratiquent, sans savoir quoi en penser. Approuvés par ceux-ci, réfutés par ceux-là, une partie les merveilleux effets décrits dans vos ouvrages et des faits non moins curieux qu'intéressants de votre lucide madame Adèle Maginot, restaient à mes yeux sans solution. Ayant moi-même des peines sérieuses, cherchant la consolation et l'espoir là où ils me paraîtraient être plus vrais, je lus vos ouvrages; mais arrivé au deuxième volume des *Arcanes de la vie future dévoilés*, je ne pus en lire davantage sans désirer m'assurer par moi même des consolantes vérités qui devaient intéresser tout le monde et particulièrement ceux qui souffrent; j'avais besoin, je l'avoue, d'obtenir s'il m'était possible quelques conseils d'une mère de laquelle je suis privé depuis vingt-

trois ans et pour laquelle j'ai toujours conservé une amitié sincère et des regrets aussi purs que la femme à laquelle ils s'adressent avait été vertueuse et bonne pour moi. Convaincu que j'étais que l'apparition que j'avais à vous demander allait être pour moi une véritable joie intérieure si elle réussissait, étant en plus assuré qu'aucun rapport n'avait existé entre vous et ma mère, oubliée de tout le monde excepté de moi que vous ne connaissiez pas, et dont ni vous ni les personnes qui vous entourent, n'avaient entendu parler; c'est avec cette satisfaction intérieure que nous éprouvons tous quand nous nous observons un peu à l'attente d'une bonne nouvelle, que je me rendis chez vous pour la première fois le 18 novembre 1859, où je sollicitai l'apparition de ma mère ! Notez, monsieur, que je ne niais pas; mais, réellement, je n'avais pas trop de confiance, je doutais et me promettais de bien observer.....

Madame Adèle Maginot fut mise en ma présence en état de lucidité ; je lui dis les noms de ma mère, et aussitôt elle m'annonça la voir. La minutieuse description du signalement, les détails des habitudes, les réponses vraies aux questions sur questions que je lui adressai pour satisfaire autant que possible mon exigeante curiosité, m'ébranlèrent à un fort degré. Je laisse à penser à tous ceux qui comme moi, ont été privés des soins ma-

[illegible] et [illegible] de [illegible] devant [illegible] passer dans [illegible]… Recommandation; [illegible] à [illegible] comme à [illegible] [illegible] puis : [illegible] [illegible] dans les [illegible] [illegible] dans ce moment, [illegible] réflexions, [illegible] devenir à l'âge [illegible] enfant qui [illegible] mère, me [illegible] Le [illegible] vait à [illegible] bonne [illegible] vous [illegible] rappeler, monsieur, [illegible] peut être privé [illegible] Créateur [illegible] enfant, comme [illegible] mon fils; je [illegible] luc de [illegible] pour l[illegible] votre [illegible]

sieur, j'éprouvai trop de bonheur et de plaisir à l'entendre pour tarder plus longtemps de lui avouer que c'était mon fils. — Depuis cette époque, les conseils et les prédictions de ma mère se sont parfaitement réalisés, et ce qui reste à faire est en bonne voie d'exécution.

C'est en vous priant, monsieur, de recevoir mes sincères remercîments pour vous et madame Adèle Maginot, votre lucide, que je vous autorise de mettre, si bon vous semble, sous les yeux de vos lecteurs, cette lettre à titre de procès verbal en attendant que je vous écrive ce qu'il adviendra de notre dernière séance, dont les prédictions, je vous le répète, sont en partie réalisées.

Recevez, monsieur, les civilités distinguées d'un incrédule dans le passé, d'un convaincu dans le présent.

Je vous serre la main avec gratitude à tous deux.

Eugène Bernard,
Conducteur de travaux à Paris,
quai aux Fleurs, n° 9.

APPARITION DE MADAME LECOMTE

Paris, le 28 février 1860.

A Monsieur Cahagnet.

Monsieur,

Je vous envoie le détail de diverses impres-

sions que j'ai éprouvées à la suite des séances que vous avez bien voulu me donner pour satisfaire à mes exigences : je vous les soumets pour les livrer à l'appréciation des intelligences studieuses : puissent-elles concourir (ne fût-ce que pour une bien faible part à la grande œuvre de fraternité et de consolation que vous avez entreprise. Quand j'eus perdu ma femme, — étant inconsolable, — je cherchai autant qu'il me fût possible, à obtenir des preuves d'une autre existence dans la philosophie du jour; mais pour mon incrédulité et ma douleur, c'était en quelque sorte des preuves palpables qu'il me fallait : eh bien, ces preuves je les ai obtenues, mieux que je ne l'espérais, chez qui je ne les supposais pas.

Initié au magnétisme par mon ami M. Bernard, dont la connaissance n'était pas antérieure au malheur qui me frappait, je me trouvais donc à l'égard de cette science muni d'une bonne dose d'incrédulité ; cependant voyant les effets surprenants qu'il produisait, je me laissai entraîner chez vous, grâce aux nobles efforts et à la grande persévérance de mon ami qui, par ce fait, est un de ceux qui m'ont rattaché à cette pénible existence et au berceau de mes jeunes enfants.

Vous dire les douleurs morales auxquelles j'étais en proie, et qui m'avaient plongé dans un trouble inexprimable, m'est impossible, car je ne pensais

à rien moins qu'à suivre celle qui n'était plus, pour partager sa vie ou son néant!

Arrivant donc chez vous, votre lucide endormie me demanda les nom et prénoms de ma femme; au bout d'un instant elle accusa la voir, m'en donna le sigalement, tant physique que moral; jusqu'aux paroles et gestes habituels furent d'une exactitude parfaite; les plus minutieux détails me furent donnés mieux que je ne l'aurais fait moi-même, car n'en ai-je pas nié quelques-uns, dont maintenant je me rappelle parfaitement?

Eh! bien vous l'avouerai-je? Toutes ces preuves bien établies il ne fallut rien moins pour me convaincre que la conversation qui s'en suivit; vos démonstrations si simples et si puissantes, basées sur des faits purement matériels, les arguments sans réplique que vous apportâtes à toutes mes demandes, votre foi si grande et si bien établie par une multitude de faits semblables, contrôlés par l'expérience, la lecture de vos ouvrages, répandus dans toute l'Europe où toute question d'incertitude est exposée et résolue sans mystères, achevèrent de me convaincre, et me permirent de supporter avec bien moins de douleur et plus de philosophie cette triste existence.

Maintenant que revenu à la vie je compulse, j'analyse ces détails froidement et sans enthousiasme, je les trouve prophétiques et vrais jusque dans

leurs moindres particularités. Dans les séances qui suivirent, et qui seront pour moi une continuelle observation, votre bonne et bienveillante lucide madame Adèle Maginot, ne m'a-t-elle pas donné des détails qui étaient entièrement perdus et oubliés pour moi, détails dont je retrouve les traces peu à peu.

Grand Dieu ! que votre sagesse est infinie, vous qui fîtes l'homme si puissant ! Avec quelle aisance, quelle assurance, monsieur, votre lucide me donnait ces détails, mieux, certes, que je ne l'aurais fait. Dans ma mémoire le portrait de ma femme y était bien, mais à l'état d'ensemble ; par quelle puissance analysait-elle ces détails, *apparents* et *cachés* ? Car le portrait fut-il vivant, qui donc à la seule inspection des traits pourrait dire et juger les plus secrètes pensées de son cœur.

Aurais-je donc deux mémoires, dont une imagée, en dehors de ma mémoire habituelle, qui ne se ressouvient pas aussi bien que celle inconnue ?

Cela fut il vrai, ce ne serait qu'un argument de plus en faveur de vos ouvrages, où tout est si clair et bien expliqué. Mais qui donnera la solution de cette puissance ? qui analysera et discernera ces choses dans ce *tohu bohu*, où tout doit être confus et pêle-mêle? Je déduis donc que de deux principes, le plus simple est le plus certain ; ma femme existe ; la puissance qui me l'a démontré confond l'orgueilleux

entêtement de celui qui croit pouvoir tout expliquer et comprendre par des moyens matériels.

Maintenant que pour moi l'existence future est passée à l'état de certitude *mathématique*, je supporte mon existence avec bien moins de peine qu'avant mon malheur.

Recevez donc, Monsieur, pour vous et votre bonne et bienveillante lucide madame Adèle Maginot, l'expression d'un cœur reconnaissant qui ne peut autrement exprimer tout le bien qu'il a reçu de vous qu'en vous adressant cette lettre qui, certes, ne serait pas sous vos yeux en ce jour, si je n'avais pas été rappelé à la vie par vos soins fraternels.

Recevez donc, monsieur et madame, tant pour moi que pour ma famille et mes enfants, les remercîments les plus sincères et les plus reconnaissants.

Tout à vous de cœur.

LECOMTE.

Conducteur de travaux, rue de l'Hôtel Colbert, 7.

APPARITION

De Mademoiselle Caroline Guillemet.

A M. Chollet.

23 février 1860.

Cher monsieur,

Je vous prie de m'excuser de ne pas vous avoir

répondu plutôt ; mais, obligé d'aller presque tous les jours à Paris rendre visite à une bonne vieille tante très-malade, je ne suis pas libre de tous mes moments. Je regrette que la séance que nous avons faite n'ait pas été exacte dans tous ses détails ; n'en attribuons la non-réussite qu'aux nom et prénoms dont nous étions privés. Nous avons tenté un tour de force, nous avons échoué.

Je pense que nous serons plus heureux aujourd'hui, si je dois en déduire ainsi, d'après le bel état dans lequel est entré Adèle à l'apparition et au rapport qu'elle a lié avec l'Esprit évoqué.

Voici le signalement qu'elle donne de CAROLINE GUILLEMET.

Je vois, dit-elle, une jeune fille âgée de 12 à 13 ans,— cheveux bruns, — front ordinaire, mais bien, — sourcils fournis, — yeux bruns, — nez effilé, — bouche plus petite que grande, — menton rond, quoique appartenant à un ensemble de physionomie ovale, qui a cependant dû être ronde, mais sa maigreur la rend telle, — corpulence maigre et un peu grande pour son âge, — caractère vif, gai et franc (dans son état de santé).

Elle est morte d'une affection intestinale.

Je vois comme particularité : 1° quelle avait le tour des yeux un peu cerné ; 2° et qu'elle portait à son cou une petite ganse à laquelle était attachée une espèce de médaille.

Cette jeune fille paraît être très-contente que son cousin la fasse apparaître, et s'écrie : « Oh ! comme j'aimais bien mon cousin ! il me souffrait tous mes petits caprices... S'il croit que je vis, eh bien ! nous serons réunis un jour... Il m'a beaucoup pleurée, reprend-elle naïvement ; quand vous me ferez revenir, je vous apparaîtrai dans ma belle toilette des cieux. »

Puisse ces premiers détails, monsieur, être aussi exacts que vous les désirez, et nous permettre d'autres renseignements, selon que vous les trouverez nécessaires.

Dans cet espoir, recevez, monsieur, mes salutations fraternelles.

ALP. CAHAGNET.

A M. Cahagnet.

Saumur, le 26 février 1860.

Monsieur,

Votre lettre m'a fait un très-grand plaisir. Tous les détails que vous me donnez sur la personne de ma cousine Caroline Guillemet sont parfaitement exacts. Il n'y a qu'une petite erreur d'âge, car elle avait à sa mort 15 ans moins 12 jours, ce qui est peu de chose ; d'ailleurs, vous pourrez vous en assurer par une question.

Mais ce qui me cause le plus de joie, c'est l'a-

mitié qu'elle me témoigne. Je crois bien certainement qu'elle vit, et que c'est bien elle qui me manifeste ses pensées. Priez-la, monsieur, de reparaître dans son costume céleste, et ayez l'obligeance de m'en faire le détail.

Mais quelles questions lui adresserai-je ? Je n'ose pas les formuler mot-à-mot. Je me contente de faire, à ce sujet, des vœux que vous pourrez, j'espère, faire parvenir à sa connaissance. Peut-être me fera-t-elle connaître d'elle-même ce qui lui semble le plus utile pour moi, tout le bien qu'elle me souhaite, tout ce que lui suggérera l'amitié qu'elle me porte.

Je désirerais beaûcoup qu'elle m'indiquât les les moyens d'être bon, vertueux, courageux, de bannir de mon cœur toute haine ; en un mot, d'être aussi heureux que possible en ce monde du bonheur que procure une conscience tranquille, et surtout le moyen le plus sûr de nous revoir en l'autre monde, ce qui fait l'objet de mes espérances comme des siennes.

Je souhaiterais qu'elle m'indiquât tout ce qui lui déplaît en moi, toutes les qualités qui me manquent ; enfin, qu'elle me dise comment elle voudrait me voir.

Je vous prierais, monsieur, de tenter cette expérience au moment qui vous semblera le plus propice. J'en attendrai désormais le résultat sans impatience, car le plus difficile est fait.

Veuillez agréer, monsieur, avec mes sincères remercîments, l'assurance de mes sentiments respectueux.

A. CHOLLET.

A M. Chollet.

3 mars 1860.

Monsieur,

Selon votre dernière, nous avons demandé à nouveau l'Esprit de Caroline Guillemet, pour lui soumettre vos questions.

Voici le résumé de cette séance faite aujourd'hui 3 mars :

Aussitôt cet Esprit présent, Adèle lui donne connaissance de votre bonheur de la savoir bien existante et ne vous ayant pas oublié. Elle lui pose ensuite les questions précitées auxquelles elle répond ainsi qui suit :

Que mon cousin aime sur toutes choses Dieu, l'humanité, la charité et l'*humilité* (elle appuie sur ce dernier mot); qu'il soit plein de bienveillance dans ses rapports fraternels, et qu'il prie.

Voilà les mérites auxquels j'attache le plus de prix. Dites-lui que je l'aime bien et que nous serons réunis un jour; puis, contez-lui comme je suis belle, dit-elle naïvement à Adèle.

Cette dernière me dit alors la voir mise de la manière suivante :

Elle porte une couronne de boutons de roses pompon sur la tête ; ses cheveux sont flottants et bouclés, rejetés en arrière, ce qui ajoute au charme de sa physionomie déjà si belle et si enjouée ; deux très-petits boutons d'or ornent ses oreilles, et une chaîne d'or à mailles très-fines brille à son cou ; robe blanche en mousseline très-claire, à corsage montant, dont le tour du cou est garni d'une espèce de blonde, retombant en forme de berthe ; manches à bouillons descendant à mi-bras, rattachées par un ruban rose pâle ; une ceinture rose pâle également dessine sa taille ; chaussures en satin blanc, le tout extrêmement vaporeux.

Adèle lui demande pourquoi elle porte du rose pour couronne et rubans.

Cet esprit lui répond : parce que je l'aime beaucoup. Plus tard, *plus tard*, je porterai du blanc.

Caroline Guillemet dit être souvent auprès de vous, et vous prie de l'appeler dans vos moments de douleurs ou autres, qu'elle vous assistera avec plaisir.

Voilà, monsieur, les détails que vous demandez. Puissent-ils ajouter à ceux si exacts que nous vous avons déjà donnés.

Dans cet espoir, recevez, monsieur, mes salutations fraternelles. ALP. CAHAGNET.

A M. Chollet.

10 mars 1860.

Monsieur (1),

Votre dernière me fait regretter que vous n'ayez pas compris le mot *humilité*, que vous avez confondu avec celui *humiliation*. Être humble n'est pas être arrogant.... Mais aujourd'hui, selon votre demande, j'ai à nouveau prié votre bonne cousine de nous apparaître. Je lui ai lu votre lettre comme vous le désiriez ; voici ce qu'elle a répondu ;

« Mon bon cousin n'a pas compris que par humilité j'ai voulu lui dire humilité religieuse, c'est-à-dire qu'il croie en Dieu et qu'il le prie humblement, car ses prières me rapprochent de Lui. Je ne trouve pas mauvais qu'il ne veuille pas accepter ni les prières ni les intermédiaires des hommes, mais je désire qu'il prie Dieu comme Dieu doit être prié, c'est-à-dire conter à Dieu ses peines, ses espoirs, ses faiblesses ; s'accuser à *lui seul* de mal faire, et lui demander, à *lui seul*, la lumière

(1) Cette lettre est la réponse faite à celle qui suit la dernière apparition de Mademoiselle Caroline Guillemet, lettre dans laquelle M. Chollet n'a pas très-bien compris les conseils de sa cousine, et nous demande une nouvelle explication. Nous ne pouvons que répondre aux questions qui nous sont posées dans cette dernière, et non la publier en son entier, vu les pensées intimes et toutes de confiance qu'elle renferme, si nous publions ces quelques détails, c'est qu'ils nous semblent être d'une aussi bonne instruction religieuse que d'une honnête et fraternelle conduite terrestre. C'est que de tels conseils ne peuvent être trop répandus.
(*Note de l'auteur.*)

nécessaire pour mériter ses grâces.... Dieu est le père de tous les hommes, et doit être prié comme un enfant prie son père, l'appelle à son secours, lui demande l'explication de choses qu'il ne comprend pas. Enfin Dieu est un professeur indulgent auquel on doit humblement demander la lumière. C'est dans cet état de prière ou de conversation divine que nos âmes se rencontreront et se confondront.

» J'ai entendu lui dire par *charité*, qu'il secoure selon ses moyens intellectuels et pécuniaires ceux qui souffrent. Je désire en plus qu'il ne combatte pas les autres dans des questions religieuses ; qu'il soit bienveillant au contraire à leur égard et leur accorde la liberté qu'il désire lui-même.

» Je demande encore qu'il fasse abnégation de ses susceptibilités, car il est très-sensitif à cette occasion.

» Mon cousin est bon, aimant, obligeant, et mérite à tous égards l'amitié que j'ai pour lui ; assurez-le que cette amitié sera éternelle. »

Voici, cher monsieur, le complément que vous désirez ajouter à la dernière séance, puisse-t-il être cette fois aussi clair que vous le demandez.

Veuillez recevoir mes salutations fraternelles.

ALPH. CAHAGNET.

ÉTUDIANTS SWEDENBORGIENS

Nous avons dit dans notre dernière livraison que l'école des *Étudiants Swedenborgiens* désirait donner connaissance au monde spiritualiste, par le secours de notre *Encyclopédie magnétique spiritualiste*, des principaux faits de ses études ; c'est dans cette intention que nous publions aujourd'hui le procès-verbal de la séance anniversaire de la spiritualisation d'Emmanuel Swedenborg, séance tenue dans notre demeure, à Argenteuil, le 29 mars 1860.

Si nous n'avons pas donné connaissance plus tôt à nos lecteurs de l'existence de cette école, qui depuis sept années fonctionne, exempte de toute ambition d'extention, c'est qu'elle pensait que le monde magnétique n'avait pas encore un goût assez prononcé pour les études spiritualistes, ce qui ne lui aurait pas permi de les apprécier à leur juste valeur. Mais les questions étudiées par cette école étant aujourd'hui presque universalisées, ses membres croyent devoir se placer dans l'enceinte de la publicité, si ce n'est au premier rang qui pourrait leur être acquis de droit par celui d'inscription qu'y a pris le fondateur de cette école, au moins pour faire nombre avec ceux qui s'y placent avec autant d'amour fraternel que d'honnête enseignement.

L'école des Étudiants Swedenborgiens venant de faire imprimer ses statuts, qui étaient à l'état de manuscrits depuis tant d'années, se trouve à même d'être mieux connue, et d'espérer d'avoir un plus grand nombre de correspondants en province ainsi qu'à l'étranger. Ses opinions *spiritualico-libérales*, protégées par son indépendance religieuse, ne peuvent que convenir aux libres penseurs.

Cette école, comme le fait remarquer son fondateur dans son discours d'installation en 1853 (1), n'a même pas cru devoir prendre le titre de *Swedenborgiens*, afin de rester libre, par l'étude de toutes les questions spiritualistes traitées par Emmanuel Swedenborg, d'en mieux accepter la valeur, et d'accepter ou rejeter celles qui lui conviendraient le mieux de suivre ou de délaisser. C'est donc dans l'intention bien arrêtée de n'appartenir à aucun culte religieux de la terre, à aucune école exclusiviste des questions qu'elle traite, qu'elle a pris le simple nom d'*Etudiants* Swedenborgiens ; car qui étudie *n'est pas sectaire*.... Nos lecteurs pourront juger cette école dans la suite, si nous pouvons donner cours à la publicité de ses travaux.

Nous commençons aujourd'hui par celle du procès-verbal précité.

(1) Voir les *Statuts des Etudiants Swedenborgiens.*

Procès-verbal

De la séance anniversaire de la spiritualisation d'Emmanuel Swedenborg, le 29 mars 1860.

La séance est ouverte à 2 heures 1|2.

Tous les frères assistent à cette séance.

Sont présents comme visiteurs : la famille Saint-Paul, monsieur et madame Lecomte, madame Ledanois, ainsi que monsieur et madame L., parents du frère Cahagnet, MM. Bernard, Lecomte et Toussaint Vauconsant.

Les dames Maugis, Lemaire, etc., etc., assistent également à cette séance.

Le frère Cahagnet est vêtu du costume des Étudiants Swedenborgiens, tel il est décrit dans les statuts.

Une invocation chorale à Dieu est exécutée par tous les frères.

Le frère Cahagnet lit ensuite un discours dans lequel il fait ressortir l'avantage que peut trouver toute étude dans l'appréciation de ses propositions, et tout l'avantage que peut trouver l'esprit de lier des rapports intimes avec le monde spirituel, tant pour l'exister matériel que pour l'exister spirituel. (Ce discours est imprimé, tome IV de l'*Encyclopédie magnétique*, page 246.)

Personne ne prenant plus la parole, il est passé à l'exécution du chant choral de la *Création*. Pen-

dant cette [illegible] s'était [illegible] Ravel [illegible] ce qui a [illegible].

Les [illegible] d'hommes et [illegible] tendue et [illegible] séance. Les [illegible] sur le [illegible] sont reconnus [illegible] cet esprit [illegible] lucide, qui [illegible] Le fils de cet [illegible] son père [illegible] ainsi [illegible] présentation de la [illegible].

Plusieurs [illegible] séance, sont engagés par le frère [illegible] à appeler et de converser [illegible] par le secours d'Adèle Maginot, avec les esprits qu'ils désirent questionner.

M. et madame Le[illegible] alors plusieurs [illegible] après consta[illegible] tionner selon leurs vœux. La [illegible] dans les descriptions des affections [illegible] aux esprits demandés, signale pour [illegible] la présence de jolies fleurs, soient en coiffure ou dans les mains. C'est

d'après ces derniers détails que M. Lecomte adresse plusieurs demandes à cette lucide, sur sa manière d'apprécier et de juger de la substance des fleurs spirituelles et d'autres créations? Il y est répondu que, selon le désir de l'âme de voir croître, épanouir et posséder une fleur ou un fruit, qu'elle voit cette fleur et ce fruit suivre les mêmes développements que sur la terre, mais non la même disparition subite. Qu'il lui suffit simplement de désirer remplacer cette fleur ou ce fruit par d'autres productions, pour qu'ils disparaissent lentement à ses yeux, sans aucune fanaison, et aillent ainsi satisfaire à de semblables demandes faites par un autre esprit. La lucide fait ensuite à ce monsieur une riche description de la beauté et de la délicatesse de ces productions; créations dont nous ne pouvons rendre compte à notre intelligence dans l'état où nous nous trouvons matériellement, et dont la somme de compréhension est limitée à ce même état si éloigné de celui de l'existence spirituelle.

MM. Bernard et Lecomte, conducteurs de travaux, demandent et font questionner à leur tour des esprits dont la mémoire leur est chère. Ces messieurs éprouvent la même satisfaction dans les détails qui leur sont donnés.

Les frères Lecocq et Maugis font soumettre éga-

lement différentes questions à des enfants qu'ils ont perdu.

Madame veuve Ledanois obtient, de l'esprit de son mari, les renseignements qu'elle désire.

M. et madame L... entrent à leur tour en rapport avec les esprits de leurs père, mère, beau-père et belle-mère, les font questionner et sont satisfaits des réponses obtenues.

Le frère Cahagnet fait questionner l'esprit de sa sœur sur des renseignements de famille qui lui est utile de connaître.

Il est passé ensuite à l'appel d'Emmanuel Swedenborg pour qu'il veuille bien influencer le pain et le vin qui vont servir à l'agappe fraternelle entre tous ceux qui assistent à cette séance. Différents objets sont également déposés pour être soumis à cette influence. Pendant cette cérémonie, le frère Cahagnet exécute, sur un orgue-mélodium, l'air composé pour cette circonstance, air qui est suivi de son exécution chorale par les étudiants swedenborgiens.

Le lucide Ravet, qui jusqu'à ce moment est resté paisiblement en sommeil magnétique, vu sa non spécialité de voir constamment à son gré, comme Adèle Maginot, les esprits et les choses du monde spirituel, se trouve surexcité par ce chant plein de poétiques sensations religieuses : d'abondantes larmes coulent sur sa figure. La lucide lui nomme

alors tous les esprits qui sont autour de lui, parmi lesquels sont au premier rang son père et sa mère, puis son frère.

Le lucide Ravet accuse les voir et causer avec eux depuis longtemps. Ce qui l'étonne le plus, c'est d'avoir vu apparaître sa mère, lui déposant sur les genoux un tout jeune enfant que le lucide a possédé dans les premiers temps de son union. Ravet avait prié l'esprit du frère Blesson d'éclairer sa vue afin de la rendre plus permanente. C'est à l'action de ce bon esprit qu'il doit, dit-il, avoir vu tous ceux que lui a nommés la lucide Adèle, esprits formant le premier plan d'un tableau grandiose, tableau vivant présidé par l'esprit Emmanuel Swedenborg.

Le lucide Ravet témoigne l'émotion agréable qu'il a sentie à l'approche de la petite Félicie Lecocq, qui est venue lui parler avec le même timbre de voix que ce lucide lui a connu sur cette terre.

L'esprit Swedenborg se présentant pour spiritualiser les objets que lui présente la lucide Adèle, cause une telle émotion de respect et d'admiration à Ravet que ce dernier se trouve réveillé instantanément. Le frère Cahagnet, le remettant complètement dans son état normal, n'attribue ce réveil si prompt (réveil qu'il a vu s'opérer sur d'autres lucides) qu'à l'abondance des larmes que le lucide Ravet a versées, larmes qui auront détendu

le nerf optique et auront facilité le globe de l'œil dans son abaissement.

Le chœur de l'hymne swedenborgienne est exécuté par les frères.

Le frère Cahagnet continue à questionner très-longuement l'esprit Swedenborg, en commémoration de laquelle est faite cette séance anniversaire de sa spiritualisation. Des conseils d'une grande sagesse et d'une grande prudence sont donnés à ce frère, ainsi qu'à toute l'école des étudiants swedenborgiens, afin de leur servir de règle générale de conduite.

La lucide Adèle est ensuite réveillée.

Le pain, après avoir été divisé, se trouve être distribué par une jeune enfant.

Le frère Cahagnet invite à la deuxième partie de cette agape fraternelle, en buvant le premier à la coupe commune et en portant un toast aux bonnes relations fraternelles entre toutes les personnes présentes. Un jeune garçon présente successivement cette coupe à chacun des frères et sœurs.

Après quelques instants écoulés, dans une effusion franche et heureuse, il est passé à l'exécution du chœur final, les *Anges tutélaires*.

Le frère Cahagnet veut bien nous donner lecture d'une pièce de vers dont il est l'auteur, pièce intitulée : *Rêve de bonheur*. Ce petit morceau de poésie, si délicatement versifié, est empreint d'un calme

désiré par toutes les personnes présentes ; malheureusement il est aussi compris que ce n'est pas au milieu de notre voyage terrestre que nous devons jouir de cette tranquillité, qui sera enviée par tant d'âmes lors de leur départ terrestre. C'est une espérance de plus dont le frère Cahagnet nous a détaillé un des états heureux par lequel nous désirons passer, état qui se trouve dans la loi de succession qui nous attend dans l'avenir.

Cette séance est terminée après deux heures d'émotion agréable, qui ne laisse pour chacun que le seul désir de se revoir et de renouveler cette réunion à pareille époque.

La lucide Adèle Maginot a été comme toujours l'intermédiaire entre ce monde et celui où sont les êtres invisibles qui nous sont chers. Cette lucide a voulu, avant d'être réveillée, tenter de faire sentir aux enfants quelques contacts d'enfants invisibles qui sont venus près d'elle. C'est ainsi que la petite fille, Jenny Lecocq, a parfaitement senti sur sa joue, à deux reprises différentes, le baiser de sa petite sœur spiritualisée à l'âge de huit ans. La surprise en même temps que l'émotion de cette enfant, éprouvées par cet attouchement, pourraient suffire à constater de la réalité de ce fait si l'on devait douter de l'aveu de l'enfant.

La lucide nous a accusé de même avoir vu deux de nos frères éloignés de plus de cent vingt lieues,

s'unir à nous à cette heure par la pensée, et rompre aussi le pain fraternel, — ce qu'une correspondance ultérieure a confirmé. C'est ainsi que pendant cette belle séance, la lucide Adèle Maginot, a répandu dans tous ces cœurs, plus ou moins attristés par le souvenir de ceux qui leur manquent ici-bas, la consolation avec l'espoir, et a rendu le courage à ceux qui pensent avoir des droits d'en manquer. Celle qui a tant contribué à composer les *Arcanes de la vie future dévoilés*, et qui par ce fait a su opérer des fissures parmi tant de cerveaux qui se montraient si opiniâtrement rebelles à ces études, n'est ni moins lucide ni moins consolante qu'il y a douze ans. Tous les cœurs ulcérés qui l'ont approchée depuis cette première époque, et qui l'ont quittée avec cette foi qui seule peut soulager, sont une attestation de sa lumière. Puisse Dieu la lui conserver encore, dans l'intérêt de ceux qui souffrent... du cœur, nous entendons. Aussi, dans cette séance tous les frères ont-ils renouvelé leur reconnaissance pour sa bienveillante obligeance à leur égard, ainsi qu'au nom des spiritualistes qui ont eu l'avantage de s'éclairer de sa lucidité.

La séance a été levée à cinq heures et demie.

L. Lecocq,

Secrétaire des Étudiants swedenborgiens.

ROME EN 1860

PROPHÉTIE

Rome me fait l'effet, dans ce moment suprême,
De ne pas recevoir l'onction du saint Crême,
Mais le saint viatique éventé, sans valeur
Qui donne au moribond moins d'espoir que de peur.
Seigneur Antonelli, ce père des jésuites,
Redoute dans ce jour de ses fautes les suites,
Et malgré saint Michel et le grand Loyola
Voudrait bien meilleur trône, et n'en pas être là.
Cependant il possède encor toute sa verve,
Et croit que le Seigneur, pour vaincre le réserve;
Mais ce serait miracle, et dans ces sombres temps
On ne sait en parler que comme un contre-sens.
Il faudra je le crois, que ce héros d'images
Revienne à plus d'amour, à des calculs plus sages,
S'il ne veut pas miner le fameux Vatican,
Et voir mettre sous peu sa tunique à l'encan.
Il ne le fera pas, il a l'âme trop haute
Et n'est pas homme à dire : ô ! Dieu c'est par ma faute
Que je mets en ce jour mon digne souverain
En but à tant de haine et dans si noir pétrin ;
Si j'avais observé votre sainte parole,
Écrite en lettres d'or dans cette métropole,
Que j'eusse aimé mon frère avec sincérité
Exempt de tout orgueil de toute vanité,
Je n'aurais pas recours à tous les hommes d'armes,
Qui peut-être demain verseront sang et larmes
Pour soutenir le fait de mes égarements,
Et jeter tout un peuple en plein gémissements.
Je serais, au contraire, aimé, chanté, béni,
Et je ne craindrais pas les revers du banni.

Je ne l'ai pas voulu; je préfère la gloire
D'un combat couronné par sanglante victoire.
Qu'il en soit fait ainsi le veut le ROI des ROIS !
Voilà comment raisonne une secte aux abois.
Eh ! bien, Antonelli, crois en la prophétie,
Tu meurs honteusement, et renaît l'Italie.

Alph. CAHAGNET.

14 janvier 1860.

BIBLIOGRAPHIE

LE LIBRE PENSEUR

OU MÉLANGE DE

PHILOSOPHIE ET DE SPIRITUALISME

DE MÉDITATIONS, D'ASPIRATIONS ET DE DÉCEPTIONS

Par L.-A. CAHAGNET,

Auteur des *Arcanes de la vie future dévoilés*, etc.,

Deux forts vol. grand in-18. Prix : 5 fr. le volume.

Tel est le titre d'un ouvrage auquel nous travaillons depuis plusieurs années, dans les moments de loisir que nous laisse le soin de notre existence terrestre. Nous regardons atteint le but auquel nous l'avons proposé, et nous l'offrons en ce jour

à nos lecteurs à titre de consolation, si nous n'osons dire à titre de lumière nouvelle.

Les frais d'impression que nous faisons depuis bientôt douze années étant loin de nous assurer le pain bis de la vieillesse, croquent à belles dents le bis-blanc du jour, par conséquent ne permettent pas à notre caisse de continuer telles sorties sans rentrées équivalentes.

Aller chez un éditeur, nos manuscrits en portefeuille, offrir telle marchandise, subir la censure et le marchandage civilisateur du jour, est un rôle que nous laissons passer sous nos yeux sans l'envier. Garder ces manuscrits dans notre bureau pour les voir passer après notre spiritualisation dans celui de tel benêt jésuite ou sur le comptoir de tel ignare épicier, est une bien triste pensée pour un homme qui n'a su jusqu'à ce jour que fuir les enfants des ténèbres et rechercher les enfants de lumière.

Nous prenons donc le parti de nous produire nous-même en entrant chez nos connaissances par la seule puissance de ce prospectus appuyé du timbre-poste, pour leur faire nos offres d'alliance philosophique.

Nous pensons trouver assez d'échos pour pouvoir d'ici peu de temps avoir inscrit le nombre nécessaire de souscriptions à un ouvrage qui — si

nous ne nous trompons pas — est digne de cette fraternelle confiance de leur part. Les souscripteurs, par leur adhésion ou par un bon de 10 fr. sur la poste, sont assurés de recevoir le tome premier de cet ouvrage aussitôt imprimé, et le deuxième très-promptement. Nous comptons assez sur la bienveillance des cœurs auxquels nous nous adressons pour recevoir, au moins de suite, leur adhésion à la souscription présente, sans quoi nous ne pourrions faire cette publication.

Dans le cas où la souscription ne serait pas remplie, le prix en sera retourné sans frais.

Nous ne traitons spécialement dans cet ouvrage que de questions de l'ordre de son titre, afin d'être lu par le plus grand nombre possible, et d'offrir à chacun le seul moyen de laisser tomber l'enthousiasme sur la route du penseur, de n'admettre qu'après raisonnable examen, et de n'être pas relégué sur le rayon des rebus.

Pour spécimen des appréciations contenues dans cet ouvrage, nous citons — sans aucun choix — le paysage suivant :

RAISONNEMENT.

« Le raisonnement est défendu à l'homme par les penseurs les plus élevés en *apparence* dans l'échelle

humaine, penseurs qui sont les chrétiens. Acceptez et ne discutez pas! usez de la *foi* et non du *contrôle* : tout est *là*, disent-ils; rien au-delà... Hélas! répondrons-nous, qu'est la raison pour l'esprit humain, si elle n'est pas ce que sont les formes matérielles pour les yeux? ce que sont le niveau, l'équerre, le compas, la règle pour les travaux?

» Comment s'assurer de la sécurité qu'offre un édifice quelconque sans en solidifier les assises par l'aplomb? Comment connaître les carrés sans le secours de l'équerre? Comment prouver la rotondité du cercle sans le compas? Comment affirmer la ligne droite sans la règle?

» Qu'est la pensée, si elle n'est pas le complément et le contrôle de la pensée même? si elle n'est pas la conservation et la succession de sa manière d'être?

» Qu'est le raisonnement sur la matière, s'il n'est l'assemblage, la comparaison et le fini de la chose qui en est l'objet?

» Il est vrai que je peux mal voir, assembler, comparer et finir les choses; mais je ne suis, en cette circonstance, que ce qu'est l'enfant qui essaie ses premiers pas, ses premiers attouchements, ses premiers assemblages et ses premiers finis...

Le peu, l'incertitude, l'imparfait, sont la nécessité du beaucoup, de l'assuré et du parfait de toutes choses... Ce sont les gouttes d'eau, formant les ruisseaux, les rivières, les fleuves, les océans... Ce sont les particules d'électricité, formant les phosphores, les lumières, les foyers, les soleils *peut-être!*... Ce sont les molécules éthérées, formant les fluides, les eaux, les chaux, les magnésies, les sels, les corps solidifiés... Ce sont les états du cahos ou de la nature, formant les mascérations, les distillations, les condensations et les formes... Chaque être que nous voyons sort d'un point de son espèce, agrégé à d'autres points formant un point digne d'être accepté par sa forme visible, forme qui devient une puissance de démonstration, de certitude et de loi.

» Ce qui est ainsi imposé et prodigué — dirai-je — à l'appréciation matérielle par celui qui l'a trouvé bon, sans nul doute, doit-il être ignoré et défendu à l'appréciation spirituelle?... Comment je verrai sans cesse des cieux sans bornes, des soleils sans nombres, des mondes sans chiffres, des évolutions sans accusation d'irrégularité, des successions de manifestations élémentaires, atmosphériques et matérielles, sans reproche d'irrectitude!... Je sentirai dans moi une pulsation de besoins dévorants de voir, de connaître, de com-

parer et d'admirer cette œuvre immense; et vous voulez m'arrêter dans cet humble élan de mon cœur, de mon être, de ma reconnaissance, de ma jouissance même? Vous voulez que je vous croie, quand vous ne m'expliquez quoique ce soit; quand vous m'imposez la cessation des pulsations de l'intelligence?... quand vous me voyez haletant après ce but, ce point de repère, ce fleuve où doit nager avec tant de bonheur tout mon être?... quand je dois me connaître, savoir d'où je sors, où je vais?... combien je dois et combien m'est dû pour la place que j'occupe et le labeur que je produis.

» Allons-donc! hommes prétendus de lumière, vous n'êtes que des antres de ténèbres. Ma raison est tout mon être, mon bien, mon amour, mon espoir, mon avenir, mon immortalité. Je vous défends d'y toucher, je ne la vends ni ne l'aliène!... on ne la corrompt, on ne la domine, ni on ne l'annule... Je ne suis, *moi*, que par elle, restez ce que vous êtes par la vôtre. J'ai droit à mon grain de sel, à ma goutte d'eau, à mon rameau d'herbe, comme vous; laissez-moi me baigner dans mon rayon de soleil, m'harmoniser dans ma corde éolienne et jouir de ma béatitude céleste!

» Gardez pour vous vos temples sans Dieux, vos chaires sans professeurs, vos palais sans fraternité et vos amours sans chaleur. Je ne veux aimer que ce

que je connais digne de mon amour. Peu vous importe que je baise la corolle de la blanche marguerite des champs de préférence à vos oripeaux, pancartes de ma faiblesse et de ma honte! Je bois le ciel sur cette fragile créature quand je ne bois que l'enfer et l'hébétude sur vos autels. Je veux raisonner avec cette humble et coquette fleur des champs de préférence qu'avec vous, parce qu'elle est toujours méthodique, pleine de religion et obéissante à l'harmonie de la nature, quand vous n'êtes qu'inconséquents, athés et en révolte ouverte contre l'harmonie divine. Celui qui m'a créé tel, je pense, ne m'a pas donné de disposer de puissances dont il me défendrait l'usage. Les mondes ne retournent pas en arrière; les espaces et les genres ne changent pas de nature ni de forme; laissez-moi donc suivre ma floraison, et ne m'effeuillez pas au début de ma vie; mon arôme peut vous déplaire, mais il ne vous appartient pas d'en changer les émanations.

» Raisonne, frère, jusqu'à cicitéde logique, de compréhension et de certitude, c'est ton essence et le but que s'est proposé ton Dieu.»

Ce fragment donne un faible aperçu du genre et du fond de cet ouvrage, qui n'est qu'un ensemble de telles appréciations touchant *toutes choses*. Que ceux qui n'ont pas déserté la cause

du spiritualisme, et qui cherchent sans-cesse des données acceptables à défaut de révélations sans répliques sur cette question nous lisent; nous pensons qu'ils le feront avec profit, plaisir, et répétition.

Dans cet espoir nous apprêtons nos feuillets et nous tenons prêt à les envoyer à leur direction.

On s'abonne par adhésion, ou par un bon de 10 fr. sur la poste, pour Paris et la province, chez l'auteur, route de Bezons, à Argenteuil, et chez Germer Baillière, libraire, 17, rue de l'École-de-Médecine à Paris.

FIN DU TOME CINQUIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

Paris. — Typ. Guérin, r. du Petit-Carreau, 26.

